

*Récit écrit en français par Sewek Grundman. A été révisé et légèrement corrigé , puis également traduit en anglais en 2024 par Joëlle Grundman en l'honneur du 100ème anniversaire de Sewek.*

## AVANT- PROPOS

Nombreux sont les livres, écrits sur la 2ème Guerre Mondiale, tant par des historiens que par des gens qui l'ont vécue. Ce sont des récits, pour la plupart pleins d'horreurs, de souvenirs. Il n'y en aura jamais assez pour décrire tout ce qui s'était passé. Il faut que le monde le sache et qu'il en tire une leçon pour l'avenir. On pouvait penser que cela ne se reproduirait plus jamais. Mais, les hommes sont incorrigibles. Depuis la fin de la guerre, des choses terribles se sont encore passées et cela continue... Vietnam, Algérie, Amérique du Sud, Cambodge, l'ex-Yougoslavie, Chine, Afrique, Inde-Pakistan en sont des exemples, sans parler des attentats. Les génocides sont multiples.

On était en droit d'espérer une vie meilleure. Mais, le monde est devenu fou. C'est de la pure décadence. Les progrès, les inventions, au lieu d'améliorer les conditions de vie et d'aider les plus démunis du Tiers-Monde, ne servent qu'à plus de raffinement dans la façon d'exterminer ou d'exploiter les plus faibles. Rien n'a changé, sinon les méthodes. C'est devenu plus industriel, plus rapide, plus moderne.

Où allons-nous ? La paix régnera-t-elle un jour sur la terre ? Il faut tout de même espérer un meilleur avenir pour l'humanité.

Si j'écris mes souvenirs, c'est à la demande de mes enfants. Ils veulent savoir ce qui s'est passé pendant la guerre, comment je l'ai vécue, comment je suis devenu un homme libre. C'est donc un récit personnel qui s'ajoute à tant d'autres. Je n'ai pas la prétention d'en faire une œuvre littéraire. J'ai le plaisir de savoir que mon souvenir intéresse mes enfants. D'autres parents n'ont pas voulu en parler pour ne pas traumatiser leurs enfants. Je connais des jeunes, nés après la guerre, qui en font grief à leurs parents.

Je commence donc à raconter. Une partie sera chronologique et une autre sera composée de faits divers. J'essaie de ne pas trop étaler mes états d'âme, ayant été directement concerné par ce drame.

## UN PEU D'HISTOIRE

Les Juifs résidèrent en Pologne depuis près de 1000 ans. Je le dis au passé, car, actuellement, il n'y a pratiquement plus de Juifs dans ce pays. D'autre part, contrairement à d'autres communautés, les Juifs n'ont jamais été chassés du pays.

Les premières traces des Juifs datent du Xe siècle (905, permission de s'établir dans le pays). Les premiers immigrants sont arrivés au XIe et XIIe siècle. Ils venaient de l'Ouest de l'Europe. Les plus importantes vagues d'immigration ont eu lieu au 13e et 14e siècle. Les pogroms, les croisades, fausses accusations de meurtre rituel, le blasphème d'hosties, le soulèvement des paysans en Allemagne, ont provoqué leur exil vers la Pologne. La Pologne leur offrait asile et possibilités de travailler comme artisans et commerçants. Ils constituaient un facteur important dans le domaine économique et culturel de Pologne. Les premiers rois leur ont garanti la liberté religieuse. Ils avaient l'autonomie judiciaire. Leurs droits ont été confirmés et renforcés par le roi Casimir le Grand en 1364 par le Statut Wislicki (le Statut de Wislica), ainsi que par les rois qui lui ont succédé.

Fin du 15e siècle, il y avait dans la double monarchie (Royaume de Pologne et Grand Duché de Lituanie), issue de la fusion de ces 2 pays en 1385, environ 24 000 Juifs, dont 18 000 vivaient en Pologne et 6 000 en Lituanie, et représentaient 0.6 % de la population totale.

Les persécutions dans l'Empire Germanique, les guerres de religion en Europe, les expulsions de Juifs d'Espagne (1492) et du Portugal (1496) ont suscité des nouvelles vagues d'immigration en Pologne. Au 16e siècle, la communauté juive comptait 150 000 membres et à la fin du 18e siècle, leur nombre atteignait 800 000. Ils représentaient  $\frac{3}{4}$  de la population juive dans le monde.

La royauté polonaise était l'alliée des Juifs. Cette alliance s'est affaiblie au 16e siècle. Le nouvel allié était l'aristocratie qui les utilisait dans sa lutte contre la bourgeoisie naissante. Les Juifs sont devenus administrateurs de biens et intermédiaires entre les seigneurs et la paysannerie ukrainienne. L'Église, par contre, était antijuive.

Les Juifs ont apporté des capitaux, des hommes d'affaires et, aussi, la culture et civilisation européennes. La noblesse en a largement profité. Les villes avaient besoin d'artisans et de commerçants, les rois, des

financiers pour gérer les affaires d'État. Les Juifs étaient compétents dans tous ces domaines.

Les premières communautés organisées ont été formées au XIIIe et XIVe siècle à Cracovie, Poznan, Sandomierz et Lwow. Étant donné que les Juifs ne pouvaient pas faire partie d'associations professionnelles, réservées aux Chrétiens, des privilèges spéciaux leur ont été accordés: libre circulation dans le pays, garantie des biens, professions autorisées, etc. Le premier privilège, accordé par le roi Boleslaw le Pieux, dit « de Kalisz », date de 1264.

Les statuts spéciaux ont été étendus au pays entier. Évidemment, l'Église n'était pas d'accord avec la politique bienveillante des rois.

La dynastie des Jagiellons (1386-1572) a unifié la Pologne et la Lituanie. Le nouvel état était devenu l'un des états les plus florissants de l'est de l'Europe. La noblesse (« szlachta ») a obtenu des privilèges très importants. Pour les Juifs, c'était l'époque de prospérité, leur sécurité a été totale. Mais, il y avait aussi des classes moins aisées : fermiers, artisans, ouvriers, petits commerçants. L'aristocratie louait ses monopoles de la distillation et de la vente d'alcools aux Juifs, qui payaient des loyers réguliers. Pour cette raison, de nombreux Juifs s'étaient fixés dans les villages.

Les rois ont accordé aux Juifs leur autonomie. La vie s'était organisée à l'intérieur des communautés : écoles, impôts, justice. Regroupées par régions, ces communautés ont formé le « Vaad », Conseil Central, qui se réunissait deux fois par an, au printemps et à l'automne, au moment des foires à Lublin et Jaroslav. Le Vaad représentait la population juive auprès du roi. Les Juifs payaient un impôt communautaire, ainsi qu'un impôt « par tête, car ils ne faisaient pas le service militaire.

A l'occasion des foires, des milliers de jeunes filles et de jeunes gens se retrouvaient. De nombreux mariages en résultaient.

Les Juifs étaient très impliqués dans la vie polonaise. Une légende du 16e siècle veut qu'un Juif, Abraham Prochovnik, ait décliné l'honneur d'être élu roi de Pologne et qu'un autre Juif, Saul Wahl ait été roi une seule nuit.

La Pologne était aussi le centre d'un mouvement mystique (Kabbala). Shabbatai Zvi (1626-1676) et Jakob Frank ont été excommuniés.

Un dicton disait qu'il valait mieux «ne manger que du pain, mais, vivre en paix en Pologne ».On cherchait à interpréter le nom hébraïque Pologne « Polin » en « Po-Lin », « c'est ici que vous allez vous reposer ».

La bonne situation des Juifs a été interrompue par la révolte paysanne des Kozaks (cosques) d'Ukraine en 1648. Les hordes ont attaqué les villes et villages et massacré des milliers de Juifs et de Polonais.

Après les partages de la Pologne (1772, 1791 et 1795), les Juifs ont subi différemment les 3 occupations : russe, autrichienne et prussienne.

La vie culturelle des Juifs était très développée. De nombreux savants ont écrit des commentaires du Talmud et d'autres livres religieux. Wilno (Vilna) était devenue le centre culturel juif polono-lituanien et mondial. Elle était appelée Jérusalem de Lituanie.

Un autre centre religieux était une vieille ville historique juive, Lublin, siège de « Yeshivat Hahmeif Lublin » («Yeshiva des Sages de Lublin »), la gloire de l'orthodoxie juive polonaise. Des touristes du monde entier venaient pour la visiter.

Les Juifs polonais parlaient le yiddish entre eux. Avec le temps, avec l'émancipation, en faisant des études scolaires et universitaires, ils maniaient, sous les 3 occupations, le russe, l'allemand et le polonais, après, ainsi que les langues étrangères enseignées. A partir de la fin du XIXe siècle, l'hébreu moderne avait commencé à se répandre. Jusque là, l'hébreu biblique était réservé uniquement à l'étude de la Bible.

La presse juive était florissante avant la guerre de 1939 : il y avait des quotidiens, hebdomadaires, revues en yiddish, hébreu, polonais. Le théâtre yiddish existait, quelques films en yiddish ont été tournés. L'Institut des Sciences Juives, YVO, faisait un travail remarquable. Il y avait des écrivains, poètes, artistes, chanteurs juifs.

A la fin de la guerre 1914-1918, la Pologne a recouvré son indépendance. L'antisémitisme séculaire des masses polonaises a relevé la tête. En 1919, un traité sur la protection des minorités dans les nouveaux États multinationaux a été conclu à Genève. La Pologne a été l'un des signataires de ce traité. Tant que le vrai chef de la Pologne, le Maréchal Jozef Pilsudski, était vivant, les Juifs étaient protégés et jouissaient de tous les droits civiques. Mais, avec sa mort, le 12 mai

1935, les choses ont changé. Petit à petit, l'antisémitisme d'Etat s'est instauré.

Il était devenu dangereux pour les Juifs de se promener le soir dans certaines rues, ainsi que dans les parcs. Un cousin de mon père, l'avocat Nathan Rosenstein, a reçu des coups de couteau dans le dos, assis sur un banc du « Nouveau parc ».

Le dernier premier-ministre d'avant la guerre, le général Slawoj-Skladkowski, a déclaré à la radio: « boycott économique, oui, mais, pas de morts ».La Pologne a suivi, dans une moindre mesure, la politique antisémite des nazis. Les pogroms, boycottages, nombreux clausus et nombreux nullus à l'université pour les Juifs, etc, nous ont empoisonné la vie. Nous étions environ 3 ½ millions de Juifs, soit 10 % de la population totale du pays.

Quelques mots sur ma ville de Czestochowa et sur ses Juifs.

Czestochowa était (et l'est toujours) un centre religieux de la Pologne. Tous les ans, des milliers de pèlerins viennent vénérer le tableau moyenâgeux de la Vierge Noire (« Matka Boska »). En 1655, le roi de Pologne a déclaré le tableau « la reine de la couronne polonaise », en remerciements pour avoir sauvé la Pologne. En effet, l'armée suédoise, qui avait envahi le pays, a été stoppée devant le monastère-forteresse de Jasna Gora, où se trouvait le saint tableau. 230 soldats et moines ont résisté aux 14.000 soldats suédois et ont repoussé l'attaque. C'était la fin de l'invasion et l'armée suédoise a quitté le pays. Ce fait était considéré comme un miracle et les pèlerins sont revenus de plus en plus nombreux pour prier.

Du fait de son caractère religieux, Czestochowa était plus antisémite que d'autres villes. Je me souviens qu'à l'arrivée des pèlerins (très souvent à pied, de tous les coins du pays), entre le printemps et la fin de l'été, les Juifs sortaient peu, de peur d'être molestés. Cela arrivait surtout un dimanche de printemps, une fois par an, lors de pèlerinage par train des étudiants venant de Poznan, la ville la plus antisémite de Pologne. Dès qu'ils descendaient du train, ces étudiants lançaient des pierres sur les fenêtres des maisons, sans savoir si ces fenêtres appartenaient aux Juifs ou non.

Czestochowa est un grand centre commercial et industriel. Les industries suivantes sont représentées : verrerie, métaux, bois, textiles et jouets.

La population de la ville a atteint 130 000 habitants en 1939, dont 30-35 000 Juifs.

Les Juifs, établis dans la ville depuis près de 3 siècles, ont joué un rôle très important dans les domaines commercial, industriel et culturel de la ville. De nombreuses et d'importantes usines ont été construites par des Juifs.

Il y avait des propriétaires juifs de fabriques de landaus pour enfants et patins à glace, de jouets en bois et métalliques, des scieries, des fabriques de meubles, d'une verrerie, d'une chapellerie, d'une fabrique d'épingles, des fonderies, d'usines textiles de lin, coton, laine, etc.

D'après le traité sur les minorités de 1919, les Juifs, comme d'autres nationalités minoritaires: Ukrainiens, Allemands, Biélorusses, Lituanais, avaient des représentants au Sejm (Assemblée Nationale) et au Sénat, ainsi qu'aux conseils municipaux. C'est ainsi qu'un de mes oncles, Léon, avocat, était membre du conseil municipal de Czestochowa jusqu'à la guerre de 1939, où les Juifs avaient 10 conseillers.

La vie juive était très développée. Nous possédions 2 lycées juifs, une importante école professionnelle, nombreuses écoles privées, hadarim (écoles primaires religieuses), ainsi qu'un hôpital (privé, évidemment), un orphelinat, une maison de vieillards, 2 synagogues, nombreux oratoires (pour prières), cimetière, mikvé (*bain dans le judaïsme pour atteindre la pureté rituelle*), des associations caritatives, services de santé pour enfants et adultes, une chorale « Lyra », des clubs sportifs, club touristique, bibliothèques. Nous avons aussi des banques privées. Les banques polonaises refusant de faire des crédits aux Juifs, on a été amené à créer nos propres banques « spécialisées » pour les commerçants et industriels, pour les artisans. C'étaient des banques coopératives.

Une place spéciale occupait la ferme agricole, située aux portes de la ville. Son rôle était de préparer des jeunes sionistes aux travaux agricoles en Palestine d'époque. De toute la Pologne venaient des jeunes candidats à l'alyia (« montée », en Palestine), car c'était un de très rares endroits de ce genre. Les futurs fermiers y suivaient la « hachshara », pour être aptes à travailler dans les kiboutzim en Palestine. Les cours de préparation agricole duraient quelques mois.

Dans le commerce, toutes les branches étaient représentées, même le commerce en gros des articles religieux pour catholiques.

Le lycée juif, ouvert en 1917, a été l'un des premiers créés en Pologne. Son premier directeur était une personnalité de renommée mondiale, le professeur Majer Balaban.

L'école yiddish I.L. Percec avait un niveau très élevé. D'autre part, nous possédions une école de hazanim (chantres de synagogues), l'unique en Pologne. Son siège se trouvait dans les locaux de la nouvelle synagogue.

La communauté de Czestochowa avait été fondée en 1862. Auparavant, elle faisait partie de celle de Janow. Elle s'occupait de la synagogue, du cimetière et possédait des institutions de bienfaisance.

La vieille synagogue, construite en 1855, avait été rénovée en 1928/29. Elle a été démolie au début de la guerre, en 1939.

La nouvelle synagogue, une des plus belles de Pologne, a été incendiée à Noël 1939. Sur son ancien emplacement a été construite la philharmonie municipale, inaugurée en 1955. Une plaque commémorative apposée sur le bâtiment, rappelle la précédente destination du terrain.

En 1938, des cours de l'école ORT ont été ouverts. La guerre les a arrêtés.

Sur l'initiative de mon grand-père, le rabbin Asz, un nouveau mikvé moderne avait été construit en 1904-1905.

Comme dans toutes les villes où les Juifs s'établissaient, leur premier souci était de posséder leur propre cimetière. Celui de Czestochowa a été inauguré en 1799. Jusqu'à cette date, on enterrait les Juifs à Janow, à proximité de notre ville. Il y a environ 4.500 tombes. Elles ont été démolies et les plus beaux marbres ont été expédiés en Allemagne. Le cimetière a fonctionné pendant toute la guerre. On y enterrait aussi des soldats soviétiques, morts dans le camp de prisonniers. Les victimes du massacre de Pourim 1943, celles de la liquidation du petit ghetto, ainsi que celles de la sélection du 25 juillet 1943, enterrées dans des tombes communes s'y trouvent également. Le dernier enterrement a eu lieu en 1971.

Dans les années 1960, le terrain du cimetière a été absorbé par le complexe de la Fonderie Czestochowa (ex- Rakow). En 1981, abîmé par

la pollution et négligé, suite à de nombreuses réclamations, il a été rendu accessible aux visiteurs, munis de permissions spéciales et accompagnés par un guide.

Après de longues tractations, la Fonderie Czestochowa s'est engagée à construire les murs et le portail et à installer un éclairage. La ville, de son côté, a promis de construire un tunnel menant vers l'entrée principale. Le maire de la ville a officiellement invité des personnalités à l'inauguration des plaques commémoratives.

Aujourd'hui, sans ses Juifs, la ville compte 250 000 habitants, après le rattachement des localités environnantes, et est le chef-lieu de Voïvodie (département). Czestochowa a repris son important rôle économique en Pologne, qui était interrompu pendant l'occupation nazie.

Toutefois, il ne faut pas oublier 3 pogroms à Czestochowa : en 1904, en 1919 avec ses nombreux morts, et le 22 juin 1937. Ce dernier, je l'ai vécu sous la terreur.



## MA FAMILLE

A mon âge, mes gros soucis étaient l'école et les copains. Entouré de ma famille, je vivais heureux, malgré l'antisémitisme environnant. Tout cela, toute cette vie a été anéantie dans notre ville, dans toute la Pologne, ainsi que dans les territoires occupés par les nazis.

Je suis né le 31 août 1924 à Czestochowa, en Pologne.

Mon grand-père paternel, Hénoch, était commerçant en métaux ferreux et non ferreux (Eisenwaren). On trouvait dans son magasin des articles tels que limes, scies, serrures, clous, marteaux. Ma grand-mère, Liba, tenait la caisse. Ma plus jeune tante, Blimka, y travaillait également.

Ils étaient 5 enfants dans la famille de mon père. Mon père, l'aîné, avait 3 sœurs et 1 frère : Zosia, Guta, Blimka et Haskiel-Heniek. J'avais 3 cousins : Mietek, Mietek et Lucek. Toute la famille a été exterminée, à l'exception de mon oncle Stasiak, le mari de Blimka, qui a suivi le même itinéraire que moi, jusqu'à la Libération.

Mon grand-père maternel, Nachum Asz, fut pendant 43 ans, jusqu'à son décès le 12 mai 1936, le Grand Rabbin de Czestochowa. Il avait été auparavant rabbin de Nieszawa, près de Varsovie. La communauté de Czestochowa l'a appelé pour le poste de Grand-Rabbin en 1893. C'était un grand savant, connu dans toute la Pologne. Très tolérant, il était actif, comme sioniste Mizrahi. En 1935, lors de la campagne antisémite en Pologne contre l'abattage rituel juif, menée avec le député Madame Prystor en tête, mon grand-père a édité une brochure en langue polonaise : « A la défense de l'abattage rituel », qui a été distribuée aux députés polonais, avant la session parlementaire. La diffusion de cette brochure a été effectuée par la communauté juive de Varsovie. Deux de mes oncles ont collaboré à la rédaction de l'ouvrage, un avocat et un journaliste. Moi-même, j'ai aidé, à l'âge de 11 ans, à la correction du livre, sorti de l'imprimerie. Mon grand-père m'en a dédié en hébreu un exemplaire, en précisant : « à mon collaborateur ». J'en étais très flatté. Malheureusement, ce livre a disparu lors de la déportation, avec tout le reste.

Les enfants de mes grands-parents maternels que j'ai connus, étaient au nombre de neuf (une fille était décédée en bas âge) : 4 filles et 5 fils :

Samuel-Joseph	époux de Gustawa Szabsiewicz, sans enfants
Moshé	époux de Gustawa Fogiel, parents de 3 enfants : Szymek marié à Ruta, (Elisabeth), dont Aliza-Elzunia Mila mariée à Janek , gynécologue, dont Irka née le 23 août 1939 Ruta mariée à Léon Jasny dont Nachum né en janvier 1942 dans le ghetto Moshé était le secrétaire du Rabbinat
Dora	épouse d'Izrael Poznanski, eut 3 filles: Runia mariée à Lowa Lunski, Cesia mariée à Janek Rokman, ingénieur. Mira mariée à Heniek Igra .
Dawid-Hersz	marié à Hélène Sadorkiewicz, eut 4 enfants : Izio né en 1921, Lusia, née en 1923, Mulek né en 1930, et Sewek né le 6.08.1933
Tonia	ma mère
Bluma-Bola	mariée à Herman Biderman, institutrice, mère de Benjamin- Benio, né le 21.02.1931
Mendel Mietek	marié à Genia Prawer, journaliste, sans enfants
Léon	marié à Basia Biderman, sans enfants. avocat et érudit, conseiller municipal
Fela	Célibataire. qui vivait avec nous et a été déportée avec mes parents et ma petite sœur, Sarenka.

Elisabeth (Elzunia) Asz, fille de Szymek, née dans le ghetto en janvier 1941, à survécu , à la guerre. Son histoire, je la raconte dans un chapitre spécial.

Mon oncle Samuel-Joseph vivait à Ozorkow, près de Lodz. Lui et son épouse ont péri au printemps de 1942, probablement gazés par l'émanation des gaz, provenant de tuyau d'échappement des camions fermés hermétiquement.

Mes oncle et tante Dawid et Dora vivaient avant la guerre avec leurs familles à Lodz. Un ghetto avait été créé en novembre 1939 à Lodz, rattachée à l'Allemagne sous le nom de Litzmannstadt. Les 2 familles

sont venues nous rejoindre à Czestochowa. Seuls Runia et Lowa sont allés à Bialystok, sous l'occupation soviétique, alors que Cesia et Janek se sont rendus à Varsovie, où ils ont été, par la suite, enfermés dans le ghetto. (Janek était le seul membre de la famille, qui possédait une voiture. C'était une Polski Fiat. Les voitures étaient rares en Pologne avant la guerre.)

J'étais très proche de mon grand-père maternel. Au printemps, lors de ses fréquentes promenades avec l'un de ses fils, en calèche, en hiver, bien couverts, en luge, je l'accompagnais et nous discussions beaucoup. Je n'étais qu'un gosse et il s'amusaient avec moi. Presque tous les soirs, j'allais voir mon grand-père avec ma mère. Un soir, une semaine avant son décès, nous étions arrivés un peu plus tard que d'habitude. Mon grand-père m'en a demandé la raison. Je lui dis qu'avec ma mère nous étions allés au cinéma, pour voir un film, « Le petit colonel », avec Shirley Temple. Bien qu'il s'agisse d'un film pour enfants, il m'a demandé de le lui raconter. Je ne pensais pas que ce film était susceptible de l'intéresser, mais, il m'a écouté patiemment, probablement, pour me faire plaisir.

Le décès de mon grand-père m'a causé un choc terrible. Le centre de la famille s'était disloqué. Ma grand-mère était décédée fin janvier 1928, alors que je n'avais pas encore 3 ans et demi. Je m'en souviens encore vaguement.

Mon père s'appelait Maurice Grundman et ma mère, Tauba Asz. Mon père dirigeait à la fois 2 commerces de gros de produits métalliques : anodes de nickel, tôles de fer galvanisées (recouvertes de métaux « nobles » par catalyse, procédé électrochimique), fils de fer, poutres métalliques pour la construction, etc. L'un de ces commerces lui appartenait. Quant au second, il était directeur de la succursale d'une importante société de Bedzin, une ville située à environ 80 km de Czestochowa, où 85 % des habitants étaient juifs.

Jusqu'à l'âge de près de 14 ans, j'étais enfant unique. Le 30 mars 1938, ma petite sœur Sara- Sarenka était née. Je n'en étais pas très enchanté, au début. Non seulement je n'étais plus un enfant unique, mais, en plus, c'était une sœur. Puisqu'un enfant allait naître, autant que cela fût un frère et non une sœur. Mais, au bout de 3 semaines, je me rendis compte que je l'aimais.

Avec le temps, mon amour pour elle grandissait. Je l'adorais. Il en était de même pour elle envers moi.

J'allais au lycée, cette année 1939. Les premières années, j'étais élève du lycée juif privé du Dr Axer, et durant l'année scolaire 1938-39, j'ai suivi les cours du Gymnase (lycée) Juif. Le lycée était mixte, nous étions 42 élèves dans ma classe, très bons copains et l'ambiance était très bonne. Mes notes scolaires étaient aussi excellentes.

D'autre part, je suivais à la maison depuis mon plus jeune âge, des cours d'hébreu.

La deuxième guerre mondiale éclata le 1er septembre 1939, le lendemain de mon quinzième anniversaire. Ma famille et moi (à l'exception de mon père qui ne voulait pas quitter Czestochowa, ne croyant pas à la guerre imminente), nous nous trouvions à Lodz depuis quelques jours.

## L'AVANT- GUERRE

Nous étions en 1939. L'Allemagne nazie était proche. Depuis le 30 janvier 1933, Hitler était au pouvoir et les Juifs tremblaient. Cela a commencé en Allemagne par des décrets, dont les plus atroces étaient les « lois de Nuremberg » de 1935. Des restrictions, des pogroms, des pillages, incendies de librairies (« autodafés ») des livres interdits par l'idéologie nazie. Les usines et magasins juifs ont été « aryanisés », remis aux Allemands. Les Juifs ont été dépossédés de la nationalité allemande. Des camps de concentration ont été créés pour les « ennemis du peuple » à Dachau, Oranienburg-Sachsenhausen Ces « ennemis » étaient des Juifs, prêtres catholiques, adversaires politiques. On y avait aussi enfermé des criminels de droit commun et des homosexuels.

Les Juifs qui en avaient les moyens, quittaient l'Allemagne, d'autres étaient expulsés. Les nazis facilitaient cette émigration, pour s'en débarrasser. Il fallait tout laisser et partir presque sans argent.

Le 30 novembre 1938, les Juifs d'origine polonaise ont été expulsés et amenés à la frontière de Pologne, dans un dénuement complet. L'endroit s'appelait Zbaszyn, dans la région de Poznan. Les autorités polonaises n'ont pas voulu laisser ces Juifs entrer en Pologne. Ils étaient des milliers de personnes hommes, femmes, enfants et sont restés dans le « no-man's-land » plusieurs semaines.

Les Juifs de Pologne s'émurent de la tragique situation. Des secours ont été organisés. Après de nombreuses interventions, les Polonais ont autorisé ces Polonais « indésirables » à entrer en Pologne. Les personnes qui avaient des parents les avaient rejoints dans leurs villes. J'avais quelques camarades parmi les jeunes arrivés à Czestochowa.

La brutale expulsion vers Zbaszyn avait secoué les Juifs de Pologne. Nous compatissions avec eux et, en même temps, nous nous demandions ce qui nous attendait en cas d'occupation nazie.

Depuis plusieurs mois déjà, nous subissions la « guerre des nerfs ». L'Allemagne hitlérienne : après avoir « avalé » l'Autriche et la Tchécoslovaquie en 1938-1939, s'était tournée vers la Pologne envers qui elle avait présenté des revendications territoriales sur Dantzig (Gdansk) et exigeait la construction d'une autoroute à travers le territoire polonais, pour relier la Prusse orientale au reste de l'Allemagne. Depuis

cette époque, nous vivions dans la crainte d'une guerre imminente et sous la psychose de bombes au gaz.

Dans les rues, les parcs, les jardins, les cours des maisons, on creusait des tranchées afin de pouvoir se protéger des attaques aériennes. D'autre part, il existait dans les caves des abris antiaériens et « anti-gaz ». Pour protéger les caves des gaz, on mettait sur les portes des couvertures, afin de les rendre plus imperméables. On les avait aménagées de façon à pouvoir y vivre et dormir, en cas de besoin, en y mettant des matelas et des vivres.

Nous appréhendions une attaque au gaz et avons pris les mesures nécessaires pour nous en protéger. Étant donné le nombre insuffisant de masques-à-gaz à distribuer parmi la population, nous nous étions procuré dans une pharmacie de la gaze, du coton et un produit appelé « liquide neutralisant ». Cela nous avait été conseillé par les journaux et le gouvernement afin de fabriquer des sortes de tampons.

Czestochowa se trouvait à 23 km de la frontière allemande, et nous redoutions l'occupation très rapide de la ville. Lodz en étant éloignée de quelques centaines de km, nous nous étions donc réfugiés chez mes deux oncles et tantes maternels à Lodz (nous étions loin d'imaginer qu'Hitler occuperait par la suite la Pologne !).

Nous avions déjà fait des provisions alimentaires (farine, sucre, pommes de terre...) en prévision de rationnement.

Ma mère, ma petite sœur, Sara (que nous appelions Sarenka, ce qui veut dire « petite biche » en polonais), et qui avait à peine un an et demi, ma tante Fela ainsi que Stasia, notre nounou, étaient logées dans la famille de ma tante Dora, alors que moi-même, j'habitais chez mon oncle Dawid.

## LA GUERRE SANS DECLARATION

Le 1er septembre, nous apprenions de bonne heure par la radio l'attaque allemande survenue dans la nuit. Je me rappelle encore quand le speaker de la radio a lu d'un ton solennel la proclamation du Président de la République polonaise Ignacy Moscicki : « Cette nuit, l'ennemi séculaire a attaqué notre patrie... ». Il nous laissait espérer que l'armée polonaise saurait le vaincre.

Comme il a agi par la suite avec tous les autres pays envahis, Hitler a attaqué la Pologne sans déclarer la guerre.

Les Allemands ont fait un simulacre d'attaque polonaise de l'émetteur de radio allemande Gliwice (Gleiwitz), en Silésie, près de la frontière. Cela a servi de prétexte pour entrer en Pologne. En réalité, c'était des soldats allemands, vêtus d'uniformes polonais qui avaient « attaqué » l'émetteur.

La nervosité nous gagna.

Les sirènes retentissaient de temps en temps lorsque les avions allemands survolaient la ville et il fallait descendre dans les abris antiaériens.

Par la radio, on donnait des codes adressés aux militaires polonais, par exemple : Lar-Nia 21.

Les alertes étaient de courte durée, c'est-à-dire quelques minutes en principe. Une seconde sirène nous permettait de remonter dans les appartements.

Pendant les cinq premiers jours, c'est ainsi que nos journées se déroulèrent : à monter et descendre de l'appartement à la cave. Nous n'osions pas aller dans les rues de peur de nous faire surprendre par une bombe. Nous étions toujours accrochés à la radio, dans l'attente des nouvelles et nous apprenions les bombardements et la chute des autres villes polonaises. Czestochowa, évacuée par l'armée polonaise, a été occupée par l'armée allemande le 3 septembre. Nous avions peur pour mon père et pour la famille restée là-bas.

Tard dans la soirée du 5 septembre, nous entendions à partir de notre appartement, situé au rez-de-chaussée, des bruits de pas et des voix dans la rue. Pour comprendre ce qui se passait, nous avons essayé d'allumer la radio. Mais, cela s'est avéré impossible. Nous ne pouvions plus trouver « Radio Lodz ». Nous avons appris par la suite qu'elle avait

cessé d'émettre et que les bruits provenaient des gens qui rejoignaient l'armée polonaise quittant la ville à pied.

Mon oncle Dawid, chez qui je logeais, ainsi que son fils Izio les ont suivis.

Le lendemain, ma mère m'apprit que mon oncle Israël et son gendre, Lowa, étaient également partis.

L'armée, ainsi que les civils qui la suivaient, allait en direction de Varsovie, située au nord-est de Lodz (Alain et Simon Cytron y étaient aussi).

Sur la route, les colonnes militaires et civiles ont été survolées par des avions allemands qui les attaquaient. Il y a eu des morts.

L'armée et une partie des civils continuèrent jusqu'à Varsovie, une autre partie des civils furent faits prisonniers par les Allemands et, ramenés à Lodz, ils furent internés dans des usines qui servaient provisoirement de prisons. C'est ce qui se passa avec mon oncle Israël et Lowa, alors que Dawid et Izio marchèrent vers Varsovie.

A partir de ce jour-là, j'avais déménagé et j'habitais avec ma mère qui ne voulait plus que l'on reste séparés et où il y avait à présent plus de place, le mari de ma tante Dora, ainsi que son gendre étant malheureusement partis.

Chaque famille espérait que le parent parti était, soit bien arrivé à Varsovie, soit interné dans une de ces usines, et n'était surtout pas tué sur la route. Tout en sachant que certaines personnes étaient emprisonnées, il était impossible de connaître leur identité. Les internés essayèrent tant bien que mal de donner des nouvelles à leurs familles. Parfois, des gens venaient voir les familles et leur annonçaient que leurs proches se trouvaient dans telle usine et qu'ils étaient envoyés de leur part pour chercher des colis de linge, nourriture et savon ainsi que de l'argent. Mais, comment savoir si ces personnes étaient sincères ? Nous ne pouvions que leur faire confiance, ou pas. Il est regrettable de constater que la majorité d'entre eux étaient des escrocs qui gardaient, si ce n'est tout, une grande partie pour eux. Il existera malheureusement toujours des gens malhonnêtes qui profitent de la détresse des autres.

Quelques jours plus tard, Israël et Lowa étaient libérés et ils rentrèrent à la maison.

Quant à mon oncle Dawid et Izio, ils arrivèrent à Varsovie qui fut par la suite assiégée par l'armée allemande. Les conditions de vie étaient très difficiles, car la ville était constamment bombardée. L'eau et l'électricité



étaient coupées, la famine régnait et il y eut des milliers de morts. Après l'occupation de Varsovie, mon oncle revint avec son fils à Lodz.

Entre le 6 et le 8 septembre, en l'absence d'une autorité polonaise ou allemande, les habitants d'origine allemande appelés « Volksdeutsche » commencèrent à sévir. Ils composaient 1/3 de la population de Lodz, c'est-à-dire environ 250 000 habitants. Ils portaient des brassards nazis (sur fond rouge un cercle blanc entourant une croix gammée). Ils molestait la population juive, frappaient les gens dans les rues, brisant les vitrines des magasins juifs, arrachaient les barbes, etc.

L'armée allemande fit son entrée à Lodz le 8 septembre, offrant généreusement des bonbons aux enfants. Les parents leur criaient de ne pas les manger de peur qu'ils ne fussent empoisonnés.

Les Volksdeutsche accueillirent les Allemands à bras ouverts et obtinrent des postes importants, principalement dans les mairies, car, connaissant la ville, ils étaient d'une très grande utilité.

Ils forcèrent des Juifs à reboucher les tranchées creusées pour les abris antiaériens, avec des cris et des coups.

Un jour, la veille de Yom Kippour, ils m'ont emmené avec d'autres Juifs au Parc Poniatowski et nous ont fait travailler toute la journée sans manger. Ma mère, qui je ne sais comment m'a trouvé, leur a montré ma carte d'identité prouvant que j'étais jeune (15 ans) et que je ne pouvais pas travailler. Ils ne voulaient rien savoir. A force d'insister, ils acceptèrent de me libérer. Puis ils exigèrent que je revienne avec les autres, le lendemain jour de Kippour, donc du jeûne, ce qu'ils savaient parfaitement. Je ne sais par quel miracle ma mère a réussi à m'en faire dispenser.

Le 1er septembre, jour du déclenchement de la guerre, des tentatives ont été faites en vue de l'arrêter. Mussolini voulait être l'intermédiaire entre l'Allemagne et les puissances alliées, c'est-à-dire la France et l'Angleterre.

Les Alliés ont exigé le retrait immédiat des troupes allemandes de Pologne et ont donné 48 heures à Hitler pour s'exécuter. Ils agissaient ainsi dans le cadre des alliances qu'elles avaient conclues avec la Pologne.

Dimanche, le 3 septembre, l'ultimatum ayant expiré, Hitler ne s'étant pas retiré, les gouvernements alliés lui ont déclaré la guerre.

Nous commençons à reprendre espoir.

Nous écoutions tous les jours la radio et nous apprenions l'avance des armées allemandes.

C'est aussi par la radio que nous avons appris la mort du grand philosophe Juif Sigmund Freud. Il avait auparavant fui le nazisme.

La Pologne était de plus en plus occupée.

## L'OCCUPATION

Le 17 septembre, les armées soviétiques ont à leur tour envahi la Pologne, sous prétexte de protéger les leurs (les Biélorusses et Ukrainiens) qui vivaient en Pologne. Comme nous l'apprîmes par la suite, il s'agissait de l'exécution de l'une des clauses secrètes du pacte germano-soviétique conclu le 23 août 1939.

Aussi, d'après le pacte, l'Allemagne et l'URSS se partagèrent la Pologne.

Tout le monde, surtout les Juifs, avait peur. Des dizaines, voire des centaines de milliers de personnes allèrent de l'autre côté de la ligne de démarcation afin d'être du côté soviétique plutôt que de celui des Allemands. Il s'agissait rarement de familles entières, mais, surtout d'hommes jeunes et un peu moins jeunes qui fuyaient l'éventualité future de travaux forcés et de sévices.

La situation s'aggravait. Les Juifs étaient de plus en plus visés ; on leur arrachait la barbe dans la rue, on en prenait pour cibles pour les fusiller contre un mur (Simon et Alain), on les battait...

Des chefs de partis politiques furent arrêtés à Czestochowa et déportés au camp de concentration de Dachau. Je me souviens d'un cas, où une famille juive a reçu une lettre disant que le mari de Mme Niemirowski (Samuel) était décédé à la suite d'une maladie et que si la famille voulait les cendres et les vêtements, cela était possible contre paiement d'une certaine somme.

La Pologne étant presque toute occupée, ma famille et moi pensions à rentrer à Czestochowa afin de rejoindre mon père. Il n'y avait plus de trains depuis le début de la guerre, car ils étaient désormais aux mains des Allemands. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de mon père ni des autres membres de notre famille restés à Czestochowa. Au bout de 3 semaines, une personne que mon père connaissait est venue nous dire que celui-ci était toujours en vie. Cela nous a décidés à partir.

Le seul moyen de locomotion possible, mais extrêmement cher, était le taxi et il fallait le payer par personne. Avec difficulté (parce qu'il n'y en avait pas beaucoup), nous avons réussi à trouver un taxi et, enfin, le 27 septembre, nous sommes rentrés à la maison.

Le premier jour de la guerre, le 1er septembre 1939, lorsque l'armée polonaise a quitté notre ville, elle a été suivie par des civils, qui fuyaient,

en voitures, à pied, les derniers trains étant partis. Les avions allemands volant très bas, tiraient sur eux avec des armes automatiques. Les routes étaient jonchées de cadavres.

Le dimanche 3 septembre, jour de l'entrée des soldats allemands, la tension était très grande. Les gens lisaient dans les rues les premières ordonnances allemandes. Les soldats distribuaient des bonbons aux passants.

Le lundi 4 septembre, les occupants ont ordonné d'ouvrir les magasins. On a obligé tous les hommes de plus de 15 ans à sortir de leurs maisons. Les gens étaient enfermés dans l'église, à l'hôtel de ville. Puis, on leur a dit de se coucher par terre. Là, les soldats ont tiré sur eux. Il n'était pas difficile de toucher les corps couchés. Environ 400 personnes ont été tuées ce jour. Le père d'une de mes camarades de classe est décédé quelques jours plus tard, suite de tétanos. Tout s'est passé sur le parvis de la cathédrale et est entré dans l'histoire sous le nom de « Lundi sanglant ». La terreur était grande et le souvenir de cette terrible journée est resté bien ancré dans nos mémoires.

A cette occasion, des Juifs ont été emprisonnés et des magasins pillés.

D'autre part, sous le prétexte que l'on avait tiré sur des soldats allemands, trois maisons polonaises furent incendiées. C'était probablement pour semer la terreur.

Mon oncle Moshé avait été convoqué par les autorités d'occupation (en tant que secrétaire du Rabbinate) et il dut donner la liste des responsables de la communauté juive d'avant la guerre.

Six personnalités ont été chargées de représenter les Juifs auprès des autorités allemandes : Léon Kopinski, L. Bromberg, N-D. Berliner, D. Koniecpoler, Krauze et Engel.

Le 16 septembre 1939, Mr Kopinski a présenté aux Allemands la liste du Älterstenrat (dont mon oncle Moshé).

Mon oncle apprit que les 2 rabbins locaux, Kleinplatz et Grynfeld, ont été arrêtés.

Quelques-unes de ces personnalités ont été retenues comme otages (dont mon oncle) alors que les autres devaient collecter une très importante somme d'argent dans un délai très court, comme rançon pour

les libérer. Il n'a pas été possible de rassembler toute la somme dans le délai, qui a donc été repoussé. Entre le moment d'imposition et celui du paiement, une grande terreur régnait parmi la population juive de la ville. Les familles des otages tremblaient pour leurs vies. Finalement, le montant de la rançon fut atteint et remis aux autorités allemandes. Nous l'appelions « contribution ». Par la suite, à deux reprises, il nous fallut à nouveau remettre une somme d'argent très importante aux Allemands. Les otages furent libérés après quelques jours de détention.

Les occupants ont créé dans chaque ville de Pologne un « Älterstenrat » (conseil des aînés). Les 24 responsables en formèrent un chez nous.

Les « razzias » dans les rues et les maisons ont commencé par travaux forcés. En hiver 1939-40, par exemple, il fallait dégager les rues et les routes de la neige.

L'Ältestenrat devait fournir la main-d'œuvre pour le travail obligatoire. Mais, en plus, les nazis attrapaient les Juifs dans les rues et les maisons.

L'Älterstenrat avait pour charge de représenter les Juifs de la ville auprès des autorités allemandes et polonaises. On organisa une nouvelle administration, c'est-à-dire un peu comme un gouvernement. Il y avait de nouveaux services : le Secrétariat Général, Service du Logement, Service Juridique, Service Financier (notamment pour les cotisations), Service des Affaires Religieuses, Service du Travail obligatoire, Service de la Santé et des Affaires Sociales, Service de l'Éducation, Service d'approvisionnement (qui s'occupait des cartes de rationnement), Service d'ordre (veiller à l'exécution du couvre feu etc...).

Chaque jour la situation s'aggravait. De nouvelles lois, de nouveaux décrets restreignaient le statut des Juifs.

Au cinéma, pendant les actualités, la propagande antisémite sévissait. L'entrée aux cinémas nous était interdite à partir du 15 décembre, ainsi que l'utilisation des trains pour voyager.

A partir du 15 décembre 1939, le port du brassard (large de 12 cm, blanc, avec l'étoile de David bleue, dont la longueur d'une pointe à l'autre mesurait 10 cm) fut imposé sur tout le territoire du General-Gouvernement (gouvernement général). Ceci concernait tous les Juifs à partir de 12 ans. L'étoile de David devait être affichée dans les vitrines des magasins juifs.

Vers la fin octobre 1939, une partie des territoires polonais occupés par l'armée allemande fut rattachée à l'Allemagne. Le reste a constitué le gouvernement général, avec Hans Frank comme gouverneur général, et dont la capitale était Cracovie. Le territoire était composé de 4 districts : Cracovie, Varsovie, Lublin et Radom (dont nous dépendions) avec à leur tête un gouverneur. Par la suite, il a été formé un 5ème district de Lemberg (Lwow en polonais), après l'occupation des territoires ex-soviétiques.

On introduit le travail obligatoire pour les Juifs, auquel étaient soumis tous les hommes à partir de 16 ans.

En novembre, la famille de mon oncle Dawid et celle de ma tante Dora, fuyant le ghetto de Lodz, vinrent nous rejoindre à Czestochowa. Dora, son mari Israël et leur plus jeune fille, Mira, habitaient chez nous. Leur autre fille Cesia était avec son mari Janek Rokman dans le ghetto de Varsovie et leur fille aînée Runia était à Bialystok avec son mari Lowa Lunski.

Dawid, sa femme Hela, leurs enfants : Izio, Lusia (qui est, comme moi, une rescapée, et vit actuellement aux USA), Mulek et Sewek, s'installèrent chez mon oncle Léon, avocat. Ce dernier était membre du dernier conseil municipal de notre ville d'avant la guerre et était aussi, au début, membre de l'Älterstenrat, service juridique, dont il a démissionné peu après.

Le jour de Noël 1939, les Polonais incendièrent la nouvelle synagogue, à l'instigation des Allemands. Ces derniers ont pris des photos et filmèrent leur action. Les photos et les films devaient servir à la propagande nazie à l'étranger, afin de montrer que les Polonais attaquaient les Juifs et que c'étaient les Allemands qui les protégeaient... L'incident a donné lieu à des attaques et des pillages.

La vieille synagogue de la ville avait déjà été détruite quelques temps auparavant par les Polonais (vers le 13 septembre 1939, Rosh-Hashana).

Le 30 septembre 1939, une loi interdit aux Juifs de posséder plus de 100 zlotys. Les sommes supérieures, ainsi que les bijoux, devaient être déposés à la banque.

Le 10 octobre, le Stadthauptmann (maire allemand) de Czestochowa a annoncé à Monsieur Kopinski, président de l'Älterstenrat, que la

population juive devait accueillir et héberger les Juifs de Berlin, d'Allemagne et des environs de notre ville, qui ont été annexés par l'Allemagne.

Le maire provisoire de Czestochowa, Volksdeutsche (d'origine allemande), Paul Bölke, commerçant en articles d'électricité, en mauvaise position financière à la veille de la guerre, se comportait d'une façon brutale et arrogante envers les Juifs. Une délégation de 4 personnes s'était rendue auprès de l'évêque Kubina, pour une intervention, car, les relations avec les Polonais étaient mauvaises. Mais, en arrivant à son office, les Juifs ont appris que l'évêque était placé en « garde à vue ».

Un vendredi de janvier 1940 dans la nuit, des milliers d'hommes, femmes et jeunes filles ont été brutalement chassés de leurs logements, à moitié nus. Après être restés des heures par un froid glacial, les personnes blessées et battues ont été libérées. Les autres furent transférées dans un local et obligées de se dévêtir entièrement. Les officiers et soldats allemands les ont sauvagement battues. Quelques-unes des jeunes filles furent violées et ensuite envoyées au travail. Les Allemands cherchaient des bijoux.

Les Juifs ont souffert de plus en plus. Le plus cruel de tous les gestapistes était un certain Szabelski, un Volksdeutsch, craint aussi bien par les Juifs que par les Polonais.

Depuis mars 1940, la population juive de Czestochowa a augmenté de plusieurs milliers de personnes. Des réfugiés ou des expulsés d'autres territoires (rattachés au Reich, alors que ma ville faisait partie du General-gouvernement) étaient venus nous rejoindre.

En 1940, une loi a interdit aux Juifs de posséder des usines et des magasins. Des commissaires (Treuhänder) ont été nommés pour les gérer. C'était l'aryanisation de la vie économique juive. C'étaient des Volksdeutsche ou Polonais.

Pour Pessah (Pâques) 1940-1941 et 1942, nous avons reçu des matzot provenant de Hongrie.

Dès leur entrée, les occupants ont instauré la terreur et introduit leurs lois antijuives. Chaque jour, des nouvelles exigences et restrictions apparaissaient. Parallèlement, les Juifs subissaient des sévices corporels .

Dans les premiers jours d'occupation, mon père voulait se rendre à son bureau. L'immeuble avait été occupé par la Gestapo. Dès qu'il s'était approché, le sbire de garde lui a arraché sa canne (les cannes étaient à l'époque à la mode chez les hommes) et l'a sauvagement battu. Cette même canne a servi au sbire à battre un autre Juif, qui passait dans la rue, jusqu'à ce qu'elle se casse en deux. D'autres Juifs avaient leurs barbes arrachées ou rasées. Terrorisés, les Juifs n'osaient pas sortir de leurs maisons.

Nous étions encore à Lodz, quand mon père a été battu. A notre retour, mon père a raconté le fait à ma mère. Ce qui s'est exactement passé, je n'ai jamais pu le savoir, car, mon père n'a pas voulu le raconter. Il disait qu'il nous le raconterait une fois la guerre heureusement terminée ... Cela a dû être terrible. Pourquoi n'a-t-il pas voulu en parler ? A-t-il eu peur ? Il a emmené son secret avec lui.

Un jour d'octobre 1939, un homme jeune se présentait à notre domicile. Il nous a dit qu'il était le nouvel administrateur de la succursale des Ets. Jakub Gutman à Czestochowa, dont mon père était le directeur. Il était allemand. Son frère qui l'avait nommé à ce poste, était lui-même l'administrateur du siège de cette importante société à Bedzin. Il voulait que mon père lui indique le montant du stock, la comptabilité, etc. Or, l'immeuble, où se trouvait l'entreprise, avait été dès le premier jour occupé par la Gestapo (là où mon père a été battu) et tous les papiers avaient été brûlés par les nazis. Il a donné à mon père un délai de 2 jours pour présenter les chiffres, impossibles à fournir. Il a annoncé à mon père : « Sinon, vous serez refroidis » !!! Nous avions très peur de sa menace, mais, finalement, mon père n'a rien divulgué et rien n'est arrivé.

Le nouvel administrateur allemand de la société s'est employé, dès le début, à liquider les stocks existants. Il a bradé les marchandises et, probablement, a mis les recettes dans sa poche. Des intermédiaires pour la vente sont aussitôt apparus. Mon père a été contacté par des clients potentiels, car, croyait-on, il devait être de mèche avec l'Allemand. Mais, mon père ne voulait pas être un complice de vol. Il disait qu'il voulait pouvoir regarder les propriétaires juifs en face, après la guerre. Toujours cet éternel optimisme, qui lui faisait croire qu'après la guerre, malgré les malheurs « momentanés », tout redeviendrait, comme avant. Pendant que d'autres gagnaient pas mal d'argent, mon père préférait se restreindre, plutôt que d'aider à vider les magasins, dont il s'occupait avant la guerre.



Quand les Allemands ont occupé notre ville, certains appartements, dont le nôtre, ont été fouillés, à la recherche de je ne sais quel ennemi . Les portes ont été cassées. On a même tiré avec un revolver sur le portrait de mon arrière-grand-père. Les portes ouvertes ont donné l'occasion à des voisins de pénétrer dans l'appartement et de voler .Il n'y avait personne, car, mon père était chez ses parents et le reste de la famille était à Lodz. De nombreux objets ont été volés. Moi-même, je possédais une jolie collection de timbres-poste, qui a disparu. Je ne savais pas qui l'avait volée. Et puis, un jour, des gens m'ont raconté qu'un voisin proposait de vendre des timbres. Ils ne se compliquait pas la vie, en vendant les timbres, enlevés directement des albums. C'est ainsi qu'on a pu voir le tampon à mon nom, apposé sur les albums. En apprenant qui avait volé ma collection, j'avais envie de porter plainte, mais, on savait que ce voisin « travaillait pour la Gestapo». C'est peut-être pour cette raison qu'il n'avait pas peur de la dénonciation. Il était dangereux et nous avons préféré renoncer à porter plainte.

C'était ma première collection de timbre-poste. Je l'avais commencée à l'âge de 7-8 ans. J'y tenais beaucoup. Il y avait environ 2.000 timbres et c'était une jolie collection pour mon âge.

Par la suite, presque immédiatement après notre retour de Lodz, j'ai recommencé une nouvelle collection. J'avais même des possibilités d'avoir des timbres pendant la guerre, et, au moment de la liquidation du ghetto, le 22 septembre 1942, j'en avais environ 600. C'était déjà pas mal, vu les circonstances. Cette deuxième collection, je l'ai perdue en ce 22 septembre 1942.

Après la Libération, j'ai recommencé une autre collection de timbres. En quittant la Pologne, je l'ai emmenée avec moi en Allemagne, où je l'ai sensiblement agrandie. Étant sur place, il m'a été facile de trouver des timbres allemands, surtout ceux de l'époque nazie, qui m'intéressaient assez. Cette troisième collection m'a été confisquée, lors de mon arrivée en France. Il y avait environ 6 000 pièces. Une fois en France, j'ai encore commencé une autre (quatrième !) collection. A ce jour, elle s'élève à plus de 20 000 timbres. C'est une passion qui dure depuis tant d'années ...

Dès le début de l'occupation, le couvre-feu a été institué: pour les Allemands, un peu plus réduit pour les Polonais, et encore plus restreint pour les Juifs. Le couvre-feu changeait avec les saisons : il se terminait plus tard en été et plus tôt en hiver. Un jour de 1940, j'étais en visite chez mon ami Mietek, qui habitait pas loin de chez nous. Le temps passait et

je n'ai pas remarqué que l'heure du couvre-feu approchait. Nous faisons très attention à cette limitation des mouvements. Il était 20 heures, la limite, et j'avais besoin de 5-8 minutes pour rentrer à la maison. Que faire ? Il fallait rentrer. Je suis donc parti en vitesse, espérant ne pas rencontrer en route un policier polonais. Malheureusement pour moi, il y en avait un sur mon chemin, qui m'a arrêté. Il était facile de reconnaître un Juif, car, nous portions des brassards avec une étoile de David. A quelques minutes près, j'aurais pu être à la maison. Le policier m'a amené au commissariat de la police polonaise. On m'a mis dans une cellule. Pendant ce temps, ma famille s'inquiétait. Stasia, en tant que Polonaise, avait le droit de circuler une heure de plus que nous. Elle partit à ma recherche et apprit mon arrestation. Mais, il n'y avait rien à faire pour me faire libérer. J'ai passé la nuit dans la cellule.

Nombreux sont les récits sur l'occupation nazie. Ils ont été écrits après la Libération. Ce sont des souvenirs. D'autres ont été écrits au jour le jour pendant la guerre. Malheureusement, peu de ces journaux ont été retrouvés après la guerre. La plupart ont été enterrés dans le ghetto de Varsovie et tous les autres ont disparu avec la liquidation des communautés juives de Pologne. Parmi les journaux retrouvés, il y a lieu de citer celui d'Anne Frank, à Amsterdam, un journal du docteur Janusz Korczak et un autre d'Emmanuel Ringenblum, à Varsovie .

Moi-même, j'ai écrit, dès les premiers jours de la guerre, les chroniques, où j'ai noté tous les événements politiques et ceux , concernant la persécution des Juifs en Pologne. Mon journal s'est arrêté le 22 septembre 1942, jour de notre déportation et de la liquidation du grand ghetto. Il a disparu avec tous nos biens.

## CREATION DU GHETTO (9 avril 1941)

(Le petit ghetto fut créé après les déportations de septembre-octobre 1942)

Comme d'autres villes de Pologne : Varsovie, Lodz, Cracovie, etc, Czestochowa a eu son ghetto.

Le prétexte, qui a servi à la création des ghettos, était, pour les nazis, le danger d'épidémies, ainsi que l'ordre public. Il aurait été préférable, pour des raisons de sécurité, de séparer les Juifs des Polonais, dont l'antisémitisme séculaire était mondialement connu.

En créant les ghettos, les nazis se sont inspirés de ceux du Moyen-Age . Mais, les raisons en étaient différentes.

Au Moyen-Age, les raisons ont été surtout religieuses, aussi voulait-on séparer les Juifs des Gentils, pour éviter des épidémies, des concurrents « économiques », pour « prévenir les essais éventuels de convertir les chrétiens », etc. Le premier ghetto a été créé au 16e siècle, à Venise.

Les Nazis avaient d'autres intérêts : en rassemblant les Juifs, ils avaient facilement la main-d'œuvre esclave gratuite. D'autre part, tout était prêt pour les déportations ultérieures. Mais, évidemment, nous n'en avons aucune idée ...

Le transfert au ghetto s'est déroulé entre le 9 et le 17 avril 1941. La fermeture définitive du ghetto s'est effectuée le 23 avril 1941.

Aux « frontières » du ghetto, des écriteaux étaient installés.

Du côté non-Juif, le texte rédigé en allemand et polonais disait : « Quartier résidentiel Juif, danger d'épidémie, entrée interdite » (cette interdiction n'était pas respectée et les non-Juifs pouvaient en fait circuler librement).

Du côté Juif, le texte était en 4 langues : allemand, polonais, yiddish et hébreu ... Il était écrit : « Sortie absolument interdite. La violation sera punie de peine de mort ».

Ceux qui travaillaient en dehors devaient présenter un "Ausweis" (laissez-passer) à la garde composée d'un policier juif et d'un policier allemand ou polonais.

Fin mars 1941, nous étions 32 744 Juifs à Czestochowa.

Au moment de la création du ghetto, des milliers de personnes sont venues nous rejoindre. Elles venaient des petites villes et villages des environs d'où elles venaient d'être chassées.

Nous y étions très serrés dans un petit espace. La vie était très dure et elle devenait encore plus dure chaque jour.

Avant la guerre, il y avait 29 000 habitants pour 9 000 pièces d'habitation.

Début avril 1941	48 000	4 000
------------------	--------	-------

Ma famille avait obtenu par l'Älterstenrat un logement, composé d'une pièce et cuisine. Nous étions 5 personnes : mes parents, ma petite soeur, ma tante Fela (la plus jeune soeur de ma mère) et moi-même. Notre employée de maison Stasia qui n'était pas juive a dû nous quitter. Elle revenait nous voir de temps en temps et allait promener ma petite soeur. Avant la création du ghetto, nous avons obtenu de l'office allemand du travail l'autorisation de l'employer, en tant qu'une personne aryenne au service d'une famille juive. Elle vivait chez nous. A la formation du ghetto, elle a trouvé une chambre en ville et nous lui avons fourni le mobilier et le reste de l'équipement ménager.

Nous étions obligés de quitter notre ancien appartement, avant de pouvoir emménager dans le nouveau logement du ghetto. En attendant, ma tante Zosiä, soeur de mon père, et son mari, Jakub Potok, et leur fils de 11 ans, Mietek, nous ont hébergés pendant environ 2 semaines, leur appartement se trouvant sur le territoire du futur ghetto. Nous avons passé les fêtes de Pessah 1941 chez eux.

Dans la maison, où nous allions désormais loger, se trouvait une petite savonnerie juive « Dziubas et Fiszel » . Elle avait été rachetée pour pas cher par le propriétaire de la maison, Lewandowski, qui l'avait transférée hors du ghetto.

Dans la cour, il y avait aussi 2 bâtiments d'habitation, composés d'un rez-de-chaussée et d'un étage chacun. Notre logement se trouvait au rez-de-chaussée. Un troisième bâtiment donnait sur la **rue de Varsovie N° 41, notre nouvelle adresse**. Ce bâtiment abritait une pharmacie, qui avait été transférée hors du ghetto. Le propriétaire de nos immeubles a décidé de faire construire une plus grande maison à sa place, s'étant enrichi pendant la guerre. Le bâtiment avait été démoli et la nouvelle construction avait été commencée avant la création du ghetto. Le ghetto

a fait arrêter les travaux. Lewandowski venait de temps en temps au ghetto, pour voir ce qui se passait. Il n'était pas content du tout de l'arrêt des travaux. Grand antisémite, il disait qu'il construirait sa maison après la mort des Juifs !!! Hélas, il a eu gain de cause: sa maison a été construite après les déportations. Et dire qu'il a fait fortune grâce aux Juifs !!!

Le 24 décembre 1941, un décret a interdit aux Juifs de posséder des fourrures, sous peine de mort. Les moindres fourrures ont été remises aux autorités sous 48 heures. Fin décembre, 5 wagons de fourrures ont été expédiés de Czestochowa. Ces fourrures devaient servir à confectionner des manteaux pour les soldats allemands du front de l'est.

La vie dans le ghetto était devenue très difficile. Chaque jour, des nouvelles ordonnances et exigences aggravaient notre situation. Mais, nous étions loin de nous douter, à ce moment, de ce qui nous attendait. C'est peut-être pourquoi la résistance n'était pas très forte. On espérait tout de même voir la fin de la guerre.

En dehors du travail obligatoire organisé, les Allemands attrapaient des gens dans les rues pour des travaux divers. Pour éviter de se faire prendre, on cherchait à travailler, pour avoir un tampon allemand sur la carte de travail, obligatoire pour toute personne au-dessus de 12 ans. On espérait éviter ainsi un envoi éventuel dans un camp de travail, car, en travaillant pour eux, on était utile aux Allemands.

C'est ainsi que le Conseil Juif (Altenstenrat) a décidé, avec l'accord des autorités allemandes, de créer des ateliers dans l'ancienne usine « Metalurgia », située rue Krotka, où, par la suite, les personnes, laissées lors des déportations d'automne 1942 ont été provisoirement parquées. C'était au printemps 1942. Pour équiper ces ateliers, des machines à coudre ont été réquisitionnées chez les Juifs et transportées à Metalurgia. C'étaient surtout les femmes qui cherchaient à y travailler. On devait y confectionner des vêtements pour l'armée allemande, des fourrures pour le front russe, etc. Des candidats à ce travail ne manquaient pas, au contraire, il y en avait plus que des places prévues. La priorité était donnée à ceux qui fournissaient les machines. Ma tante Fela espérait y trouver un emploi. C'était un grand espoir pour nous. Mais, quelques mois plus tard, les déportations ont fait disparaître nos illusions. La « couverture », que nous pensions avoir, n'existait pas. Pour les nazis, la liquidation des Juifs passait avant tout, avant même leurs besoins pour l'armée.

Depuis l'été 1941, nous avons souvent eu l'occasion de voir traverser les rues du ghetto par des colonnes de prisonniers soviétiques. Il était interdit de s'approcher d'eux, de leur parler. Ils étaient très encadrés par les soldats allemands. Nous avons tout de même pu voir, dans quel état ils étaient. Une ficelle à la place de la ceinture, les uniformes dans un très mauvais état, ils traînaient leurs pieds souvent nus, le regard hagard, joues creuses. Ils étaient très misérables. Nous avons appris qu'ils mouraient, comme des mouches, sous-alimentés et très mal traités. On les enterrait au cimetière juif de notre ville.

Comme dans toutes villes, nous avons des personnages quelquefois pittoresques : Rivelè, une naine assez âgée, qui courrait dans la 1ère Allée après les gens, pour demander l'aumône, une Juive. Il y avait aussi une femme, habillée d'une façon extravagante : Mademoiselle Wujcicki, une Polonaise.

Pendant la guerre, d'autres personnages sillonnaient le ghetto. C'est ainsi que nous pouvions rencontrer dans les rues un homme, porteur d'un brassard jaune, « décoré » de 3 pastilles noires. Ce brassard était habituellement attribué aux sourds-muets, pour les aider à se déplacer plus facilement. Etant donné que l'on pouvait voir cet homme très souvent, on chuchotait qu'il était un espion travaillant pour la Gestapo. Les gens ne se méfieraient pas d'un sourd-muet, qui pourrait ainsi apprendre des choses, qui n'étaient pas destinées à toutes les oreilles. On n'a jamais su où était la vérité. Il a terminé sa vie, comme la presque totalité de nos Juifs.

Une autre catégorie représentait les mendiants, malheureusement, de plus en plus nombreux dans les rues. C'était la guerre et la misère. Le spectacle était dramatique.

Une jeune femme, Helenka Tenenbaum, était devenue la maîtresse du bourreau des Juifs de Czestochowa, Degenhart. Elle a été de bon secours pour nous, car, à plusieurs reprises, elle a pu intervenir en notre faveur. L'on se posait la question, si elle n'avait pas été « déléguée » par les Juifs à cet effet. Mais, sa vie s'est terminée aussi tragiquement que celle des autres.

Les Juifs essayaient tout simplement de survivre par tous les moyens. La grande majorité espérait que, en ne se faisant pas trop remarquer, elle verrait, peut-être, par miracle, la fin de la guerre. C'était un rêve presque impossible. D'autres Juifs quittaient le ghetto, avec des faux papiers, ou

en se cachant chez des Polonais, ou dans des couvents. Nombreux étaient ceux qui avaient rejoint la résistance.

Les Allemands avaient fait placarder des avis à la population polonaise. Ces affiches annonçaient que les Polonais qui cacheraient des Juifs étaient passibles de la peine de mort avec leurs familles. Par contre, en dénonçant les Juifs, ils recevraient, en récompense, 1 ou 2 kg de sucre.

Parmi les « Justes » qui ont été distingués par Yad Vashem à Jérusalem et ont obtenu des médailles pour avoir aidé les Juifs pendant la guerre, les plus nombreux sont les Polonais. La raison en est simple. Les Juifs polonais étaient les plus nombreux en Europe. Par contre, proportionnellement, les Polonais étaient les moins nombreux.

Les Juifs, découverts par la police allemande, étaient fusillés. Mais, certains ont servi aux Allemands pour retrouver d'autres Juifs. Contre la promesse de survie, ils devaient dénoncer les Juifs qu'ils connaissaient et qu'ils rencontraient par hasard. C'est ainsi que nous avons appris dans le petit ghetto, par l'intermédiaire de la résistance, que les frères Fiszhalter, ainsi que la femme d'un médecin de Czestochowa, étaient postés à la gare de Varsovie et guettaient les passagers, arrivant par train.

Ces personnes espéraient survivre. Vain espoir, ils ont été tués, quand les Allemands ont jugé le moment venu. Je pense qu'il ne faut pas incriminer ces Juifs, car ils ont été certainement torturés et voulaient sauver leurs vies.

## LA VIE SOCIALE ET CULTURELLE

Pas d'école juive : aucune école non juive acceptant des Juifs. Les professeurs du lycée juif ont organisé des cours clandestins du niveau de lycée. Je prenais deux cours de formation professionnelle de 10 mois chacun : mécanicien-serrurier et installateur-électricien à l'ancienne école professionnelle juive de la ville, où d'autres cours étaient également dispensés.

Nous achetions toutes les semaines l'hebdomadaire en langue polonaise « Gazeta Zydowska », édité à Cracovie, où nous trouvions des nouvelles d'autres ghettos, ainsi que les nouvelles lois nous concernant.

Des conférences ont été données, des bibliothèques continuaient à fonctionner. La vie culturelle était menée par des organisations de jeunesse et politiques.

Du point de vue social, l'organisation juive TOZ qui, avant la guerre s'occupait de la santé des enfants juifs, a vu son champ d'action s'élargir. Il s'agissait maintenant, en plus de cette action, de nourrir 2 000 enfants nécessiteux.

Un magazine clandestin « Rasta » (abréviation en polonais de « conseil juif ») a fait son apparition. Satyrique, il traitait les sujets concernant la vie du ghetto. Il se moquait aussi parfois des chefs juifs en les caricaturant. Parmi ses rédacteurs se trouvaient des membres du Conseil. Ses responsables furent recherchés, mais jamais identifiés. « Rasta » égayait notre triste vie et nous amusait.

Un foyer pour jeunes fut créé : « swietlica ». Une troupe théâtrale y fut formée qui, par la suite, a donné plusieurs spectacles dans une salle de cinéma désaffectée. Ma cousine Mira en faisait partie. Le bénéfice de ces spectacles, organisés par le Fonds Social Juif était destiné aux enfants nécessiteux. Les artistes étaient des bénévoles.

Les personnes sans abri, en particulier les réfugiés, furent logés dans des centres d'hébergement appelés « asiles » par « l'Ältestenrat ». Ils recevaient des rations alimentaires de celui-ci et du Fonds Social Juif. Ces organismes servaient également à manger gratuitement dans des cantines pour les démunis. Le siège du Fond Social se trouvait à Cracovie, notre « capitale ». Il y avait un travail énorme à faire tous les jours, étant donné la misère morale et matérielle.



En pleine guerre, toutes les populations ont reçu des cartes de rationnement. En Pologne occupée, 4 catégories de ces cartes étaient distribuées: les plus favorisés étaient, évidemment, les Allemands, ensuite, les Volksdeutsche (Polonais d'origine allemande) avaient droit à un peu moins de tickets d'alimentation. Les Polonais venaient en troisième position. Les Juifs recevaient le droit au minimum de rationnement. Tous les mois, on nous distribuait ces cartes par l'intermédiaire de l'Ältestenrat. L'attribution d'aliments diminuait très souvent. Les rations que nous avions le droit d'acheter étaient très largement insuffisantes.

La misère, due à la sous-alimentation et à la promiscuité ont provoqué une épidémie de typhus et de typhoïde, qui ont ravagé le ghetto. Il y eut de nombreux morts. Très souvent, on pouvait voir sur les entrées des maisons des panneaux en allemand, signalant le danger de contagion dû au typhus. Ces maisons étaient mises en quarantaine, tous leurs habitants étaient « désinfectés », comme tous les logements. L'entrée en était interdite.

Une pharmacie, appartenant au Ältestenrat a été créée dans le local d'une ancienne pharmacie polonaise et était dirigée par une cousine de mon père, Blanka, pharmacienne.

Dans le local d'un ancien bureau de poste polonais, une poste juive fonctionnait jusqu'aux déportations. Nous avions encore le droit de correspondre avec les autres villes. Le courrier était censuré.

Comment passions-nous, les jeunes, le temps ? Nous avions nos cours clandestins de lycée. Par ailleurs, certains d'entre nous fréquentaient des cours professionnels, appartenant à l'Ältestenrat, dans l'ancienne école de la communauté. Moi-même j'ai « fait » un cours de mécanique et un autre d'électricité, de 10 mois chacun.

Avec mes copains Heniek et Mietek, nous nous promenions souvent au bord de la rivière Warta, qui constituait l'une des « frontières » du ghetto. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans ce secteur et nous en profitions pour fumer une cigarette « machorkowa » (la moins chère), que nous achetions au compte-goutte, afin de ne pas en avoir dans nos poches... A d'autres moments, nous jouions au poker, avec des mises de 1 grosz.

## COURS CLANDESTINS DE LYCEE

Avec l'occupation allemande, les écoles étaient fermées. Au bout de quelque temps, les écoles primaires pour les Polonais ont été réouvertes. Mais, pour les Juifs, il n'y avait pas d'écoles.

A Czestochowa, la population juive scolarisée était importante. Sur le total de 130 000 habitants, il y avait environ 35 000 Juifs. Avant la guerre, nous avions deux lycées Juifs privés, de nombreuses écoles privées, en plus des écoles primaires d'Etat, ainsi que des écoles religieuses, « Hadarim » et une importante école professionnelle.

Nos parents, surtout ceux des élèves de lycée, étaient perplexes. Nous croyions que la guerre allait prendre fin un jour et loin de nous était l'idée de ce qui nous attendait. La vie continuait et les lycéens avaient leurs études interrompues. Il fallait remédier à cet état de choses. Les parents ont commencé à se consulter, pour organiser des cours de lycée. Plusieurs de nos anciens professeurs étaient restés dans la ville. C'est avec eux, que des cours clandestins ont été créés. Nous étions des groupes de six élèves environ. Chacun des professeurs, en plus de sa spécialité, enseignait d'autres matières.

Dans mon groupe, nous étions six : Heniek, Jurek, Hipek, « Froncek » -Lolek, Mitek et moi. Vers la fin d'octobre 1939, nous avons « entamé », la troisième classe de lycée. Les autres groupes ont commencé leurs études à la même époque. Aux matières « classiques » nous avons ajouté l'allemand, « pour pouvoir vivre avec notre époque ». Auparavant, l'allemand, enseigné dans toutes les écoles, avait été boycotté dans les lycées juifs depuis 1933, date d'arrivée au pouvoir d'Hitler. On l'enseignait encore aux élèves qui avaient commencé à l'apprendre, mais, chaque année il était remplacé par l'anglais, pour les débutants. Petit à petit, il a été éliminé de l'enseignement. Pour nous, c'était une langue nouvelle. Mais la compréhension du yiddish nous a aidé à apprendre le vocabulaire. C'est le Dr Szaffer, notre ancien professeur d'histoire et de géographie qui nous enseignait l'allemand et le polonais. Nous nous réunissions dans les appartements des élèves ou des professeurs. C'était très dangereux, car, en temps d'occupation, les réunions de plusieurs personnes étaient interdites, et pouvaient être considérées comme actes de conspiration, encore à plus forte raison, concernant les Juifs.

Tous les jours, nous avions des cours d'un total de deux-trois heures. Chaque cours durait une demi-heure. Étant donné le petit nombre d'élèves, cela suffisait. Aussi, il fallait nous enseigner le maximum. C'était très sympathique, nous étions entre copains et nos relations avec les professeurs étaient excellentes. Évidemment, les cours étaient payants.

C'est ainsi que nous avons étudié les cours des deux dernières classes de « gymnase » (équivalent de collège) la 3e et la 4e entre octobre 1939 et été 1941. Le collège terminé, nous avons passé le « petit bac ». Nos professeurs devaient nous remettre, après la guerre, des attestations qui, pensions-nous, allaient être reconnues par l'Etat. Entre septembre 1941 et l'été 1942, nous avons suivi les cours de la 1ère classe de lycée. Il nous restait 1 année, car le lycée comportait deux classes : la 2e et la 1e. Début septembre 1942, nous avons commencé les cours de la dernière année. Hélas, au bout de quelques jours, nos cours ont été interrompus, en raison des déportations et de la liquidation du grand ghetto, qui a débuté le 22 septembre, le lendemain de Yom Kippour.

Les guerres provoquent des déplacements des populations. C'est ainsi que plusieurs de nos professeurs de lycée ont quitté Czestochowa et ont rejoint leurs villes d'origine.

Nous avons eu des nouvelles de 3 de ces professeurs dont 2 après la guerre. C'est ainsi que nous avons appris par ses filles revenues de l'URSS, que notre professeur de latin et d'histoire, le Dr Güntzburg, était décédé, ainsi que son épouse, dans la région d'Archangelsk, pendant la guerre. La famille, déportée dans cette région du Nord de Russie, où la température atteignait -60°, était employée à déboiser la toundra, dans des conditions difficiles. Le camp des déportés était éloigné de plusieurs centaines de kilomètres de la ville la plus proche. Le Dr Güntzburg, tombé malade, n'a pas pu être soigné et est décédé. Son épouse l'a suivi avant la fin de la guerre. Leurs 2 filles, désormais seules, ont été rapatriées après la guerre en Pologne, qu'elles ont quittée, par la suite.

Quant au deuxième professeur (de gymnastique), Léopold (Poldek) Pfefferberg, il était originaire de Cracovie. Il y est retourné au début de la guerre et a passé l'époque 1939-1945 dans le ghetto, pour finir dans un camp en ancienne Tchécoslovaquie. J'ai appris son histoire à travers le livre et le film « La liste de Schindler », dont il a été l'instigateur. Je l'ai rencontré à Los Angeles, lors de mon voyage aux États-Unis, en 1997.

Mais, la plus triste et la plus émouvante nouvelle que nous avons eue était celle, reçue pendant la guerre, en 1940. C'était mon ancien professeur d'hébreu, Isaac Lauer, qui, retourné dans sa ville natale de Brody, a adressé à Czestochowa une carte postale, pour donner des nouvelles de sa famille. La ville de Brody était occupée par les soviétiques. On croyait que là-bas les gens étaient plus tranquilles que chez nous, sous le joug nazi. Or, notre professeur, le Dr. Szafer, a reçu cette carte écrite en polonais. Monsieur Lauer écrivait que tout allait bien chez eux. Tant mieux ! Mais, la carte était signée avec des mots en hébreu : « Al tichtov », ce qui signifiait : « N'écris pas ». Cela voulait dire beaucoup de choses. Nous ignorions comment se déroulaient les choses là-bas, mais, cela n'annonçait rien de bon. La famille Lauer, comme beaucoup d'autres, a dû avoir des problèmes. Nous constatons que, même du « bon » côté soviétique, on n'était pas tranquille. Par la suite, les territoires ex-polonais ont été occupés en 1941 par l'armée allemande et, selon toute probabilité, nos amis ont dû subir le sort de tous les Juifs qui se trouvaient dans cette région. Ils auraient été massacrés par les nazis, car, même après la guerre, aucune nouvelle ne nous est parvenue.

Tous les autres professeurs de notre lycée ont été déportés de Czestochowa et ne sont jamais revenus.

## LE TRAVAIL OBLIGATOIRE

Dès leur arrivée à Czestochowa, les occupants s'en sont pris aux Juifs. Cela a commencé dans les rues. On arrachait les barbes des Juifs orthodoxes ou on les coupait brutalement à coups de ciseaux, tout cela, avec des hurlements et des moqueries.

Des policiers allemands attrapaient des Juifs dans les rues et les emmenaient pour bénéficier gratuitement de leur travail, sous la terreur. Ils venaient aussi dans les appartements juifs, pour réquisitionner les hommes.

A ce propos, je dois raconter un fait divers. Le chef de la police et des SS, capitaine (Hauptmann) Krûger, était connu dans toute la ville, comme un homme cruel. Son seul nom évoquait la terreur. Or voici qu'un matin de printemps 1940, il est venu dans la cour de notre maison, pour ramasser des Juifs. Mon père était absent et ma mère était alitée. Dans l'appartement, il y avait, outre ma mère, notre gouvernante Stasia, ma petite sœur Sarenka et moi-même. En entendant des hurlements, nous regardâmes par la fenêtre, pour voir ce qui se passait. Nous vîmes un SS. Cela nous a fait très peur. L'officier SS se dirigea vers la cage d'escalier de notre appartement, situé au 1er étage. Nous craignions qu'il ne vînt chez nous. Mais, il a frappé à la porte de notre entrée de cuisine. Il n'y a eu qu'une chose à faire : ouvrir la porte. Il entra et parcourut l'appartement, jusqu'à ce qu'il se trouvât dans la chambre à coucher de mes parents. Nous nous attendîmes au pire Il y avait de quoi !!! Mais, chose bizarre, le comportement de l'officier changea devant ma mère alitée. Il se calma et se présenta: Hauptmann Krûger ( la terreur des Juifs !!!). Notre Stasia, ne comprenant pas l'allemand, avait peur. Krûger demanda à ma mère pourquoi elle était couchée. Il resta quelques minutes dans la chambre, en bavardant. Il n'était plus question de chercher des hommes à emmener. Krûger se comporta de façon digne d'un homme bien élevé. Il nous a quittés, en souhaitant un bon rétablissement à ma mère. Incroyable de la part d'un homme pareil. Mais, il ne faut pas oublier qu'il était seul chez nous. S'il avait été accompagné, son comportement n'eût pas été le même. Les Allemands se méfiaient les uns des autres. Et, surtout, il ne fallait pas être trop humain avec les Juifs.

### 1) Travaux d'utilité publique

Les Allemands ont introduit dans le Gouvernement Général (nouveau nom de la Pologne), le travail obligatoire pour les Juifs de sexe masculin entre 16 et 60 ans. Il s'agissait d'effectuer une journée de travail et, le soir, les travailleurs rentraient chez eux. Il fallait aussi bien enlever la neige, balayer les casernes que charger ou décharger des trains militaires (ce que je fis).

Les nazis exigeaient du Conseil de leur fournir un nombre précis de travailleurs, selon leurs besoins. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas aller travailler devaient payer leur participation. Cette participation servait à payer des travailleurs volontaires pour aller travailler à leur place. C'était évidemment des Juifs très pauvres qui voulaient gagner un peu d'argent pour vivre.

## 2) Camps de travail

Début août 1940, les Allemands ont créé des camps de travaux forcés pour de jeunes Juifs, surtout dans la région de Lublin : Ciechanow, Trawniki.. Le service du travail obligatoire de l'Ältestenrat devait désigner et fournir le nombre de personnes exigé par les nazis. Environ 1.000 jeunes, entre 16 et 25 ans, y ont été envoyés, parmi eux, mon meilleur ami, Mietek Jarzabek avec son frère Berek. Ils sont tous les deux revenus de Ciechanow et ont travaillé par la suite à Hasag. Transférés en 1944 à Hasag-Warta, ils ont été déportés au moment de la retraite des Allemands en Allemagne en janvier 1945. Depuis, toute trace de leur existence a disparu.

Les nouvelles que les familles recevaient de ces jeunes travailleurs nous apprenaient les tragiques conditions dans lesquelles ils vivaient. Le travail y était plus qu'épuisant, la nourriture quasi inexistante, l'hébergement primaire, et surtout, le traitement était bestial de la part des nazis. Il y eut peu de survivants..

Moi-même, j'étais un jour de 1940 convoqué pour aller travailler dans un de ces camps. Mes parents ont demandé à un de nos voisins, travaillant au service du travail obligatoire de l'Ältestenrat de m' en faire exempter. Il a tout simplement fait disparaître ma fiche du dossier. C'est ainsi que je ne fus pas envoyé à ce camp.

Plus tard, des Juifs ont été envoyés dans d'autres camps à Bliziny, Skarzysko - Kamienna, où les conditions de vie et la terreur étaient effrayantes.

A Skarzysko, ils travaillaient dans une usine de munitions, également propriété de Hasag. La vie y était encore pire que la nôtre.

## VISITE DE LA KRIMINALPOLIZEI

Automne 1941, dans le grand ghetto. Des gens, connaissant notre famille, viennent au magasin de mon grand-père et racontent qu'ils ont été interpellés dans la rue par un Allemand, qui leur a demandé s'ils connaissaient mon père et ce qu'ils pensaient de lui, s'il était honnête, etc. Ces personnes voulaient nous prévenir que nous allions recevoir la visite de cet Allemand, qui était un policier en civil. Nous avons peur, d'autant plus que nous ne savions de quoi il pouvait s'agir.

Le surlendemain soir, on frappait à notre porte. A notre question : « Qui est là ? », une voix nous a répondu : « Kriminalpolizei Sosnowitz. Ouvrez, n'ayez pas peur ». Nous ouvrîmes la porte. Devant nous, un Allemand en civil nous dit, évidemment en allemand : « Bonsoir, je voudrais m'entretenir avec Monsieur Grundman ». Invité à s'asseoir, le policier s'est excusé de sa visite tardive et a demandé la permission de fumer. Il se comportait tout à fait normalement, comme un homme civilisé, cultivé, et non comme un nazi face à des Juifs. C'était curieux. En pleine guerre, dans le ghetto, un policier nazi bavardait avec des Juifs, comme un ami ...

Voici le but de la visite du policier. L'entreprise « Jacob Gutman S.A. » de Bedzin, une affaire très importante, avait parmi d'autres, une succursale à Czestochowa et dont le directeur était mon père. Après l'occupation allemande, la ville de Bedzin, où se trouvait le siège de la société, a été rattachée directement au Reich. Czestochowa, par contre, faisait partie du » Gouvernement Général », sous l'autorité de Hans Frank, résidant à Cracovie. Comme tous les biens juifs, l'entreprise a été confisquée par les Allemands.

Alors que le magasin de Czestochowa était resté sous le contrôle du commissaire allemand, le siège de Bedzin a été vendu à 2 commerçants allemands de Hambourg, qui ont fondé une nouvelle société. Probablement, suite à une dénonciation, la police allemande a fait une enquête sur la valeur réelle du fonds de commerce de Bedzin. Le prix de vente a été fixé après une évaluation par le commissaire allemand de l'entreprise. Le policier nous a raconté que les 2 nouveaux propriétaires, ainsi que le commissaire qui avait fait l'estimation, étaient emprisonnés. « Ils ont volé le gouvernement allemand !! », nous a-t-il dit. La valeur du fonds de commerce avait été sous-estimée et les 3 comparses s'étaient partagé la différence. Curieux, très curieux nous semblait ce point de vue. C'était le voleur volé. Le fait d'avoir volé une entreprise juive ne



comptait pas. C'est seulement après, que le vol commençait, à partir d'une propriété du gouvernement allemand.

Le policier était venu pour enquêter sur la valeur approximative de l'entreprise. Il a demandé à mon père s'il pouvait en donner une estimation. Mon père n'en avait pas envie. Il répondit donc qu'il n'en avait pas la moindre idée. Le policier lui a donné du temps de réflexion et voulait revoir mon père au service de police, avec la réponse. Mon père avait peur de s'y rendre et expliqua qu'il ne pouvait y aller, car, il était interdit aux Juifs de quitter le ghetto sans un laissez-passer. Le policier a donc fixé à mon père un rendez-vous dans un café du ghetto. C'était gênant pour mon père. Il craignait que des Juifs le voient avec un Allemand. Des fausses interprétations auraient pu circuler à ce sujet. Mais, il n'y avait pas d'alternative et mon père avait été obligé d'aller au rendez-vous. La conversation a duré un moment et mon père n'a donné aucune indication sur la valeur des biens, sur le chiffre d'affaires, etc, prétextant que, séjournant dans une autre ville, il lui était impossible de voir ce qui se passait ailleurs. Pourtant, il avait certains renseignements...

Lors de sa « visite » à notre domicile, le policier allemand a eu un comportement d'égal à égal, courtois, poli. En partant, il s'est excusé de nouveau et nous a souhaité une bonne nuit. Nous étions tous ébahis, surpris par son attitude. Et nous nous disions que cela était possible, car il était tout seul. S'il avait été accompagné, cela ne se serait pas passé de la même façon. Les Allemands se méfiaient les uns des autres et il n'était pas de bon ton, sinon sans danger, d'être trop gentil avec des Juifs.

## LES DEPORTATIONS

En 1942, les Juifs de la Pologne, occupée par les nazis, étaient enfermés dans les ghettos, où dans les camps de travaux forcés. Des milliers et milliers étaient morts des mains de ces sbires. Soit tués individuellement, soit à plusieurs, comme otages, par maladies et épidémies, de faim, de froid, battus...

Lorsque l'armée allemande a déclenché, le 22 juin 1942, la guerre contre l'Union Soviétique et a occupé de vastes territoires, des centaines de milliers de Juifs sont tombés sous le joug nazi. Immédiatement, les sévices et massacres des Juifs ont commencé. C'est l'armée qui a inauguré les massacres, suivie de près par les « commandos spéciaux » SS (Einsatztruppen). Souvent, les Juifs étaient emmenés hors des villes, où ils étaient obligés de se déshabiller et de creuser leurs propres tombes, des fosses communes. Dans les villes, des ghettos ont été créés, où les Allemands se sont comportés de même façon que chez nous, sinon avec encore plus de cruauté. Sur une partie des anciens territoires, inclus dans le Gouvernement Général, les nazis ont créé un 5e district de Lvov (Lemberg), et aussi une région de Bialystok. Mon cousin Szymek a réussi à s'évader du ghetto de Lvov et à venir dans notre ghetto de Czestochowa. Lors de la déportation de Czestochowa, il a eu la chance d'être épargné et, passé par le petit ghetto et Hasag, il a été libéré avec moi, le 17 janvier 1945. La femme de Szymek, qui s'était réfugiée avec leur fils, âgé de quelques mois, dans le ghetto de Varsovie, y a péri avec l'enfant. Szymek, comme de milliers de Juifs, s'était réfugié dans la partie orientale de Pologne, afin de ne pas tomber entre les mains des nazis. Au moment de l'occupation de ces territoires par les Allemands, il se trouvait à Lvov.

Avec l'invasion de l'Union Soviétique, le 22 juin 1941, la solution du problème juif était devenue plus urgente pour les nazis. Ils avaient « hérité » de centaines de milliers de Juifs, en plus de ceux, déjà sous leur botte.

La fameuse conférence de Wansee, en janvier 1942, a réuni les tous les grands « spécialistes » du « problème » juif. Tenue secrète, elle a décidé la liquidation rapide du judaïsme européen, sous le nom de la « solution finale de la question juive » (Endlösung der Judenfrage). Nous allions subir ses effets.

L'aîné des frères de ma mère, Samuel-Joseph, habitait avec son épouse, Gustawa, une petite ville près de Lodz, Ozorkow. Il était le seul de la

famille, qui ne se trouvait pas pendant la guerre à Czestochowa et nous étions en contact épistolaire régulier avec lui. Nous nous étonnions de ne pas recevoir de lettre pour Pessah. Ce n'était pas normal. L'explication n'a pas tardé à venir. En avril, des rumeurs circulaient que, dans la région de Lodz, Warthegau, annexée directement à l'Allemagne, où mon oncle habitait, les nazis embarquaient les Juifs sur des camions militaires. Hermétiquement fermés, ces camions dégageaient de l'oxyde de carbone et, une fois démarrés, les personnes enfermées étaient étouffées par le gaz de combustion. J'en ai eu la conviction après la guerre par le film de Claude Lanzman « Shoa », et par des témoignages d'un Polonais qui habitait pendant la guerre cette région. Il m'a raconté avoir vu ces camions. Par ailleurs, un camp de concentration existait dans les environs, à Chelmno.

C'est ainsi que nous avons perdu les premiers membres de la famille.

Au printemps 1942, nous avons appris la liquidation du ghetto de Lublin et la déportation des Juifs de cette ville.

En juin 1942, Degenhardt a ordonné aux Juifs âgés de 16 à 60 ans de se présenter avec leur carte de travail, pour contrôle. Environ 20 000 personnes ont répondu. Était-ce un prélude à la déportation planifiée du ghetto de Czestochowa ?

Chaque jour apportait de nouvelles lois antijuives.

C'est le 22 juillet 1942 qu'a commencé la liquidation du grand ghetto de Varsovie. Plus de 300 000 Juifs ont été déportés à Treblinka. Les terribles conditions des déportations ont été décrites abondamment dans les chroniques, livres, récits et même les films. Le ghetto de Varsovie, le plus grand de tous les ghettos d'Europe, avec ses 400 000 habitants, est devenu un symbole du martyre des Juifs. Mais, le ghetto de Varsovie, il ne faut pas l'oublier, n'était pas le seul. Il y avait nombreux ghettos en Pologne et la vie y était terrible. Les conditions de vie dans le ghetto de Lodz (appelée par les Allemands Litzmannstadt) ont probablement été les pires de toutes les concentrations juives. Au départ, les Juifs étaient environ 300 000 dans le ghetto.

Lorsque les premières nouvelles des déportations de Varsovie étaient arrivées chez nous, nous commençâmes à nous poser des questions. Officiellement, on envoyait les Juifs à l'est, pour y travailler. Mais, tant de personnes ont été déplacées et aucune nouvelle n'était arrivée. Un de nos voisins avait toute sa famille dans le ghetto de Varsovie. Ce n'était

pas normal. Pas de nouvelles, cela paraissait bizarre. Et puis, les bébés et les enfants ne pouvaient pas beaucoup servir, comme ouvriers. L'inquiétude devenait grande. Nous nous disions que des graves événements avaient dû se produire. Des milliers et milliers de personnes avaient disparu !!! Nous étions loin d'imaginer ce qu'ils étaient devenus à Treblinka, dont nous ignorions même le nom.

La déportation de Varsovie a duré 6-7 semaines. Un « petit ghetto » a été créé pour les 40 000 restants. C'est là, lors d'une nouvelle déportation, qu'a éclaté, le 19 avril 1943, le soulèvement héroïque.

Après la fin de la grande déportation de Varsovie, les nazis avaient la « main-d'œuvre » disponible pour s'occuper des autres villes.

Entre juin 1941, date de l'invasion de l'URSS, et janvier 1943, environ 500 000 Juifs ont été massacrés. Le 22 juin 1941, 2 000 Juifs ont été tués à Bialystok. Quelques jours plus tard, environ 6 000 personnes ont péri à Lvov.

Les plus grands camps d'extermination se trouvaient en Pologne : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka, Majdanek, Auschwitz (Oswiecim).

Quoique les nazis aient essayé de « camoufler » les tueries, des rumeurs horribles commençaient à circuler. C'est ainsi que le professeur Jan Karski, envoyé par la résistance polonaise à Londres, a apporté les nouvelles au gouvernement polonais en exil, ainsi qu'aux organisations juives en Angleterre et aux Etats Unis. Pour qu'il puisse bien rendre compte de ce qui passait, les organisations juives de Varsovie l'ont fait entrer dans le ghetto. En tant que témoin oculaire, il a décrit, larmes aux yeux, la misère qui y régnait. Mais, personne ne voulait le croire. Des businessmen suisses, qui étaient venus en Allemagne et en Pologne, racontaient après leur retour, avoir entendu parler des tueries sur une grande échelle. Eux aussi n'ont pas été crus. Même les Juifs de Palestine ont eu la même réaction. Ce que l'on racontait était tellement énorme que l'on ne pouvait le croire Rien n'a été fait pour essayer de faire arrêter les crimes nazis. Hélas, la réalité dépassait de loin ce que l'on pouvait imaginer.

Déjà, en mai 1942, des dirigeants sociaux, culturels et politiques ont été assassinés. Les Allemands se débarrassaient ainsi des chefs éventuels d'une résistance juive.

En août 1942, après la fin de la grande déportation du ghetto de Varsovie, des rumeurs circulaient dans notre ville. On racontait que des bataillons noirs d'Einsatztruppen, composés d'Allemands, Litvaniens, Ukrainiens avaient été vus dans les parages. Ce n'était pas de bon augure.

Tous les jours, la tension dans le ghetto montait. On commençait à chercher des moyens de se soustraire à la déportation. Certains voulaient quitter le ghetto à l'aide de faux papiers aryens, ou se cacher du côté aryen. D'autres voulaient trouver des cachettes, que nous appelions « bunkers », dans le ghetto même. D'autres encore se procuraient du cyanure de potassium, pour s'empoisonner in extremis. Ma mère, qui croyait à toutes les nouvelles, voulait choisir cette dernière solution, mais, nous n'avons rien fait. Une amie avait raconté à ma mère qu'avec sa famille et des amis, ils avaient préparé un bunker rue Kawia. Elle nous proposait de nous joindre à eux. Ma mère a refusé.

La veille de Yom Kippour, le 20 septembre 1942, on apprenait que des wagons à bestiaux étaient arrivés en gare de chemin de fer. L'« action » ( c'était le nom que nous donnions aux déportations ) était donc imminente... La tension nerveuse était au maximum. On espérait que les gens, travaillant pour les Allemands, leur seraient indispensables, donc, protégés. Mon père a décidé d'aller travailler, comme volontaire, le lendemain. Lui, qui n'avait pas travaillé avant, avait décidé de travailler le jour le plus sacré de l'année juive !!! Il s'agissait d'essayer de sauver sa vie. Nous sommes donc partis tous les deux le jour de Kippour et avons travaillé toute la journée. Evidemment, nous avons jeûné.

Des nouvelles contradictoires circulaient. D'un côté, on attendait les déportations, d'un autre côté, on se rassurait. Les autorités juives essayèrent de nous rassurer, en disant que la déportation a été reportée, voire annulée. Les Allemands auraient rassuré l'Ältestenrat. Les nazis ont répandu ces nouvelles, pour calmer la population. Nous pensions avoir gagné au moins une journée. Le chef du bureau de l'Ältestenrat, l'Allemand Frenzel, avait affirmé qu'il n'y aurait pas de déportation du ghetto de Czestochowa. Il avait été questionné par des membres du Conseil Juif.

Nous ne savions pas exactement ce qui nous attendait, mais, étions sûrs que les enfants étaient en danger. A quoi pouvaient-ils servir aux Allemands ? Ils ne pouvaient travailler et représentaient des bouches à nourrir inutiles. Il fallait donc mettre ma petite sœur Sarenka, âgée de seulement quatre ans et demi, à l'abri. Une solution se présentait à nous

: Stasia, notre ancienne gouvernante, qui l'a élevée. Pour la contacter, nous pouvions envoyer Aniela, l'employée de maison catholique de mes grands-parents paternels, qui était restée dans le ghetto et qui pouvait en sortir. Aniela est donc allée chez Stasia, pour lui demander de venir nous voir au plus vite. N'ayant pas trouvé Stasia chez elle, Aniela lui a laissé un mot. En attendant, tout énervés, nous avons mangé, après une journée de jeun. Mes parents ont partagé l'argent que nous avions à la maison. J'ai reçu 2 000 zlotys. Nous ne savions pas qui resterait en ville. On disait que les Juifs allaient travailler « à l'est » pour l'armée allemande. Ce qui était sûr, c'était que nous allions voyager peut-être longtemps. Il fallait, d'après ma mère, avoir surtout à boire, ce qui était plus important que de manger. Nous nous sommes munis de gourdes et de bouteilles remplies d'eau. Ma mère a voulu que je garde les clés de l'appartement, car, elle était sûre que moi-même je resterais sur place.

Nous avons décidé de nous coucher, pour dormir peut-être pour la dernière fois dans nos lits (ce qui était, malheureusement, le cas). Déjà couchés, nous reçûmes la visite de Stasia, vers 10 h. du soir. Elle venait à la suite du mot qu'elle avait trouvé chez elle, en revenant du travail à la gare et demandait la raison de la convocation.

Nous lui avons présenté la situation : il fallait emmener Sarenka à la campagne, pour la sauver. Nous avons déjà parlé avec Stasia de cette éventualité. Pour Stasia, il n'y avait pas de problème. Elle partirait avec ma petite sœur. Elle avait entendu parler à la gare de 58 wagons à bestiaux, ainsi que de la présence des Ukrainiens en ville. Le danger était donc là !

Mes parents avaient préparé de l'argent pour Stasia. D'autre part, ils pensaient lui donner du linge et des objets, pour qu'elle puisse les vendre, en cas de besoin. Ils étaient donc résolus à envoyer Sarenka hors du ghetto. Mais, au dernier moment, ils ne voulaient pas s'en séparer. Ils trouvaient des prétextes : il ne fallait pas réveiller la petite qui dormait, les dernières rumeurs étaient plutôt rassurantes, etc. Stasia n'a pas voulu repartir sans ma sœur. On a discuté un bon moment, mais, la décision de mes parents était définitive. Stasia est rentrée chez elle sans Sarenka. Si elle avait pu emmener ma sœur avec elle, celle-ci aurait sans doute survécu à la guerre...

Quelques heures plus tard, nous étions debout. Nous n'avions pu dormir. Les bruits venaient de la rue. D'autre part, on sentait que des choses anormales se produisaient. Toutes les nuits, les lumières de la ville étaient éteintes, car, nous étions en temps de guerre, et les Allemands

ne voulaient pas donner de points de repère aux avions alliés. Les fenêtres de nos appartements ne laissaient pas passer la lumière le soir. Et voici que, tout d'un coup, les rues étaient éclairées !!! Ce n'était pas pour rien, mais, pour rendre l'évasion plus difficile aux Juifs.

Vers 4-5 heures du matin, les policiers juifs entraient dans les cours des maisons et appelaient les habitants à se rendre rue Krotka avec des petits bagages. Tout le monde devait y aller sans exception. Tremblant, nous sommes partis. Les rues étaient déjà pleines de gens. Le ghetto a été liquidé en 5 fois, car, il n'y avait pas assez de wagons pour faire voyager les Juifs. Notre quartier a été le premier, car nous n'habitons pas loin de la rue Krotka.

Dans la foule, nous avons rencontré ma cousine, Ruta, avec son mari Léon, et leur petit garçon, Nachum, âgé de quelques mois seulement, habillé de vêtements blancs. C'était émouvant ! C'était la dernière fois que je les voyais. Ils ont avancé avec la foule et ont disparu. Puis, ma mère a rencontré un ami, ingénieur, et lui a demandé de s'occuper de moi. Elle est partie avec mon père, ma petite sœur Sarenka et ma tante Fela. Je ne leur ai même pas dit « au revoir », n'ayant pas réalisé ce qui se passait. Quand j'ai tourné la tête pour les voir encore une fois, ils étaient déjà partis. Je pense que ma mère l'a fait exprès, ne voulant pas de séparation trop douloureuse. L'ingénieur était assez préoccupé pour penser à moi. Il a avancé avec sa famille et je suis resté seul. La foule m'a emporté et je me suis trouvé, au bout d'un moment, devant les SS, qui étaient postés sur la chaussée, en coupant la rue, à la hauteur de l'usine Metalurgia. Nous devons nous présenter individuellement devant le chef de la police et SS, le capitaine Degenhardt, qui dirigeait les déportations et qui s'occupait de nous par la suite aussi. Il fallait tenir à la main sa carte de travail. Notre bourreau jetait un coup d'œil sur la carte et sur nous et annonçait son verdict : « Links » ou « Rechts » (à gauche, à droite). C'était la sélection. A droite, il fallait courir vers la porte de l'usine et y entrer. A gauche, on était encadrés par les SS. C'était la déportation. Mes parents savaient que l'on ne laisserait pas les enfants sur place. Ma mère a dit qu'elle ne laisserait pas ma petite sœur aller seule, mon père a dit qu'il irait avec elles. Moi, j'ai dit que j'irais aussi avec eux, que je ne voulais pas me séparer d'eux. C'est pourquoi ma mère avait agi de la façon de me laisser seul et de disparaître dans la masse. Je n'ai pas pu les suivre et le regrettais amèrement. A ce moment, j'ai perdu ma famille.

Degenhart agissait selon son humeur : à droite, à gauche, c'était souvent au hasard. Les personnes âgées, enfants, étaient mises d'office à

gauche. Un exemple m'a marqué plus spécialement. Dans notre cour habitait la famille Winter : grands-parents, parents et leur fille. Les grands-parents ont été mis à gauche. Leur petite-fille, âgée de 18 ans, grande, pleine de santé, a été dirigée du même côté. Par contre, ses parents, âgés de 42 ans, ont été laissés.

Quand le tour de me présenter est arrivé, je savais que ma vie était en jeu. Le bandit nazi m'a regardé et a déclaré que je devais aller à droite et il fallait courir. Quelques secondes suffisaient pour décider de la vie ou de la mort. C'étaient des moments terribles.

Une fois dans la cour de l'usine, on nous dirigea vers une grande salle vide. Nous nous couchions sur le ciment, abattus. Souvent, nous entendions des coups de revolver. Nous avons appris, par la suite, que les SS , accompagnés des policiers juifs, visitaient les appartements et tuaient les personnes qui s'y trouvaient. Certains Juifs ne voulaient pas se présenter, sachant ce qui les attendait. Ils disaient qu'ils préféraient mourir sur place, pour le même résultat. La fusillade a duré plusieurs heures. Puis, cela s'est calmé.

Pendant ce temps, les personnes mises à gauche, ont été dirigées vers les wagons. Ce jour, environ 6 000 personnes ont été déportées à Treblinka.

Ma tante Dora, son mari et leur fille Mira, étaient aussi ce jour rue Krotka, attendant leur tour. Par chance, un policier juif, Heniek Igra, un ami de Mira, les a remarqués et les a cachés. La sélection du jour terminée, il les a introduits dans la partie du ghetto non encore touchée par la déportation. Mira s'est mariée avec Heniek et était protégée, en tant qu'épouse de policier. Ma tante et mon oncle sont passés à travers les sélections et étaient entrés dans le petit ghetto. Malheureusement, ma tante a été déportée le 4 janvier 1943.

Nous avons passé toute la nuit dans la salle de l'usine, sans manger et sans dormir. Un ami policier juif m'a offert une pomme. Ce même policier a été déporté avec son épouse et ses deux fils à Treblinka, lors d'une réduction de personnel.

Tout le monde était terrorisé. Nous pensions à nos familles, à ce qui pouvait leur arriver et à ce qui nous attendait nous-mêmes. C'était terrible ! La nuit s'est terminée dans cet état d'angoisse. Le matin, des SS sont venus nous voir et exigèrent des volontaires pour aller travailler



à la caserne. Heureux de quitter cette salle sinistre, de nombreux Juifs se sont présentés. J'étais parmi eux.

Les sélections ont eu lieu aux dates suivantes :

22 septembre 1942 le lendemain du Yom Kippour

25 septembre veille de Soukkot

28 septembre

1er octobre

4 octobre

dans des conditions atroces.

Les déportés ont voyagé environ 20 heures dans des conditions horribles. Battus, assoiffés, affamés, entassés par plus de 100 personnes par wagon, leurs besoins faits sur place, ils sont arrivés à Treblinka. Des gens étaient morts dans les wagons.

Au 5 octobre 1942, environ 39 000 personnes avaient été déportées  
 2 000 personnes ont été tuées sur place ou dans des cachettes découvertes, etc.  
 2 000 personnes s'étaient cachées ou évadées  
 5 000 personnes ont été laissées sur place, comme esclaves

Après les déportations, on a ordonné à des jeunes Juifs de débarrasser les rues et appartements des cadavres. Une grande fosse a été creusée dans un terrain vague de la rue Kawia pour les 2 000 tués. Après la guerre, une plaque a été apposée à cet endroit.

Lors des déportations, les Juifs étaient maltraités, battus, trainés par les SS. A l'hôpital juif, les nazis sont arrivés, en exigeant des médecins et du personnel médical d'empoisonner tous les malades. Les médecins ont refusé de s'exécuter, en invoquant l'éthique. Les SS les ont alors menacés de les tuer en même temps que les malades.

Une communauté vieille de 300 ans avait cessé d'exister.

## ALLEE N°14 - MAISON DES ARTISANS (FRANKE)

Les occupants nazis ont fait appel à des artisans juifs et ceci, pour leur usage personnel. Des familles allemandes se sont installées dans notre ville et avaient besoin d'équiper leurs nouvelles résidences, ainsi que de s'habiller.

Au moment de la création du grand ghetto, ces artisans ont été regroupés dans une maison, située au n° 14 de la 1ère Allée, et que nous appelions « maison de Franke » (le nom de son propriétaire). Cette maison se trouvait du côté « aryen » et était contiguë au ghetto. Un laissez-passer (Ausweis) était obligatoire pour nous y rendre. Les artisans, leurs familles et quelques ouvriers y étaient également logés ... Officiellement, il y avait 187 ouvriers.

Les ateliers étaient les suivants:

menuiserie- mécanique, serrurerie, couture, tailleurs, fourrure, lingerie, corseterie, modiste, cordonnier-bottier, confection de rideaux, au total, une vingtaine.

Cette maison était devenue un point de contact avec le côté aryen, ainsi que le lieu de rencontre avec la résistance. Des munitions, fabriquées à la fonderie de « Vulkan » (ex-usine juive), où des ouvriers juifs travaillaient, étaient transportées clandestinement dans le petit ghetto. Après le transfert des ateliers, la fabrication se faisait dans l'atelier de mécanique et au n° 44 de la rue Garncarska.

La maison Allée n° 14 avait une très grande utilité. Par l'intermédiaire de ses habitants, certains Juifs ont pu vendre des objets, rencontrer des Polonais. Mes parents ont fait déposer chez des amis artisans en décembre 1941 deux fourrures, interdites désormais aux Juifs, celle de ma mère, ainsi que le manteau de ma tante Fela. Le manteau de mon père était remis à un client polonais, Monsieur Rutkowski.

La maison Allée n° 14 a été liquidée en mars 1943 et les ateliers transférés dans le petit ghetto. Auparavant, une sélection a eu lieu et 19 personnes ont été déportées, en même temps qu'a eu lieu la 5°déportation du 4 octobre 1942. Pourtant, Degenhardt avait garanti la survie des artisans...

## SEJOUR A LA CASERNE

Une fois la grande déportation terminée en octobre 1942, toutes les maisons ont été fouillées. On cherchait des personnes cachées, ainsi que des « trésors » qui auraient pu s'y trouver.

Tout ce qui avait une valeur, avait été emmené par les Allemands, les objets de moindre valeur ont été vendus aux Polonais.

Les 4 ou 5 000 Juifs, laissés sur place pour travailler ont été « casernés » sur les lieux de leur travail. Moi-même, j'étais embrigadé à l'ancienne caserne de l'armée polonaise, occupée désormais par les Allemands. Nous logions dans les anciennes écuries, blanchies à la chaux, où l'on avait installé des lits à étage. J'ai été envoyé à la caserne le lendemain du début de la déportation et travaillais comme aide-électricien avec l'ingénieur-électricien Monsieur Alter comme chef. La vie était très dure et la nourriture plus que médiocre. Le premier dimanche de notre séjour nous avons reçu en supplément une mince tranche de viande. J'étais ravi, cela me changeait de l'ordinaire ! J'attendais avec impatience le dimanche suivant... Mais, j'appris que nous avions reçu de la viande de cheval. Cela m'a dégoûté. Je préférais m'en passer. A la distribution suivante, j'ai donc donné ma ration à un collègue.

Nous avons subi plusieurs sélections. Les personnes choisies par la police allemande ont été envoyées à la mort. C'est ainsi qu'un matin, lors de l'appel quotidien, on nous a fait aligner, comme d'habitude, et ordonné aux hommes de plus de 40 ans de se déclarer. Plusieurs sont sortis du rang. Parmi eux, il y avait un ami de mon père avec son fils de 12 ans, Jerzyk, et dont la femme était déjà déportée. Ce matin-là, il n'était pas rasé ce qui était un handicap. Par contre, il était grand et présentait bien. Quadragénaire, il voulait l'annoncer. J'ai essayé de l'en dissuader, en disant qu'il avait toujours le temps de voir. Mais, il avait peur et sortit du rang. Il fut envoyé avec les autres. Jerzyk restait seul. Heureusement, il a survécu à la guerre.

Un autre quadragénaire, Monsieur Winter a risqué et ne s'est pas présenté. Il fut sauvé. Avec sa femme, il s'est caché par la suite des Allemands et ils ont tous les deux survécu. Leur fille, âgée de 18 ans, avait été déportée.

Une autre fois, on nous a fait passer un par un devant un policier allemand, en présentant notre carte de travail et en annonçant notre profession. Je tremblais, car, si j'étais en possession d'un tampon allemand attestant mon emploi d'aide-électricien, il était indiqué sur la première page de la carte mon état d'élève du lycée. C'était dangereux. Les Allemands n'avaient pas besoin d'intellectuels juifs. J'ouvris la carte à la bonne page. L'Allemand m'a regardé, ainsi que ma combinaison, puis a retourné la première page de la carte.

Un moment d'hésitation. Mon sort se jouait. Enfin, il me dit : « en avant, courir ! ». Cela voulait dire, que je n'étais pas « sélectionné » et que je devais rejoindre les autres. L'Allemand m'a observé pendant que je courrais. S'il avait remarqué un handicap, il aurait changé d'avis et m'aurait dirigé vers le groupe de gens qui allaient partir.

Pendant toute l'occupation, notre sort était entre les mains d'individus qui décidaient de notre vie ou de notre mort.

Nous sommes restés à la caserne environ 6 semaines du 23 septembre au début de novembre 1943, date de notre transfert au petit ghetto.

Une aventure pénible m'est arrivée à la caserne.

La nuit de notre déportation, mes parents ont partagé entre nous de l'argent, pour le cas où nous serions séparés. J'ai reçu 2.000 zlotys. Arrivé le lendemain à la caserne, je me demandais comment cacher cet argent, car, non seulement j'avais peur de le perdre ou de me le faire voler, mais, il nous était interdit d'en posséder.

J'avais 18 ans et ne savais pas comment faire. Parmi mes codétenus, je ne connaissais pas beaucoup de monde. Les plus proches étaient (du moins, je le croyais) deux beaux-frères, Lachman et Weiner (leurs noms signifiaient en allemand « rieur » et « pleureur », curieuse coïncidence), qui étaient nos voisins dans le ghetto. Je me suis donc adressé à eux pour conseil. La meilleure chose, m'ont-ils dit, était de cacher les billets à l'intérieur de la ration de pain que je recevais. Ils s'étaient chargés de bien les insérer dans la mie du pain. Je n'ai pas vérifié, car, je leur faisais entière confiance.

Quelques semaines plus tard seulement, arrivé dans le « petit ghetto », je voulais me servir de l'argent. Mais, en ouvrant mon pain, j'ai constaté qu'il était vide. Les 2 compères m'ont escroqué et ont volé mon argent !!!

Cela m'a servi de leçon et je ne faisais plus confiance à personne. J'étais resté sans rien. Comment peut-on être sans cœur et voler un pauvre garçon ? Il y a des gens qui sont prêts à tout.

## TRAVAIL A LA HEERESBAULEITUNG

Avec la création du petit ghetto, notre séjour à la caserne s'est terminé. Notre groupe a cessé d'y travailler et nous rejoignîmes nos frères de misère.

Des nouvelles tâches nous attendaient. Désormais, nous quittions le ghetto au petit matin et allions travailler à l'autre bout de la ville, où se trouvait un dépôt de l'armée allemande. C'était un terrain assez grand, avec un raccordement de chemin de fer. Dans des baraques étaient stockés: ciment, briques, mastic, charbon, barres de fer, verre, etc. Notre travail consistait à charger et décharger les wagons arrivant au dépôt, dont le nom « Heeresbauleitung » signifiait « Direction de travaux de l'armée allemande ». Nous y étions quelques dizaines d'ouvriers. Le chef, le Bauleiter, était un homme grand, sévère, mais un peu humain.

Le travail était dur. Nous étions surveillés par des soldats. Il fallait faire vite, pendant des heures. Le terrain était entouré de fils de fer barbelés. A un endroit, de l'autre côté de cette limite, des prisonniers de guerre soviétiques, très surveillés, travaillaient aussi. Ils étaient dans un état misérable. Certainement, ils devaient crever de faim. Par rapport à eux, nous étions dans une meilleure situation... Pris de pitié, nous voulions leur jeter des morceaux de pain (nous-mêmes n'en avons pas trop !), ce qui était interdit, comme, d'ailleurs, tout contact avec eux. De temps en temps, en trompant la garde allemande, on réussissait à leur en lancer un peu. Les soviétiques paraissaient heureux de recevoir un peu de nourriture.

Des enfants polonais venaient regarder les « curiosités » juives et soviétiques à leur travail, de l'autre côté des fils de fer barbelés. Quelques-uns de nos amis ont pris contact avec eux. Par leur intermédiaire, ils ont acheté du lait, du pain, envoyé des lettres. Cela m'a donné une idée. Je voulais contacter Stasia. J'ai donc appelé un garçon et lui ai demandé de m'acheter une carte postale, en lui donnant un peu d'argent. Le lendemain, le garçon est revenu et m'a donné la carte. J'ai indiqué où Stasia pourrait venir me voir tous les jours et demandai au garçon de poster la carte, en lui donnant un pourboire. Il m'a promis de faire le nécessaire, mais, je n'y comptais pas trop. Pour moi, c'était vital , mais, pour lui ..?

J'ai la preuve qu'il avait bien posté la carte, quand, quelques jours plus tard, Stasia vint me voir à mon lieu de travail. Notre rencontre a été très émouvante. Elle était heureuse de me revoir, mais, ne cessait de parler

de ma petite sœur, Sarenka, regrettant que mes parents n'aient pas voulu la lui confier, comme cela avait été prévu. A partir de ce jour, elle vint me voir tous les 2-3 jours : cela dépendait de son horaire de travail. Elle travaillait à la gare de Czestochowa, où elle distribuait les repas aux cheminots. Chaque fois, elle m'apportait une gamelle de soupe, où elle mettait tout ce qu'elle pouvait trouver: de la viande grasse et du pain. Elle attendait patiemment que j'ai fini de manger. Quelquefois, j'en rapportais dans le ghetto. Nous nous mettions dans un coin, essayant de ne pas être trop « visibles ». Un jour, le Bauleiter nous a surpris, alors que j'étais en train de manger. D'abord, il a hurlé et Stasia a eu peur, ne comprenant pas l'allemand. J'ai expliqué au Bauleiter ce qu'elle faisait là et il s'était calmé. Il m'a dit que je pouvais finir de manger, mais sans trop traîner. Il n'était donc pas si méchant ... Je pense qu'il a eu pitié de moi.

Quand nous avons arrêté de travailler au dépôt militaire, j'ai perdu le contact avec Stasia, que je n'ai pu reprendre qu'après la Libération.

## LES PREMIERES NOUVELLES DE TREBLINKA

C'est en travaillant à la Bauleitung que j'ai entendu prononcer le nom de Treblinka, un village situé près de Malkinia, à l'est de Pologne. C'était en novembre 1942.

Quelqu'un était revenu de la déportation et avait raconté les horreurs qu'il aurait vécues. Il se serait évadé d'un endroit, où les déportés avaient été amenés. Des grands camps, où on brûlerait les Juifs. On racontait qu'il avait beaucoup d'argent. Personne ne voulait croire ses histoires. C'était incroyable !!! Mais, quelle raison avait-il à raconter tout cela ? Ou bien il était devenu fou ou bien il voulait se rendre intéressant ? Une chose était sûre: il avait été déporté de chez nous, donc, il a dû revenir de déportation. Il se trouvait dans notre groupe quand j'ai appris son nom, Moniek Brokman, j'ai reçu un choc. Je le connaissais très bien, car il habitait avec sa famille dans notre maison du grand ghetto, un peu plus âgé que moi. Puis, je l'ai vu, mais n'osais pas lui parler, craignant apprendre de lui des détails sur le sort que ma famille avait subi après notre séparation. C'est seulement après la guerre, lors d'une rencontre dans une rue de Lodz, que j'ai pu lui parler, mais sans aborder ce sujet.

Quand je l'ai vu pour la première fois depuis la déportation, sur notre lieu de travail, j'ai tout de suite su qu'il avait dit la vérité. Son regard était vide, sans expression, effrayé par ce qu'il avait vu. Et, puis, je savais qu'il n'avait pas d'argent, car sa famille n'était pas riche. Avoir tant d'argent, on pouvait se poser la question: d'où venait-il ? Pour moi, c'était une preuve de plus, quant à la véracité de son récit. J'ai appris, par la suite, que Moniek Brokman, déporté avec ses parents en même temps que ma famille, avait été sélectionné avec son frère pour trier les objets que les déportés avaient avec eux, lorsqu'ils arrivaient à Treblinka, dont personne ne connaissait le nom. Sa famille avait été gazée et passée par les fours crématoires. Les 2 frères, comme d'autres détenus, avaient décidé de s'évader du camp. Ils avaient trouvé, dans les bagages des déportés, de l'argent et de l'or, qu'ils ont dissimulés pour l'évasion. Un jour, ils se sont évadés. Ce n'était pas une chose facile. Le camp était gardé par les SS. Seuls quelques-uns parmi les évadés ont réussi à survivre. Les autres se sont fait tuer par les SS, d'autres encore ont été tués par des paysans polonais des environs de Treblinka qui les avaient auparavant dépouillés. D'après ce que j'ai pu savoir, le frère de Moniek avait été tué par les gardes et c'est lui-même qu'il l'avait enterré. Moniek a survécu et, après de nombreuses péripéties, il a rejoint le petit ghetto de Czestochowa.



L'argent que Moniek possédait provenait des vêtements des tués, qu'il était chargé de trier avec d'autres objets. Cet argent, trouvé dans les poches, a été caché et lui a servi lors de son évvasion.

## TREBLINKA

Ce camp, situé à une centaine de kilomètres à l'est de Varsovie, sur la rivière Bug, a été créé en 1941. Au début, c'était un camp de détention criminelle pour paysans polonais, internés pour infractions diverses. Par la suite, il s'appelait Treblinka 1. Environ 10 000 Juifs et Polonais y ont trouvé la mort.

Lorsque la décision de la « solution finale » pour les Juifs a été prise fin de janvier 1942, lors la fameuse conférence de Wannsee, le camp d'extermination Treblinka 2 a été créé. Il a existé de 1942 à 1943. D'après les sources polonaises, 750 000 à 800 000 personnes y ont été assassinées.

Ce camp de la mort a été conçu pour les Juifs, provenant de Varsovie et de Pologne Centrale. Toutefois, on a trouvé des traces de convois, venant aussi de Grèce, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Autriche et Allemagne. Mais, la majorité de ces convois était polonaise.

Pour éviter des problèmes avec des prisonniers, lors de l'arrivée des convois, une fausse gare avait été construite. Cela devait calmer les esprits des arrivants. Des actes individuels de résistance se sont produits, facilement étouffés par les SS. On disait aux gens qu'ils allaient travailler après s'être dévêtus et avoir pris une douche. En descendant des wagons, les gens étaient effrayés, fatigués, affamés, assoiffés. Les SS criaient : « Schnell, schnell ! » (vite, vite. Les pauvres voyageurs étaient terrorisés. Pour aller plus vite, on les battait. On ressortait les cadavres des personnes mortes pendant le trajet. De temps en temps des personnes étaient sélectionnées à l'arrivée, pour des corvées : entretien, exploitation commerciale de l'extermination. Tous les autres déportés étaient gazés.

On récupérait des vêtements, or, bijoux, dents en or, cheveux, des valeurs, de l'argent. Cela représentait un volume très important qui rapportait énormément aux Allemands. De très nombreux trains ont pris la direction de l'Allemagne avec le butin.

C'est dans un dépôt, où les Juifs travaillaient, qu'on a pu trouver les moyens de se procurer quelques armes et munitions auprès des paysans polonais. Un soulèvement a été décidé et sa date a été plusieurs fois reportée. Pour le préparer, les prisonniers affectés au tri des pièces d'or, bijoux, argent, ont été désignés pour en cacher une

partie, qui devait servir à acheter des armes et, aussi, à survivre après l'évasion.

En été 1943, les effectifs du personnel du camp de Treblinka étaient relativement stables, des convois ayant cessé d'arriver. Cela a facilité les préparatifs du soulèvement.

Le soulèvement a eu lieu le 2 août 1943 et a été annoncé dès le 5 août par la presse clandestine polonaise. Des centaines de personnes y ont perdu la vie. Environ 100 personnes ont pu s'évader, après avoir abattu des gardes. Parmi les chefs du soulèvement se trouvait l'ingénieur Galewski. Je suppose qu'il venait de Czestochowa, car, je connaissais bien dans le grand ghetto un ingénieur Galewski, qui était mon professeur pendant les cours d'électricité, que je prenais à l'école professionnelle pendant la guerre.

Le camp subsista encore pendant près de 2 mois. Les SS ont incendié une grande partie de l'installation. Des wagons de vêtements étaient partis vers les camps de concentration de la région de Lublin. Ce qui n'avait pas été brûlé a été détruit. Nous avons reçu des vêtements dans un état misérable en provenance de Lublin et j'en étais bénéficiaire, parmi d'autres prisonniers.

Parmi les évadés qui ont réussi à survivre à Treblinka, en venant de Czestochowa, on peut citer :

en sautant du wagon, lors du transport vers Treblinka, Léon Fogiel qui arriva d'abord à Varsovie et qui a rejoint par la suite le petit ghetto

du camp de la mort : Moniek Brokman, Abram Bomba, Mendel Fiszlewicz et A. Gelbard.

Ce dernier, déporté le 1.10.42, laissé en vie pour travailler, est resté à Treblinka 19 jours. Evadé le 21 octobre, il a été attaqué par des paysans polonais, qui lui ont volé ses vêtements et l'ont laissé seulement en sous-vêtements. A. Gelbard, aidé par un ami, a facilité l'évasion de plusieurs Juifs, dont 4 de Czestochowa et qui ont survécu à la guerre. Lui-même était retourné au petit ghetto à la mi-novembre 1942.

Des monuments, portant les noms de villes, d'où venaient les convois, ont été érigés sur le terrain de l'ancien camp de la mort, seule trace du passé.

## MÖBELLAGER

L'occupant nazi a créé sa propre administration dans chaque ville. Plusieurs services étaient destinés à l'usage des Allemands, parmi ceux-ci, l'Office du Logement, Wohnungsamt, à la tête duquel se trouvait l'Allemand Lindemann. Mon copain Heniek y travaillait comme jardinier, jusqu'aux déportations.

Le Wohnungsamt a réquisitionné des maisons et appartements pour les familles allemandes, évidemment, parmi les plus beaux. Très souvent, des Juifs étaient chassés de leurs logements. C'était au début, avant la création du ghetto.

Pour meubler ces appartements, les nazis ont volé des meubles. Un dépôt de meubles, Möbellager, a été ouvert rue Wilson. Il se trouvait à la limite du ghetto. Lors des déportations, tous les groupes de travail de Juifs en ville ont été supprimés, à l'exception de Möbellager. Trois immeubles dans la rue Garibaldi, dans l'ancien ghetto, ont été transformés en dépôt de meubles. Environ 200 personnes y travaillaient. Les anciens ouvriers ont été épargnés, d'autres y ont été incorporés, vu l'élargissement du champ d'action du service : le mobilier des appartements des Juifs déportés. A la tête du dépôt se trouvait Machel Birenzweig, aidé de son frère Pinchas. Les deux frères, qui ont caché leur propre famille : épouse et mère à l'intérieur du dépôt, ont pratiqué une résistance passive contre les oppresseurs nazis. Leur courage a été exceptionnel. Le dépôt possédait son propre service de transport, qui avait le droit de se déplacer librement dans la ville. Lorsque les ouvriers arrivaient dans les appartements juifs, pour enlever les mobiliers, ils trouvaient quelquefois des enfants, dont les parents avaient été déportés. Ces enfants ont été transportés dans des camionnettes et cachés à l'intérieur du dépôt. Il fallait trouver de la nourriture pour eux, que l'on introduisait clandestinement. Des familles du personnel ont aussi été cachées. Elles ont été toutes déportées lors de la liquidation du Möbellager. L'organisation de résistance, le Z.O.B., trouvait au dépôt la meilleure possibilité d'être en contact avec l'extérieur. Des faux papiers y ont été également fabriqués.

Grâce à Machel Birenzweig, de nombreux enfants ont pu être cachés au dépôt et être ensuite placés chez des Polonais. Ils ont survécu à la guerre. Cacher des personnes dans le dépôt, qui se trouvait entre les mains des Allemands, n'était pas une mince affaire.

Un jour, un petit enfant à échappé à la surveillance de sa mère et fut découvert par les nazis. Sous la menace, il a indiqué l'emplacement du bunker. Sa mère, les enfants et d'autres personnes ont été fusillés sur place.

Le 19 mars 1943, le bandit-en-chef Degenhardt et sa bande ont découvert par hasard la pièce où se réunissaient les résistants. Lors de leur fouille, on a trouvé quelques munitions. En représailles, six jeunes, dont trois de mes camarades, ont été tués.

A Shavuot 1943, Degenhardt et la Schupo (police allemande) sont arrivés au dépôt avec le plan de le liquider. On suppose qu'une dénonciation les avait mis au courant des activités du Möbellager.

Degenhardt a ordonné à Machel de se présenter avec sa famille. Comprenant ce que cela signifiait, Machel a fait semblant d'obéir et a disparu. En répression, les nazis ont tué sa mère et ont emmené son épouse à la prison municipale, où elle a été tuée à son tour. Son frère, Pinchas, a été sauvagement battu. Les nazis ont menacé de tuer tout le monde au cas où l'on essaierait de s'évader. Occupés à rechercher Machel, les nazis ont oublié Pinchas, qui a réussi à quitter les lieux avec quelques autres Juifs, pour rejoindre le petit ghetto. A l'aide de faux papiers, il a pu se rendre ensuite en Allemagne, où il a été libéré à la fin de la guerre.

Quant à Machel Birenzweig, il est resté caché à l'intérieur du dépôt et les nazis n'ont pu le retrouver. Avec l'aide des amis, il s'est caché chez un «ami» polonais, qui l'a dénoncé à la Gestapo. Arrêté, il a été sauvagement battu et tué à la prison.

L'épopée du Möbellager était terminée.

## LE PETIT GHETTO

Après les 5 déportations, les Allemands ont fouillé tous les appartements du « grand ghetto », à la recherche des Juifs cachés. Les caves, bunkers et greniers ont été visités. Au total, quelque 2.000 personnes ont été tuées à cette période. Des bijoux, or et autres valeurs ont été dérobés. Tous les objets d'une certaine importance ont été pris pour être distribués aux Allemands locaux ou pour être expédiés en Allemagne. Ceux de moindre valeur ont été vendus pour pas grand-chose aux Polonais.

La préparation de la zone d'hébergement pour les Juifs restant sur place a pris environ 3 semaines. Nous l'appelions « petit ghetto », car, il comportait une toute petite partie de l'ancien « grand ghetto ». Il était situé dans la plus ancienne partie de la ville, la plus misérable, et était composé de parties de 3 vieilles rues : KoZIA, destinée aux femmes, Nadrzeczna pour les hommes et Garncarska, pour couples, ainsi que de quelques maisons des rues Spadek et Mostowa. Cet espace portait désormais le nom de « camp de travaux forcés pour les Juifs ». Presque tous ses habitants le quittaient tous les jours au petit matin, pour y rentrer en fin de soirée. Le matin, nous étions éveillés par un appel sonore et le soir, un couvre-feu nous annonçait la fin de la journée. La cuisine du ghetto distribuait la soupe, l'ersatz de café et la ration quotidienne de pain, après notre retour du travail. Nous étions environ 6.500 personnes, dont environ 1.500 clandestins.

Quant à l'organe dirigeant du ghetto, l'Ältestenrat (« Conseil des aînés ») une majeure partie de ses membres, ainsi que leurs familles ont été déportés. Les membres du Conseil, restant sur place, ont formé désormais dans le petit ghetto le Judenrat (Conseil Juif). Ce nom était d'ailleurs porté par toutes les institutions juives des ghettos de Pologne.

Un petit nombre de Juifs restaient dans la journée dans le ghetto. C'était le personnel de divers services : les médecins, les membres du Judenrat, les cuisiniers, les policiers, personnel de la blanchisserie et les concierges de nos habitations, ainsi que les ouvriers travaillant dans les ateliers du ghetto et l'équipe de nuit de l'usine. Par des relations et en raison de leur âge, mon oncle Israël et ma tante Dora ont obtenu des postes dans le ghetto, où le travail était un peu plus facile qu'à l'extérieur. Mon oncle était devenu gardien de maison et ma tante travaillait à la blanchisserie.

Le sergent Ūberscherr a été nommé commandant du ghetto « camp de travaux forcés ». et à la tête de la police juive, réduite de 250 à 50 membres, a été désigné le policier polonais Majznerowicz. Les policiers « licenciés » ont été déportés avec leurs familles lors de la 5e « action ». Ūberscherr assistait à la sortie du ghetto (« wylot ») des groupes d'ouvriers et, de temps en temps, il attrapait par-ci, par là, un Juif avec la poignée de sa canne, et l'envoyait à l'ancien magasin de boucherie, situé à l'entrée du ghetto. Il servait de cellule d'arrêt provisoire. Nous appelions cette pièce « jatka », boucherie. De là, les arrêtés étaient envoyés en groupes à Skarzysko et à Bliziny. Ūberscherr était souvent accompagné de Majznerowicz, le fameux chef de la police juive. Ce dernier se comportait de même façon qu'Ūberscherr envers les Juifs.

Dès la fin octobre 1942, les Allemands ont commencé à transférer les Juifs dans le petit ghetto, par « placowki », groupes de travail, où ils étaient hébergés auparavant. Moi-même, j'y suis arrivé début novembre. Les premières semaines, nous étions logés par groupes de travail. C'est seulement fin décembre, que les 3 rues ont été attribuées aux hommes, femmes ou couples.

L'aspect du ghetto était désolant. Des portes cassées, fenêtres sans carreaux, des vieux meubles cassés, les murs sales, quelques vieilles casseroles, etc. Les rues sales, étroites, sans caniveaux.

Dès notre arrivée, on nous a enregistrés au bureau du travail (« Arbeitseinsatz ») et on nous a remis des plaques métalliques avec une étoile de David et un numéro gravés. Nous n'avions plus de noms et étions devenus des simples numéros.

Le petit ghetto était entouré de fils de fer barbelés et surveillé de l'extérieur par la police allemande et polonaise, ainsi que par des gardes ukrainiens.

Un jour, un garde, probablement ivre, a tiré à travers les fils de fer et a tué un de nos amis, un médecin, le docteur Léon Gutman. Les médecins et leurs familles étaient groupés dans un pâté de maisons, avec des membres d'autres professions libérales: avocats, ingénieurs, etc. Leur sort a été scellé le 20 mars 1943. Nous en reparlerons plus loin.

En janvier 1943, des Juifs ont été arrêtés et envoyés à Skarzysko-Kamienna pour travailler dans les usines de munitions « Hasag ». La vie y était extrêmement dure, surtout à l'usine « C » poudrière. La terreur et la malnutrition étaient de rigueur.

De temps en temps, un dimanche, nous nous faisons des « festins » avec mon cousin, Szymek. Nous obtenions, je ne sais comment, des vieilles pommes-de-terre gelées. Tous les deux, nous nous attellions à râper, avec une vieille râpe, les pommes-de-terre que nous faisons frire sur une poêle rouillée, dans de l'huile douteuse. C'était notre grand luxe et nous nous régaliions. C'était les meilleurs moments de la semaine.

La vie s'est organisée tant bien que mal. Nous savions que nos jours étaient comptés. La seule question était : combien de temps avons-nous devant nous ? On voulait profiter du jour qui passait. Quelques personnes ont mené une vie « dissolue ». Peu leur importait du « qu'en dira-t-on » , car, de toute façon, il n'y avait pas de lendemain. Heureusement, ces personnes n'étaient pas nombreuses.

On a composé des chansons du ghetto. Elles avaient trait à notre misérable vie et à notre triste fin, surtout, quand nous avons appris l'existence de Treblinka. Le chant du ghetto, qui nous était parvenu de Wilno, s'est vite répandu. Cette chanson était l'hymne à l'espérance.

Les Juifs religieux ont préparé des matzot pour Pessah 1943, illégalement.

Le capitaine Degenhardt, notre « propriétaire », usait de toutes les ruses possibles, pour découvrir les clandestins du petit ghetto. Il savait que de nombreux enfants étaient cachés. Il a trouvé le moyen de les attraper. Il annonça au Judenrat qu'une crèche allait être ouverte pour les petits, où du lait leur serait distribué. Il ne fallait pas que ces pauvres êtres fussent cachés, les malheureux ! Il leur fallait une vie plus normale ! Comme cette délicate attention était touchante...

Une « action » a eu lieu et de nombreux enfants ont été pris. L'« école-crèche » n'a pas duré longtemps.

Notre nourriture dans le petit ghetto était de loin très insuffisante. En quittant le ghetto pour aller travailler dehors, il y avait quelquefois des possibilités d'acheter chez des Polonais du pain ou des pommes de terre. En les revendant, on pouvait améliorer un peu ses repas quotidiens. C'est ainsi qu'un « clandestin », un oncle de mon cousin, m'a proposé, pour m'aider, de me prêter un peu d'argent, pour que je puisse acheter 10 kg de pommes-de-terre et de les lui revendre. C'était très dangereux. Nous allions marcher des kilomètres, avec 10 kg, cachés dans un sac. Ce n'était pas facile. Mais, à l'entrée du ghetto, nous étions



souvent fouillés. Comment cacher un si grand volume (et poids) ? J'ai acheté les pommes de terre et les ai ramenées au ghetto, fatigué et tremblant. Le risque était trop grand : la mort sûre, en cas de découverte. Heureusement pour moi, tout s'est bien passé, par miracle, et j'ai pu entrer sans problème. J'ai gagné un peu d'argent, mais, n'ai pas recommencé l'exploit.

## MOUVEMENT D'AUTO-DEFENSE

Dès les premiers temps d'occupation, un travail illégal s'organise pour combattre les nazis, en collaboration avec des jeunes de Varsovie. Le groupe a organisé, le 12 mars 1940, un grand meeting (évidemment, illégal), dans le local d'une ancienne banque juive. Une direction du mouvement a été élue. L'une des premières préoccupations était de protéger les ouvriers qui subissaient les travaux forcés. C'était le début de la résistance à Czestochowa.

Dès le mois de décembre 1942, la résistance aux déportations commençait à s'organiser dans le ghetto, sous le nom de Z.O.B. (organisation juive de lutte). Les résistants étaient en contact avec la Z.O.B. de Varsovie, ainsi qu'avec le mouvement de résistance polonais (de gauche). Avec l'argent obtenu de personnes qui en possédaient encore, le mouvement avait acheté, au prix d'or, quelques revolvers, mais qui, à l'usage, se sont avérés inutilisables. Dans le tunnel creusé dans le ghetto, et qui menait vers l'extérieur, on préparait des munitions, cocktails Molotov, etc. L'unité de résistance comptait environ 300 membres.

Des escrocs ont essayé d'extorquer de l'argent aux habitants du ghetto, au nom du mouvement d'auto-défense. La résistance les a condamnés et les a exécutés.

Plusieurs de mes camarades de classe d'avant la guerre ont fait partie du groupe. Lors des événements du 4 janvier 1943, alors que le tunnel était presque terminé, de nombreux membres du groupe ont été pris probablement sur dénonciation, et expédiés vers Radomsko. Le tunnel a été découvert. Les 2 résistants tués ce jour, Izio Fajner et Mendel Fiszlewicz, lui-même évadé de Treblinka, étaient parmi les chefs.

En représailles à la tentative de résistance du 4 janvier 1943, qui constituait une première action de la Z.O.B. et qui, malheureusement, s'est tragiquement terminée, les Allemands, devenus plus vigilants, ont tué 250 enfants et personnes âgées.

Une autre représaille constituait le massacre de l'intelligentsia du ghetto, lors de l'action de Pourim, le 20 mars 1943. De nombreux Juifs ont été capturés par les nazis et tués.

Des membres de la résistance se déplaçaient vers Varsovie, camps de travail, mouvements de résistance polonais.

En janvier 1943, une déportation du ghetto de Varsovie a provoqué un soulèvement, vite étouffé. La déportation a eu lieu.

Le 25 juin 1943, lors de la liquidation du petit ghetto, les membres du réseau, restés sur place, ont été tués.

Déjà le 21 septembre 1942, le jour de Kippour, une conférence des représentants des partis politiques devait avoir lieu, avec la participation des délégués du Z.O.B. de Varsovie, pour s'opposer à une éventuelle déportation. Elle a été annulée, car, malheureusement on venait d'apprendre que 58 wagons à bétail étaient en gare de Czestochowa. Par les expériences passées, on savait que cela n'annonçait rien de bon.

Après la liquidation de petit ghetto, 3 groupes de la Z.O.B. ont opéré dans les forêts des environs de Koniecpol.

La résistance juive n'était pas la seule en Pologne. Evidemment, il y avait une résistance ou plutôt plusieurs résistances polonaises de droite, de gauche. A l'extrême droite, il y avait NSZ, anticommuniste, nationaliste et antisémite. Mais, il y avait aussi, à droite, un mouvement dépendant du gouvernement polonais en exil de Londres. C'était le groupement le plus important de résistance polonais. Quant à son antisémitisme, je pense qu'il n'avait rien à envier à NSZ. Son nom était A.K. (armia krajowa, armée territoriale).

A gauche, il y avait les communistes d'Armia Ludowa (armée populaire), Bataillons Paysans et WRN (liberté, égalité, indépendance), de tendance socialiste, alignés aussi sur le gouvernement polonais de Londres.

Un groupe AK opérait aussi dans la région de Koniecpol, comme la Z.O.B. La Z.O.B. a pris contact avec AK, pour un combat commun contre les Allemands. Une rencontre a eu lieu. Les Juifs ont salué fraternellement les Polonais, mais, ces derniers, en réponse, ont tiré sur eux. Presque tous les membres de la Z.O.B. ont été tués, sauf un, qui a été blessé.

Partout, AK et les autres mouvements de droite massacraient les résistants juifs. Paradoxalement, tout en combattant les nazis, dans certains cas, ils leur livraient la Z.O.B., en indiquant les endroits où les Allemands pouvaient trouver les Juifs. Seule la résistance polonaise de gauche a accepté chaleureusement des Juifs dans leurs rangs.

C'est une page peu glorieuse pour la résistance polonaise. Au lieu de s'unir, pour combattre ensemble, les nazis, une très importante partie du mouvement a préféré se battre sur 2 fronts : anti-allemand et antijuif. Heureusement, une autre partie de la résistance a sauvé l'honneur, en acceptant des Juifs.

A l'instigation de la Délégature (nom de la représentation en Pologne) pour le pays du gouvernement en exil de Londres, un Conseil d'Aide aux Juifs, appelé ZEGOTA a été créé à Varsovie. Composé d'éminents représentants de l'élite polonaise (écrivains, etc.), il s'occupait d'aide matérielle, fourniture de faux papiers, cartes d'alimentation, des cachettes, etc. D'après les informations polonaises, ce Conseil aurait aidé environ 30 000 personnes. Mais, l'aide financière provenait surtout des fonds venant des organisations juives des Etats Unis.

A Hasag, où nous vivions dans de très mauvaises conditions (la terreur pendant le travail, tirs de revolver sur les Juifs, punitions corporelles à la salle de garde de la milice ukrainienne), une nouvelle résistance s'était formée. En contact avec la résistance polonaise (de gauche), on a essayé de faire sortir des Juifs du camp dans des wagons de munitions fabriquées à notre usine. Quelques personnes ont réussi à s'évader, d'autres se sont fait prendre.

Dans « Le Monde » daté du 14 avril 1956, j'ai trouvé un entrefilet citant Radio Varsovie, selon laquelle des restes de 300 Juifs massacrés par les nazis avaient été trouvés dans un abri du ghetto de Czestochowa. On supposait qu'il s'agissait de membres de la résistance, exécutés en 1943.

## 4 JANVIER 1943 - DEPORTATION DE MA TANTE DORA

Je travaillais à cette époque à Hasag.

Le 4 janvier 1943, je me trouvais exceptionnellement au ghetto, ayant subi l'ablation d'un ongle. J'étais en arrêt de travail de 3 jours, pas bien tranquille, car, la police allemande venait assez souvent au ghetto et emmenait de temps en temps des gens pour les « liquider ». Les Allemands estimaient que les personnes restant dans la journée dans le ghetto étaient improductives, car, elles ne participaient pas directement à l'effort de guerre. Un sentiment d'insécurité régnait, on se sentait mal à l'aise.

Ce matin du 4 janvier 1943, l'atmosphère dans le ghetto était particulièrement tendue. Les lumières étaient allumées, les gardes extérieures renforcées. On sentait que quelque chose se préparait.

Après le départ des brigades d'ouvriers du ghetto, on nous a ordonné de nous rassembler sur la place devant l'entrée (« Marché de Varsovie »). Par des rumeurs qui circulaient, nous apprîmes qu'une déportation de 300 personnes allait avoir lieu. La police allemande avait commencé à sélectionner des gens pour les envoyer à Radomsko, où un ghetto subsistait encore.

La résistance juive a essayé d'empêcher la déportation. Son chef a tiré des coups de revolver sur le sergent Rohn, le chef du ghetto. Malheureusement, le revolver était rouillé et n'a pas fonctionné. La surprise des Allemands était énorme. Ils ne s'attendaient pas à une résistance de la part des Juifs. Après une courte hésitation, ils ont commencé à tirer sur nous. Le sergent Rohn, que le Juif Mendel Fiszlewicz avait essayé d'attaquer, l'a blessé. Fiszlewicz, tombé à terre, a essayé de le renverser, mais, Rohn l'a achevé. Un deuxième résistant, Fajner, s'est jeté sur les Allemands, avec, comme arme, un couteau. Lui aussi a été tué sur place. Pendant un bon moment, j'avais entendu les râles de Fiszlewicz. Je me trouvais au premier rang (il y en avait deux), à quelques pas de cet incident. C'était les seuls morts juifs que j'avais vu de mes yeux. Mendel Fiszlewicz était un des rares évadés du camp de la mort de Treblinka.

Les Juifs sélectionnés pour la déportation ont essayé de s'enfuir en pénétrant dans nos rangs. La pagaille était totale. Entre-temps, les policiers avaient appelé la Gestapo, qui était arrivée peu de temps après.

Les Allemands ont recommencé la sélection. Ceux qui ne pouvaient marcher, ont été chargés sur des camions, les autres devaient aller à pied. La sélection terminée, le convoi était parti. Ce jour-là, 251 personnes ont été déportées à Radonsko.

Les gestapistes étaient déchaînés, car ils avaient peur d'un soulèvement général. Ils nous ont ordonné de vider nos poches et de lever les bras en l'air. Puis, ils ont commencé à nous fouiller. Il faisait très froid et il était difficile de tenir longtemps, les bras tendus. Ceux qui les relâchaient un peu recevaient des coups, avec des hurlements : « Es-tu devenu déjà feignant ? ». La fouille a pris un certain temps. Les Allemands étaient très prudents et opéraient lentement, en cherchant des armes. Il leur arrivait parfois de trouver des petites sommes de zlotys, sorties des poches. Méfiants, ils hurlaient : « Où as-tu pris tant d'argent ? ».

Nous étions terrorisés et transis par le froid. Une fois la fouille terminée, les Allemands ont choisi 25 otages. On les a emmenés contre un mur dans le ghetto et fusillés. Nous étions obligés de nous tourner dans leur direction, pour assister à leur exécution. Parmi les otages se trouvait un cousin de mon père, l'avocat Nathan Rosenstein.

Quand tout fut terminé, les Allemands nous ont fait rentrer au ghetto. Tout d'un coup, j'ai pensé à ma tante et à mon oncle, qui étaient certainement avec nous. Qu'étaient-ils devenus ? Une grande agitation régnait. J'ai rencontré mon oncle, affolé. « As-tu vu la tante ? » m'a-t-il demandé. Tous les deux, nous l'avons cherchée partout, à commencer par la blanchisserie, où elle travaillait. Mais, elle était déjà partie avec le groupe des déportés.

Les sélectionnés avaient été conduits, au commissariat de police polonaise, d'où on les a envoyés au ghetto de Radonsko. Mon oncle s'était adressé au Judenrat, pour demander le retour de ma tante. Il paraît que son nom a été appelé, mais il était trop tard car, elle était déjà en route vers Radonsko. Peu de temps après, le ghetto de Radonsko a été liquidé à son tour et ses habitants envoyés à Treblinka, où ils furent gazés.

Ma tante Dora était la dernière de ma famille, restée après les déportations. Très proche de ma mère, sa sœur, elle s'occupait de moi, comme elle a pu. Sa perte était pour moi terrible.

Le soir venu, ma cousine, Mira, et son mari, Heniek Igra, étaient rentrés de leur travail au ghetto et ont rejoint mon oncle, désormais seul.

Le ghetto a donc perdu ce jour du 4 janvier 1943, 251 déportés, 25 otages assassinés et 2 résistants tués, soit, au total, 278 personnes.

## 5 JANVIER 1943 - L'ARRIVEE DE RUNIA ET LOWA

Ils sont arrivés dans notre ghetto le lendemain de la déportation de ma tante, la mère de Runia. A un jour près, elles auraient pu se rencontrer encore ... Ils étaient au courant des déportations, mais ils savaient aussi que les parents de Runia, ainsi que Mira étaient restés en vie. Les retrouvailles dans de si tragiques circonstances auraient été merveilleuses. Hélas, ils venaient trop tard !

Lowa, originaire de Bialystok, et Runia s'étaient connus à Paris, où ils étaient étudiants, elle, en économie, lui, en médecine. Rentrés en Pologne à la fin des études, ils décidèrent de se marier. Mais, avant de pouvoir exercer, Lowa a dû passer des examens, afin d'obtenir le diplôme polonais de médecine. Ils se marièrent et Lowa a passé ses examens à Wilno (Vilnius) qui appartenait à cette époque à la Pologne, avant de faire partie de la Lituanie.

Ils ont décidé de s'établir à Czestochowa, où un cabinet de médecin-gynécologue était vacant. Installés dans notre ville, nous les avons vus souvent. C'était en 1938.

Lorsque la guerre éclata, mes cousins ont quitté Czestochowa par le dernier train et ont rejoint les parents de Runia à Lodz. Quand l'armée polonaise a quitté la ville, dans la nuit du 5 au 6 septembre 1939, Lowa l'a suivie ainsi que mon oncle et des milliers d'hommes. Faits prisonniers par l'armée allemande, ils avaient été ramenés à Lodz et emprisonnés dans des usines textiles. Les 2 hommes sont revenus à la maison. L'atmosphère dans la ville était détestable et tous les jours la situation des Juifs s'aggravait.

Lowa et Runia ont décidé d'aller à Bialystok, où habitait sa famille. Cette ville faisait partie des territoires orientaux de Pologne, occupés par l'armée soviétique, loin des Allemands.

En tant que médecin, Lowa a été envoyé à la campagne. La vie du couple était assez bonne. Ils étaient tranquilles et avaient suffisamment à manger. En juin 1941, l'armée allemande a occupé la région de Bialystok, en route vers Moscou, suite à une attaque-surprise contre l'Union Soviétique, survenue le 22 juin.

Sous l'occupation allemande, la persécution des Juifs s'était étendue sur les territoires de l'Union Soviétique. L'armée, suivie des SS et des



Einsatzgruppen, a sévi sauvagement et a tué des milliers de personnes. Runia et Lowa ont été transférés dans le ghetto de Bialystok, nouvellement créé.

Par l'intermédiaire de Stasia, j'avais réussi à entrer en contact avec eux, grâce aux cartes postales qui arrivaient à son adresse. C'est ainsi qu'ils avaient appris les déportations de notre famille, mais ils savaient que les parents de Runia, ainsi que sa sœur Mira, étaient restés en vie. Puis, un jour de décembre 1942, Stasia vint me voir à mon poste de travail au Heeresbauleitung, comme d'habitude. Elle m'a remis une carte postale, que ma famille avait adressée à Runia et Lowa avec, comme expéditeur, le nom de Stasia. Cette carte était revenue chez elle avec la mention : « Judenlager aufgehoben » (« le camp juif liquidé »). Nous savions ce que cela pouvait signifier. Ils étaient probablement tués, donc, à rayer de la liste des membres de notre famille encore en vie.

Le 5 janvier 1943, le lendemain de la déportation de ma tante, je ne voulais plus profiter de mon arrêt de travail et préférais retrouver mon poste à Hasag, la présence dans le ghetto pendant la journée étant trop dangereuse. Mon oncle en fit de même et partit travailler avec sa fille, Mira, et son gendre Heniek, à Hasag.

La journée finie, je retournai avec mon groupe dans le ghetto. Comme cela arrivait souvent, j'ai rendu visite à mes cousins Szymek, Ruta et Elzunia, avant d'aller chercher ma soupe à la cuisine du ghetto. Là, une surprise m'attendait. J'appris que Runia et Lowa étaient vivants et se trouvaient dans le ghetto !!!

Que s'était-il passé ?

Le ghetto de Bialystok, où ils avaient été envoyés du camp juif des environs, avait été à son tour liquidé fin décembre 1942. Ses habitants ont été mis dans des wagons et dirigés vers Auschwitz. Les Allemands leur ont dit qu'ils allaient partir à l'Est, pour travailler. C'était, évidemment, un mensonge. On leur avait parlé de l'Est, alors que le train roulait dans la direction du Sud-ouest. Les wagons étaient surveillés par des gendarmes allemands. Mon cousin, en tant que médecin, avait un peu de liberté de mouvement et pouvait se déplacer avec sa trousse médicale.

Au bout de quelques jours, par une curieuse coïncidence, le train s'arrêta pour un moment à une gare de banlieue de Czestochowa. Mes cousins ont vu des ouvriers juifs en train de dégager la neige des quais. En les apercevant, mes cousins sont descendus du wagon et ont demandé aux

ouvriers, s'ils connaissaient la famille Asz et s'ils pouvaient en donner des nouvelles. Le premier geste du brigadier juif a été d'arracher le col de fourrure du manteau de ma cousine, avant de les mettre tous les deux dans leur rang. Il leur a expliqué que la fourrure était interdite aux Juifs, sous peine de mort. Mes cousins sont arrivés avec le groupe d'ouvriers juifs dans le petit ghetto et ont été ainsi sauvés de la mort. Comment cela avait été possible, comment mes cousins ont-ils pu rejoindre le groupe à la gare, pour, ensuite, entrer dans le ghetto, où toutes les colonnes d'ouvriers étaient comptées à l'entrée, comme à la sortie ? Cela est un mystère pour moi.

Une fois dans le ghetto, le brigadier a contacté mes cousins Szymek et Ruta. Ruta est allée voir Runia et Lowa. La première question de Runia était: « Comment vont mes parents ? » Elle savait qu'ils avaient été épargnés lors des déportations. Ruta ne savait que répondre. A un jour près, Runia aurait pu encore voir sa mère qui avait été déportée juste la veille. Ruta a simplement dit que ses parents étaient partis travailler en dehors du ghetto et qu'ils allaient rentrer à la fin de la journée. Lowa avait été mis au courant de la tragédie, mais, pas sa femme.

Lorsque j'ai appris la nouvelle de la présence de mes cousins parmi nous, j'ai reçu un choc. D'un côté, j'étais heureux d'apprendre qu'ils étaient en vie, mais, d'un autre côté, j'étais triste, en pensant à ma pauvre tante.

Au bout d'un moment, mes cousins « ressuscités » étaient venus chez Ruta, accompagnés par le brigadier, chez qui ils étaient restés depuis leur arrivée dans le ghetto. Notre joie des retrouvailles était immense, mais, à l'exception de Runia, nous étions tous tristes, nous qui savions ce qui s'était passé. J'ai quitté mes cousins, car, l'heure était arrivée pour aller chercher ma misérable soupe à la cuisine du ghetto.

Quand mon oncle et sa fille Mira furent revenus du travail, les nouveaux arrivés ont appris la triste nouvelle sur ma tante.

Le lendemain matin, ils étaient tous partis travailler à Hasag. Mes « nouveaux » cousins faisaient désormais partie des ouvriers juifs.

Mon cousin Lowa étant illégal dans le ghetto, n'a pu exercer sa profession de médecin. Il était ouvrier jusqu'au 20 mars 1943. Ce jour-là, la veille de Pourim, les derniers médecins, restés en vie, ont été emmenés au cimetière juif avec leurs familles et fusillés. Les Allemands n'ont laissé que 4 médecins et 2 femmes-dentistes. Le moment était

venu pour légaliser Lowa comme médecin. Les Allemands étaient contents, car ils craignaient les maladies et les épidémies. Désormais, Lowa était un médecin « officiel » et il l'est resté jusqu'à la Libération.

Ce 5 janvier 1943, jour de la « récupération » de mes cousins, était aussi le jour anniversaire du mariage de mes parents (20 ans) et, également le jour de l'anniversaire de ma cousine Ruta, 24 ans, mère du petit Nachum, âgé de quelques mois seulement, tous les deux déportés avec Léon, le mari de Ruta.

## 20 MARS 1943- PURIM SANGLANT

Le 20 mars 1943, la veille de Pourim et du Heldengedenktage allemand (Journée des combattants), un tragique événement s'est produit.

Quelle était la raison qui a décidé Degenhardt, le chef de la police allemande, de s'attaquer une fois de plus aux Juifs ? Certains ont supposé qu'il voulait faire un « cadeau » au Führer pour la fête du souvenir, d'autres pensaient que c'était pour marquer la fête juive.

Toujours est-il que Degenhardt a ordonné au Judenrat de dresser la liste de l'« Intelligentsia » dans le ghetto : des médecins, avocats, ingénieurs, dentistes et les derniers membres du Judenrat et leurs familles. Il prétendait que ces personnes allaient être « échangées » contre des Allemands, résidant en Palestine sous le mandat britannique et internés par les autorités. Les intéressés se sont précipités, espérant leur cauchemar du ghetto bientôt terminé. Ils avaient même pitié de tous ceux qui restaient sous la botte allemande. Comment ont-ils pu faire confiance à Degenhardt, après tout ce qui s'était passé ? La seule explication pourrait être que, désespérés, ils s'accrochaient à l'espoir d'échapper à la mort. Je me souviens qu'un ingénieur et sa jeune femme, qui ne figuraient pas sur la liste, ont réclamé leur inscription. Evidemment, leur demande a été satisfaite... Sans le savoir, ils se sont mis dans la gueule du loup.

Quelques personnes ont échappé au massacre qui allait suivre : Tout d'abord, les Allemands ont laissé au ghetto trois médecins et deux dentistes. Ensuite, mon cousin Lowa (spécialiste, gynécologue) avec ma cousine, Runia, car Lowa n'était pas déclaré comme médecin. Un médecin, le docteur Bressler, était absent du ghetto ce jour-là, envoyé pour la journée dans un commando. Par contre, son épouse, la dentiste Anna Nowak, était embarquée. Héroïquement, cette dame d'une quarantaine d'années a sauté du camion de la gendarmerie allemande et, par miracle, a pu se sauver. Elle a réussi à entrer dans le ghetto, où elle a retrouvé son mari. C'était une chance inouïe : un couple, dont les deux membres étaient individuellement condamnés à mort (!), ont survécu à la guerre, chacun à sa façon.

Toutes les personnes inscrites sur la liste de l'« échange » ont été embarquées sur des camions de la gendarmerie allemande et quittèrent le ghetto. Mais, au lieu de sortir de la ville, les camions se dirigèrent vers

le cimetière juif. Là, elles furent sauvagement assassinées. Ce sont les ouvriers juifs qui étaient, par la suite, chargés de les enterrer dans une tombe commune. Ce jour, 127 personnes, hommes femmes et enfants, ont péri, fusillés au cimetière juif.

En dehors de la dentiste Anna Nowak-Bressler, une autre personne, mon ami Wladek Kopinski, fils du président du Judenrat, a réussi à sauter du camion. Il a rejoint le maquis, s'est fait arrêter par les Allemands, et, torturé, il fut bestialement assassiné.

La veuve du médecin Léon Gutman, qui fut tué dans le petit ghetto par une balle perdue d'un gardien ukrainien, fut sauvée avec son fils, un autre ami à moi, car, elle ne faisait plus partie du groupe de médecins. Ils ont, tous les deux, survécu à la guerre.

Il ne restait dans le ghetto, que trois médecins et une dentiste, auxquels se sont joints des rescapés : Madame Anna Nowak-Bressler, dentiste, son époux, le docteur Bressler, ainsi que mon cousin, Lowa. Ces 7 personnes ont constitué le corps médical du ghetto. Plus tard, un médecin a rejoint le Hasag-Rakow, alors que les autres ont été transférés avec nous à Hasag-Pelcery.

La nouvelle du massacre au cimetière a fait un choc terrible parmi les résidents du ghetto. Nous avons une nouvelle preuve du cynisme allemand et, s'il y avait encore des gens qui se faisaient des illusions, ils les ont définitivement perdues. Déjà, le moral dans le ghetto était très bas. Avec cette nouvelle tuerie, nous étions atterrés.

Au printemps 1945, après la libération, un office funèbre a été célébré au cimetière juif de Czestochowa, auquel j'ai assisté. Lors de cette émouvante cérémonie une plaque, portant les noms des 127 victimes de l'« action » de Pourim 1943, a été inaugurée, en présence des autorités et d'une nombreuse foule.

## UN DIMANCHE D'AVRIL 1943, EN ALLANT TRAVAILLER DU « PETIT GHETTO » A « HASAG »...

C'est arrivé un dimanche d'avril 1943. Souvenir inoubliable qui m'a fait tant de mal !

Nous vivions dans le « petit ghetto » après les déportations, liquidation du « grand ghetto » et la perte de toute ma famille. Les conditions de ce qu'on appelle « une vie » étaient terribles. Le « petit ghetto » était situé dans une petite partie de l'ancien ghetto, dans des maisons vieilles et misérables avec le minimum de vieux meubles sans valeur que les allemands avaient dédaignés et avaient laissés sur place. Nous étions entassés par 6-8 personnes dans des petites pièces. Notre maison était située rue Nadrzeczna n°66. J'y étais « logé » avec quelques copains. Par la suite, j'appris qu'ils étaient membres du réseau de résistance et d'action. Malheureusement, ils ont péri plus tard. Le nom du groupe était « 66 ».

Donc, ce dimanche d'avril 1943, nous allions vers 5h30 du matin à Hasag, notre lieu de travail habituel. Pour nous y rendre, à quelques kilomètres du ghetto, notre colonne a dû traverser des rues de l'ancien grand ghetto, inhabité. Cela faisait quelques mois que la liquidation de ce ghetto avait eu lieu et les Allemands avaient fouillé toutes les maisons, en recherchant des personnes éventuellement cachées, ainsi que des « trésors ». Quelque temps plus tard, tout ce quartier a été remis aux Polonais.

Les rues étaient pratiquement vides, ce dimanche matin. Nous marchions, encadrés par des policiers allemands et des gardes ukrainiens. Pour une fois dans ma vie, j'étais romantique et inspiré « poétiquement ». J'avais 18 ans et demi et je pensais : « C'est le printemps, les arbres fleurissent, la vie renaît et nous, où en sommes-nous ? Combien de temps allons-nous encore survivre ? »

J'étais devenu triste, devant cet avenir prometteur pour les autres (pas pour les Juifs). A ce moment-là, j'aperçus dans la rue déserte quelques Polonais. Que faisaient-ils si tôt, un dimanche ? Peut-être allaient-ils à l'église, située dans l'ancien grand ghetto, fermée pendant l'existence de celui-ci et rouverte récemment ? Toujours est-il que, voyant notre colonne en marche, ils s'arrêtèrent et nous lancèrent ironiquement, en polonais : « Mochek (péjoratif !), tu es encore en vie ? ». Au lieu de

compatir, ils se moquèrent de nous de façon plus que cruelle. Cela m'a fait très mal, juste au moment où j'étais en train de rêver. Une chose que je ne suis pas près d'oublier. A la réflexion, à posteriori, cela n'a rien d'étonnant, étant donné l'antisémitisme séculaire des Polonais, instillé par l'Eglise. Même aujourd'hui, en Pologne, vidée pratiquement de tous ses Juifs, l'antisémitisme est aussi vivace qu'auparavant, sinon plus.

## LA FIN DU PETIT GHETTO

L'existence du petit ghetto a été de courte durée. Nous y avons été logés entre novembre 1942 et le 25 juin 1943. C'était une période transitoire entre le grand ghetto et le casernement aux usines Hasag.

Dans des conditions très difficiles, où souvent, des gens étaient assassinés pour des motifs futiles, ou même sans aucun motif, nous nous étions organisés tant bien que mal, pour vivre et essayer de survivre. La principale raison d'être du petit ghetto était le travail forcé de ses habitants-esclaves. Ce travail nous prenait le maximum de temps. Au retour de nos lieux de travail en ville, après avoir reçu notre soupe et la ration de pain à la cuisine générale du ghetto, nous essayions d'oublier la dure journée passée. Le soir, vers 21 heures, le couvre-feu nous était annoncé par la trompette, qui jouait la sonnerie aux morts (!!!). C'était déjà très déprimant. Le matin, une autre sonnerie nous réveillait pour aller travailler. Les groupes de travail formés étaient comptés à la sortie du ghetto, qui portait le nom officiel allemand « camp de travaux forcés pour les Juifs ». A notre retour au ghetto, nous étions de nouveau comptés pour contrôler le nombre d'ouvriers. Mais, il arrivait que des personnes profitaient de ces sorties, pour quitter le ghetto pour de bon. Les brigadiers des groupes d'ouvriers devaient s'arranger pour que le comptage soit le même au retour qu'à la sortie, car, ils étaient tenus pour responsables. Il arrivait aussi que des gens entrent du dehors du ghetto. C'était ainsi que mes cousins Runia et Lowa entrèrent chez nous, après avoir quitté Bialystok. Leur voyage est relaté séparément.

Nous vivions dans le provisoire. Malgré la situation très misérable, où nous nous trouvions, nous voulions continuer à rester dans le petit ghetto. C'était dans notre intérêt. Nous savions qu'un changement ne pouvait pas aller dans le sens d'une amélioration. Cela ne pouvait que s'aggraver. D'un autre côté, l'on pouvait craindre que, dans un avenir plus ou moins proche, le ghetto ne soit liquidé.

La situation s'aggravait. La vie était dure. Le mouvement de résistance continuait son travail. Il avait des contacts avec le ghetto de Varsovie, avec la résistance polonaise et préparait un tunnel, menant vers l'extérieur, ainsi que des cocktails Molotov, etc. On pensait qu'il fallait se préparer à résister à la liquidation du petit ghetto par tous les moyens possibles. La résistance était sûre que le ghetto ne survivrait pas longtemps.



Le 1er mai 1943, jour de la fête du travail (c'était aussi la fête de l'Allemagne nazie), on ne nous a pas laissé sortir du ghetto pour aller à nos lieux de travail. Nous étions enfermés toute la journée à l'intérieur. Les rues étaient pleines. Nous craignons le pire: peut-être la déportation totale ou partielle. La journée s'est finalement déroulée sans trop de problèmes. Le lendemain, nous étions tout heureux de pouvoir retourner à notre travail.

Mais, les Allemands ont eu vent des préparatifs de la résistance du ghetto. Il y a eu des fuites. Début juin, il me semble que l'on nous avait retenus à l'intérieur du ghetto, comme au 1er mai. Toujours est-il que, selon mes souvenirs, nous avons passé des moments très agités. Les rues étaient pleines de gens énervés, les policiers allemands étaient nombreux. Puis, on nous a obligés à défiler lentement devant le bâtiment de la police juive. A une fenêtre du 1er étage, il y avait un homme ensanglanté, encadré de 2 policiers allemands. Nous devions le regarder et dire aux policiers, placés devant l'entrée de l'immeuble, si nous le connaissions. Il s'agissait de l'un des chefs de la résistance, arrêté sur une dénonciation. Harry Potasiewicz, battu à mort, a préféré mourir, plutôt que de révéler les secrets de la résistance. Il n'a pas parlé et a été pendu à la fenêtre du commissariat de police. Probablement, pour servir d'exemple, on nous a fait défiler, pour nous terroriser. Aucun d'entre nous ne l'a reconnu. Le spectacle qui a duré plusieurs heures, nous a effrayés. Nous sentions que la fin approchait. La résistance préparait un soulèvement. Comme Potasiewicz, d'autres chefs ont été arrêtés et tués. Le soulèvement n'a pas eu lieu.

Les Allemands avaient décidé d'en finir avec le ghetto. Le 25 juin 1943, après une sélection, des centaines de Juifs ont été tués au cimetière juif de la ville. Le reste de la population du ghetto a été transféré dans les usines de munitions Hasag. Les Allemands étaient persuadés que de nombreux Juifs étaient cachés dans des bunkers. Une « amnistie » a été proclamée pour ceux qui en ressortiraient avant le 28 juin. Comme résultat, 200 femmes, enfants et personnes âgées ont été fusillés au cimetière et enterrés dans une fosse commune.

Nous avons été transférés aux usines Hasag. Les maisons du petit ghetto ont été dynamitées et- entièrement détruites. Les Juifs qui n'étaient pas sortis de leurs bunkers y ont perdu la vie.

Le petit ghetto avait vécu. Ses habitants étaient dispersés dans les usines Hasag et habitaient désormais les baraques construites à cet effet. Une nouvelle époque commençait.

## HASAG- LA VIE DANS LES BARAQUES

Nous avons donc quitté le « petit ghetto », désormais liquidé, le 25 juin 1943, pour être logés dans les usines HASAG de la ville, lieux de notre travail.

Pour moi, c'était Hasag-Apparatenbau (ex-Pelcery), où je continuais à peindre les gazogènes, fabriqués dans la division « Montage ». Probablement, rien n'avait été prévu pour notre « casernement » à l'usine. On a mis à notre disposition des salles de l'usine désaffectées; nous y sommes restés pendant quelques semaines, dans un inconfort total. Nous étions sur place: nous descendions le matin pour aller travailler et remontions le soir, pour aller nous coucher. C'est ici que j'ai changé de coiffure. Si je possédais encore un peigne, je n'avais plus de miroir et ne pouvais plus faire la raie dans mes cheveux. J'ai été amené à me coiffer autrement.

Pendant notre séjour dans le bâtiment de l'usine, des baraques avaient été construites pour nous loger. Un terrain disponible a été choisi aux confins de l'usine, juste à côté du « Schiessstand », champ de tir des balles fabriquées par l'entreprise. A l'extérieur, la peinture était du style des chars blindés, voitures militaires allemands (bariolés). A l'intérieur, elles ressemblaient à celles que l'on voit à la télé. Entassés par environ 300 personnes par baraque, nous couchions à 3 niveaux; 10-20 par niveau, que nous appelions des « rayonnages », car, effectivement, ils ressemblaient à cela. Il y avait des matelas en toile de papier, remplis de sciure de bois. De temps en temps, on les vidait et les remplissait de sciure fraîche. La vermine nous piquait, cela faisait mal et les punaises écrasées sentaient très mauvais. Les puces volaient et les poux s'installaient.

La vie dans les baraques était très difficile. Nous étions très nombreux, les bruits et les discussions étaient très gênants. Pour l'hiver, nous avions un seul poêle pour tous et pas beaucoup de combustible.

Tous les 4 mois environ, nous étions « désinfectés » dans l'établissement de dépouillage, par baraque. Nous passions ensemble sous la douche et nos vêtements étaient désinfectés dans une étuve, avec nos matelas. Cette opération durait environ ½ heure. A la sortie, nos vêtements, brûlants, étaient devenus cartonneux, cassants. La haute température les avait complètement brûlés.

Pour nous laver tous les jours, nous avons une salle avec un long évier, muni de plusieurs robinets. Evidemment, l'eau était froide. En hiver, cela était dramatique.

Il y avait une dizaine de baraques. Les hommes et les femmes étaient, évidemment, séparés. Parmi les baraques, il y en avait une servant de dispensaire et de service chirurgie et une autre, dite de « contagieux ». En effet, en plus des maladies « légères », comme grippe, angine, nous avons aussi une épidémie de typhus, de typhoïde et pas mal de tuberculeux. Cette baraque, appelée « isolée », était entourée de fils de fer barbelés. Les Allemands avaient une frousse terrible des maladies. Une autre baraque dite « sanitaire », la privilégiée, abritait les médecins et le personnel hospitalier avec leurs époux ou épouses. C'était la seule « mixte », hommes et femmes. Mes cousins Lowa et Runia, ainsi que mon oncle Israël y étaient logés.

Le terrain des baraques, entouré par de fils de fer barbelés, était gardé par les Ukrainiens.

Nous avons emménagé dans ces baraques en août 1943 et y sommes restés jusqu'à la fin, à la Libération, la nuit du 16 au 17 janvier 1945. Nous étions environ 2 500 personnes et à l'aciérie RAKOW, environ 1 200 personnes.. Plus tard, deux autres usines appartenant au même groupe allemand Hasag, ont été ouvertes, avec les Juifs transférés des camps de travaux forcés de Cracovie-Plaszow, Lodz, Skarzysko-Kamienna et Bliziny. C'étaient la Czenstochowianka et Warta. A Rakow, il y avait 1 médecin sur place. Chez nous, il y avait 4 médecins (dont mon cousin, Lowa) et 2 femmes-dentistes. Une fois par semaine, l'une d'elles allait à Rakow, pour y soigner les malades.

A la fin de la guerre, il y avait donc à Czestochowa 4 usines-camps de travaux forcés, toutes appartenant au groupe allemand HASAG :

- Hasag-Apparatenbau, « ex-Pelcery », ancienne usine textile appartenant à une société belge, expropriée par les Allemands, désormais fabrique de munitions, où je travaillais
- Rakow- hauts fourneaux et aciérie. Ces 2 camps ont été créés fin juin 1943
- Hasag- ex «Warta » ancienne usine textile, ex-propriété d'une société française, fabrique de munitions allemande, créée en été 1944
- Hasag Czestochowianka »- « La Czenstochovienne » ancienne fabrique textile, ex-propriété d'une société française, fabrique de munitions, créée aussi en été 1944.

La foi est un puissant moteur. Pour pouvoir observer la religion, les orthodoxes juifs ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire. C'est ainsi que, par exemple, dans des conditions aussi dramatiques que dangereux, ils ont réussi à fabriquer les matzots dans le petit ghetto. Et, même dans le camp de Hasag, ils ont fait cuire des matsot « clandestines ». Cela mérite d'être signalé.

Il m'est arrivé d'être invité à manger des pommes de terre, obtenues je ne sais comment par une très proche amie de ma famille et par sa nièce. C'était une chose extraordinaire, extrêmement rare ! Et c'était l'un de mes rêves : manger des pommes terre.

## HASAG - LE TRAVAIL

Le nom de Hasag est une abréviation de « Hugo Schneider Aktiengesellschaft ». Le siège de cette société se trouvait à Altenburg, en Saxe.

Notre usine Hasag- « Pelcery » se trouvait au bout de la rue du 1er mai, dans la banlieue de Stradom. Au départ, dans cette usine allemande, deux secteurs fonctionnaient « Rekalibrierung » où l'on récupérait, par des traitements chimiques et mécaniques, les douilles en cuivre pour balles de canon, et « Montage », remplacé par la suite par « Infanterie ».

Ici, nous fabriquions des chaudières pour gazogènes de voitures. Ces appareils étaient construits entièrement dans notre service y compris l'apposition par une soudeuse-pointeuse de plaques de référence et la peinture extérieure au pistolet. Moi-même, je travaillais au début au montage de ces engins, ensuite, pendant plusieurs mois, jusqu'à la cessation de cette fabrication, j'étais devenu peintre au pistolet. Nous avions à notre disposition des masques, mais, préférons travailler sans les masques. La laque noire, très épaisse, était mélangée avec de l'acétone. Nous nous procurions des gants fins en caoutchouc, vieux et usagés, provenant des laboratoires chimiques, installés entre-temps à l'usine. Mais, ces vieux gants ne nous protégeaient pas assez et nous étions obligés, à la fin du travail, de nous laver avec de l'acétone. La peau de nos mains était blanche. Pendant mon travail au « Montage », une chaudière est tombée sur mon bras droit et a creusé un profond trou, qui s'est infecté. Il m'a fallu plusieurs jours pour me débarrasser de cette infection. Le trou a laissé une cicatrice.

Je restais souvent assis pendant le travail, en peignant les parties basses des appareils. Un ou deux ouvriers nous présentaient les pièces à peindre, en les faisant tourner avec des bâtons.

Un jour, un incident s'est produit. J'avais à la main mon pistolet lorsqu'un brigadier juif est passé devant moi. Il portait une petite veste que son épouse venait de laver. A ce moment, sans le faire exprès, j'ai appuyé sur l'appareil et fait des tâches sur la veste. Furieux, il m'a giflé. C'était la seule fois où j'ai été touché corporellement. J'en étais malheureux, car, d'une part, je me sentais innocent et, d'autre part, la seule fois que j'ai été frappé, c'était par un Juif.

Au bout de quelques mois, la fabrication des gazogènes avait été arrêtée et remplacée par la division « Infanterie », où j'ai été affecté.

Nous fabriquions des balles pour l'infanterie. Je connaissais bien les phases de production de l'époque qui ont certainement évolué depuis. Avant la guerre, les douilles étaient fabriquées en cuivre, mais faute de matière première, on a remplacé le cuivre par l'acier. D'où modification de procédé et de matériel. Dans notre cas, les opérations commençaient par l'étirage des « dés » (futures douilles). Ces étirages étaient au nombre de 3. Entre les étirages, la matière subissait chaque fois un bain chimique d'acides. Ensuite, les pièces étirées passaient dans les machines à détremper les bouts des douilles. Puis, les bouts des douilles étaient coupés et égalisés. L'étape suivante était le perçage de 2 trous. Les douilles étaient terminées. Elles étaient transportées à la division « poudre ». Ici, des femmes vérifiaient « visuellement » leur aspect extérieur et les pièces fêlées ou rayées étaient éliminées. Ces femmes travaillaient ici sous la surveillance de jeunes allemandes, promues « contremaîtresses », extrêmement sévères et méchantes. L'ambiance était très tendue, car, l'on risquait pour la moindre chose d'être accusé de « sabotage ». Une fois cette opération terminée, les douilles arrivaient dans la salle de remplissage de poudre. Suivait l'emballage et l'emmagasinage. Des wagons arrivaient sur les quais et la marchandise était chargée. Les ouvriers subissaient des fouilles corporelles très strictes, afin d'éviter des vols de munitions. A plusieurs reprises, des gens ont essayé de se cacher dans les wagons, pour s'évader, avec la complicité de la résistance polonaise. Quelques-uns ont réussi à quitter l'usine de cette façon. Quant à ceux qui ont été attrapés, leur sort est à deviner... La résistance polonaise a réussi à subtiliser des balles pour ses besoins.

Personnellement, je travaillais aux machines de détrempe des bouts de douilles. Leur nom était « Halsglühmaschinen ». Il y avait 3 moteurs électriques. Le travail consistait à chauffer à blanc les bouts de douilles d'acier qui tombaient du réservoir dans un tambour tournant, alignées par dix. Une série de résistances électriques en cuivre se posait dessus pendant quelques secondes, le temps de les chauffer. C'était joli à voir : une ligne de bougies allumées, blanchissantes, devenant rouges, pour noircir, en refroidissant. L'opération de chauffage terminée, les résistances remontaient et le tambour avançait d'un cran. Les résistances redescendaient et ainsi de suite. Notre travail consistait à remplir le réservoir de matière première et à vider dans des chariots la marchandise traitée. Nous devions surveiller le travail et enlever du tambour les pièces défectueuses. Ce travail était assez fatiguant et la

chaleur qui se dégageait du tambour donnait envie de dormir, fait dangereux, surtout pendant l'équipe de nuit. Notre machine, très coûteuse, était très importante pour la production. Sa production alimentait plusieurs machines suivantes. En cas de panne, nous avions la priorité de réparation pour éviter l'arrêt des machines qui en dépendaient. Nous traitions, par équipe de 12 heures, environ 200 000 douilles et il y avait 2 équipes de 7 h à 19 h le jour et de 19 h à 7 h de nuit. A 9 heures (jour ou nuit), on servait un ersatz de café. A midi ou minuit nous avions le « repas », une soupe horrible, composée de betteraves recuites, nauséabondes, ou de rutabaga, etc. ... Pendant ce temps, les machines tournaient.

Au début, il y avait une seule machine, puis, une deuxième, avec l'augmentation de la production.

Quelques mois plus tard, avec l'avance des armées soviétiques, l'usine identique à la nôtre de Skarzysko, appartenant à la même société allemande a été transférée chez nous. Comme « spécialiste », j'ai été détaché de mon groupe et mis à la tête du nouveau groupe de mêmes machines à détremper. J'avais sous mes ordres 3 ou 4 personnes pour le même nombre de machines. J'y suis resté jusqu'à la fin, le 15 janvier 1945.

Un jour, mon contremaître-en-chef vint me voir et m'ordonna : « Viens avec moi ». Je l'ai suivi, en me demandant ce qu'il pouvait vouloir. On n'était jamais tranquille avec les Allemands. Que préparait-il ? Il ne dit pas un mot et se dirigea vers son bureau. Il me tendit un paquet de 100 cigarettes « machorkowe » et, à ce moment seulement me dit : « Distribue cela à tes ouvriers ». J'ai été soulagé et même flatté. Cela prouvait probablement qu'il était content de notre travail. Venant de la part d'un Allemand, cela était surprenant !!! A un moment, nous étions à Hasag (mon camp) environ 5 000 personnes, provenant de Pologne, Allemagne, Autriche, Tchéquie. Ils étaient en partie en transit, se déplaçant vers l'ouest, direction de l'Allemagne.

A « Warta » et « Czestochowianka », les ouvriers étaient environ 3 000. Fin 1944, Bertenschlag était devenu le chef du camp de Warta. De sinistre mémoire, il était auparavant le chef du camp Skarzysko-Kamienna, liquidé devant l'avance de l'armée soviétique.

Au printemps 1944, nous avons reçu un groupe de 300 jeunes femmes du ghetto de Lodz. Nous les appelions « les filles de Rumkowski », le chef du Judenrat de Lodz.

Les usines Hasag tournaient, comme n'importe quelle entreprise, avec toute sa hiérarchie, ses bureaux, ses paies. Quelques jeunes filles juives étaient embauchées dans les bureaux. Parmi leurs emplois, elles établissaient les fiches de paie, dont celles des esclaves juifs. Nous étions payés, comme tout le monde, 50 groschens l'heure, mais, n'en voyions pas la couleur. Nous étions la propriété de la police allemande, qui encaissait nos paies et devait nous nourrir. Sur notre dos, ils gagnaient une fortune. L'usine fournissait l'armée allemande et était payée en conséquence. Elle devait donc payer ses ouvriers (ou le propriétaire).

Au printemps 1944, nous avons reçu des vieux vêtements, provenant des Juifs, exterminés par les nazis dans les camps de Trawniki, Majdanek, etc. Ils étaient dans un mauvais état et marqués dans le dos d'un coup de peinture rouge qui distinguait les prisonniers juifs des autres. Une distribution a eu lieu chez nous. J'ai reçu moi-même un pantalon et une veste usagés. Nous savions ce qui était advenu aux précédents possesseurs de ces vêtements et avons une triste pensée pour eux.

Le personnel allemand de l'usine, à commencer par la direction, avait tout intérêt à conserver son travail, car cela les protégeait de l'envoi sur le front. Il y avait une lutte entre la police - SS, dont le but était l'extermination des Juifs, et les personnels civils allemands, qui se servaient de nous, comme «couverture».



## HASAG - SELECTION DU 25 JUILLET 1943

Cela s'est passé un mois après la liquidation du petit ghetto, le 25 juin 1943. Nous étions au 25 juillet 1943 et je travaillais en équipe de nuit. Vers 22 heures, des rumeurs circulaient que des policiers allemands étaient arrivés à l'usine. Qu'allaient-ils faire à une heure aussi tardive ? Cela ne présageait rien de bon. En effet, le travail a été interrompu et on nous a fait nous mettre en double rangée. J'étais au premier rang de notre division de travail. Derrière notre contremaître-en-chef, Täuscher, se tenaient des policiers.. Täuscher devait sélectionner des hommes de son groupe, comme cela se passait dans les autres brigades. Täuscher passait devant nous et indiquait avec son doigt : « Du » (toi). Il m'avait semblé qu'il m'avait choisi aussi, mais, je ne me pressais pas trop, sachant ce qui m'attendait. J'ai bien fait d'attendre un peu, car il désignait un homme qui se trouvait derrière moi. Cet homme est sorti du rang et a rejoint les personnes sélectionnées. Täuscher continuait la sélection plus loin. J'étais soulagé, car, si j'étais sorti du rang, les Allemands ne m'auraient pas refusé. Je l'ai échappé belle. Cette « opération » a duré environ 2 heures. Cette nuit-là, les policiers ont pris environ 300 personnes. On les a mises, pour la nuit, dans la cave de la garde ukrainienne (« Werkschutz ») de l'usine. En haut, se tenait le chef de la division « Bâtiment » de l'entreprise, avec un marteau à la main. Au fur et à mesure que les gens passaient devant lui pour descendre, ils recevaient de lui un coup de marteau à la tête, pour perdre connaissance. Dès ce jour-là, nous appelions ce contremaître « Martelet », à la place de son surnom précédent « Morsch », comme il ordonnait à ses ouvriers tous les matins, au lieu de « Marche ». Le lendemain matin, les sélectionnés ont été emmenés au cimetière juif, fusillés et enterrés dans une fosse commune. D'après le témoignage d'un ouvrier polonais, on les a obligés à se déshabiller avant l'exécution. Cette exécution était la suite de la découverte du mouvement de la résistance , qui a provoqué la liquidation du petit ghetto. Les policiers juifs, qui étaient casernés à l'ancienne mikvé, ont été emmenés en même temps au cimetière que nos ouvriers et fusillés avec eux.

Après le départ des personnes sélectionnées, des inscriptions ont été trouvées sur les murs de la cave, où elles ont passé la nuit. Horrible !! C'étaient des messages d'adieux, adressés aux enfants, des réflexions sur le sort qui les attendait ... Ce que ces Juifs ont dû subir, sachant qu'ils allaient mourir...

Quant à nous, les rescapés, nous étions terrorisés une fois de plus. Nous avons constaté que même le travail pour la guerre allemande ne

nous protégeait pas d'eux. A chaque instant, une nouvelle sélection pouvait être envisagée.

Comme dans d'autres villes, nous appelions les tris de personnes par les Allemands « sélections » ou « ségrégations ».

## LES PHOTOS

Pour noter notre rendement quotidien, on nous avait donné des feuilles de papier. C'était de n'importe quel papier, brouillons, formulaires, etc. Nous écrivions au dos de ces feuilles. Un jour, pour m'amuser, j'ai rempli au crayon un de ces formulaires. Il s'agissait d'une fiche d'ouvrier, où il était indiqué le nom, adresse, fonction, salaire etc. Pour moi, c'était un jeu innocent et, par légèreté, je l'avais mise dans mon portefeuille. Mal m'avait pris, car l'ayant complètement oubliée, je l'avais conservée. J'ai failli payer cette feuille de ma vie, comme la suite l'a prouvé.

J'avais pu conserver un portefeuille en cuir, qui me venait de mon père. Quelques photos de famille s'y trouvaient. Je ne l'ouvrais jamais et pensais qu'il n'y avait rien d'autre. En réalité, deux papiers y étaient également rangés, complètement oubliés, mais qui s'avérèrent très compromettants. L'un d'eux était la fameuse fiche d'ouvrier, innocemment remplie. L'autre était un brouillon de lettre.

L'histoire de cette lettre est la suivante : Mon père avait remis à garder à l'un de ses clients hors du ghetto son manteau doublé de fourrure. La possession de fourrure était interdite aux Juifs, sous peine de mort. Ces fourrures servaient pour les soldats allemands du front de l'Est, en Union Soviétique. Mon père l'avait donc placée, ainsi que les fourrures de ma mère et de ma tante, pour les mettre en lieu sûr.

Comme j'étais dans un état très misérable, mon oncle, qui était au courant de ces fourrures, m'a proposé un jour de 1944 d'essayer de récupérer un « acompte » de l'ami-client de mon père, à valoir sur un règlement du compte dans des jours meilleurs. Mon oncle avait un ami qui était très bien avec un contremaître allemand. D'après mon oncle, on pourrait éventuellement charger ce contremaître d'encaissement de l'« acompte ». J'ai donc rédigé une lettre au client de mon père, en lui demandant de remettre au porteur de celle-ci une somme d'argent à valoir. Evidemment, je n'ai pas mentionné son nom, ni parlé de cette fourrure, en indiquant seulement : «un objet précieux ». Mon oncle a trouvé mon texte pas assez bien et j'en ai rédigé un autre. Mais, par inadvertance, j'ai conservé le premier texte-brouillon. C'était dangereux, mais je ne pensais pas au danger. Comme je l'ai déjà dit, je l'avais complètement oublié. A 19 ans, on ne pense pas à tout. En tout cas, c'était une grave erreur.

Pour en revenir aux faits, je gardais mon portefeuille précieusement. C'était, avec les photos, mon seul souvenir de mes parents. Or, un jour,

au réveil à midi (je faisais à ce moment l'équipe de nuit) j'ai constaté que le portefeuille avait disparu. Ma première pensée était que je ne pourrais pas avoir ma soupe de midi, car, le ticket pour la soupe était dans le portefeuille. Ce maigre repas m'aurait manqué. Puis, je me suis rappelé les photos. C'était grave ! Je cherchais de tous les côtés, j'ai même demandé au chef de la baraque (« Barrackenältester ») s'il n'avait rien trouvé, mais, en vain. Le portefeuille avait été volé. J'allai voir mon « Kapo » -brigadier et lui expliquai ma perte du ticket. C'était un ami de mon père qui me connaissait. Il m'a cru et me donna la soupe. Le temps passait. La perte du portefeuille avec les photos me faisait très mal, mais, petit à petit, dans la vie pleine de danger de mort, j'oubliai...

Puis un jour, lors d'un appel matinal, mon Kapo me dit: « On a besoin de toi au bureau du travail ».

Là, on m'a montré une des photos, perdues quelques temps plus tôt. « Est-ce à toi ? » Oui, elle l'était. L'espoir revenait : mes photos ont été retrouvées !!! Mais, j'appris qu'une partie seulement avait été retrouvée. Pas de photos de mes parents, ni de ma petite sœur. Le portefeuille n'a pas été retrouvé non plus parmi les sacs de ciment, dans une salle de l'usine en transformation, où un contremaître allemand du service « Bâtiment », a trouvé les photos. Mais, m'a-t-on dit, le contremaître, qui les a actuellement, veut me voir personnellement, avant de me les rendre. Il a trouvé, avec les photos, un brouillon de lettre, écrit en polonais, qu'il s'est fait traduire en allemand, ainsi qu'un imprimé de l'usine, en allemand. J'avais peur de le rencontrer, mais, on m'a rassuré que le contremaître n'était pas méchant et que je ne risquais rien avec lui. Il voulait peut-être une petite récompense, mais, en voyant dans quel état j'étais, il y renoncerait.

J'ai demandé l'assistance du brigadier juif du groupe « Bâtiment », Birenholc, lors de mon entretien avec le contremaître, qu'il connaissait bien. Nous nous sommes rendus dans la salle en transformation, où nous pensions le trouver. En effet, il était là. M. Birenholc m'a présenté à lui, mais, nous apprîmes que les photos et les 2 documents se trouvaient déjà en possession du contremaître-en-chef, qui, les ayant vus, s'en était accaparé. C'était donc à lui que nous devions nous adresser. En entendant cela, j'eus une peur terrible. Le contremaître-en-chef du service « Bâtiment » était surnommé « Morsch ». Il était très craint, car non seulement il hurlait, mais, battait aussi et envoyait des ouvriers à la « Wache », au bureau de la garde ukrainienne de l'usine, le « Werkschutz », pour punition. Et c'était à cet homme que j'allais avoir affaire !!! Je demandais à M. Birenholc de m'accompagner auprès de lui.

Ayant peur de dire des bêtises, je lui demandai aussi d'être mon interprète.

Nous avons cherché le contremaître pendant un bon moment et l'avons trouvé dans une autre salle. Le brigadier me lui présenta et nous commençons notre conversation avec traductions. Le contremaître se montrait assez aimable, peut-être à cause de la présence du brigadier, qui, probablement, lui donnait de gros « pourboires ». J'oubliais que je ne comprenais pas l'allemand (?) et commençais à répondre directement dans cette langue. Mais, le contremaître a parlé du formulaire rempli par moi (la fiche d'ouvrier) et me demanda ce que j'allais faire avec. J'ai eu beau lui expliquer que c'était un jeu pour moi, il n'y croyait pas. « Tu voulais t'évader grâce à ce document », m'a-t-il dit. Il ne voulait pas en démordre. Le brigadier, voyant que ça tournait mal, a trouvé un prétexte pour nous quitter. Je restais seul avec le contremaître, la mort dans l'âme. Nous discutâmes un bon moment et le ton a changé. Il devenait plus amical, mais, en me répétant sans cesse : « Tu sais, ce qui t'arriverait, si j'en parlais au poste de garde ? » Je le savais. Était-ce pour me montrer sa gentillesse ou pour me faire peur ? Nous avons parlé de ma lettre. J'ai dit que j'avais faim et cherchais à avoir un peu plus à manger. Puis, le contremaître s'est intéressé à mes photos. Parmi celles-ci y en avait une, très ancienne, avec une centaine de personnes dessus. Il voulait savoir qui était photographié. J'ai montré une des mes tantes, en petite fille. Il croyait reconnaître un de ses amis sur la photo. Je n'ai pas contesté. L'ambiance était assez bonne, mais, il me rappelait souvent le bureau de garde. Au bout d'un moment, il me demanda : « Que feras-tu de ces papiers, si je te les rends ? » Je répondis : « Je les détruirai immédiatement ». En disant cela, je commençais à déchirer les papiers. Il me les arracha des mains et dit : « Non, l'on pourrait les recoller. Va dans la salle voisine, où il y a un four électrique et brûle-les ». Il n'eut pas besoin de me le répéter deux fois. Je courus dans la salle avec le four, que j'ouvris et je jetai les papiers dedans. En courant, je quittai la salle, où des ouvriers travaillaient. Ils m'ont regardé, étonnés, ne comprenant rien. Après la guerre, j'en ai rencontré un, qui m'a dit que j'avais couru un danger : être accusé de sabotage. En effet, en ouvrant un four électrique en marche, j'en abaissais la température et, d'autre part, j'y jetais des matières étrangères. Heureusement, en dehors des ouvriers juifs, personne ne m'a vu. Mais, le contremaître-en-chef, lui, il savait. A-t-il fait cela exprès, pour me faire attraper ou n'y avait-il pas pensé et voulait-il être absolument sûr de la destruction des papiers ? Je ne le saurai jamais. Il m'attendait à mon retour et m'a simplement demandé : « Les as-tu brûlés ? ». Il m'a souhaité bonne chance et m'a quitté. Ouf, j'étais soulagé. Je l'ai échappé belle. Le

contremaître-en-chef, connu pour sa sauvagerie, a-t-il eu pitié de moi ? Etait-ce un moment de générosité de sa part ? Il est impossible de le croire de la part d'une pareille brute.

Deux autres photos ont été retrouvées dans un autre endroit de l'usine, par une dame, qui avait reconnu quelqu'un de ma famille et me les a remises.

## LA PIECE D'OR

Au début de 1944. je travaillais à la machine à détremper les douilles. J'avais au-dessus de moi un responsable de la machine, un brave type, dont toute la famille avait été déportée. Il ne lui restait qu'une soeur, elle-même aussi seule de sa famille et qui travaillait dans la même équipe que lui. Elle venait le rejoindre pour prendre son café et sa soupe avec lui pendant la pause.

Avec nous travaillaient aussi 2 femmes, qui, assises sur des petites caisses, triaient la matière première venant des étirages, avant de nous la remettre. Autour d'elles, il y avait un vide (c'est là que, par la suite, une deuxième machine a été installée).

Un soir, au début de notre équipe de nuit, j'allais prendre auprès des trieuses la matière triée pour alimenter notre machine. Ce soir-là, une des 2 femmes était absente, peut-être malade. Il se trouvait que je connaissais très bien la dame qui était là. C'était une amie de ma famille, elle-même ancienne institutrice, propriétaire avant la guerre d'une parfumerie et dont le mari était parti au début de la guerre en URSS.

Comme nous étions seuls et que nous avions devant nous un petit moment, nous avons bavardé un peu, debout au bord d'une allée-passage. Le sol était en ciment et la salle d'usine pas très bien éclairée. Par hasard, tout en parlant, je jetais un coup d'œil sur le sol. Quelque chose de rond brillait sous mes pieds. Mon interlocutrice suivait mon regard et me dit « voyons ce que c'est ». J'ai ramassé l'objet et je vis une pièce de monnaie jaune, avec une inscription en caractères russes. Je pensais à une ancienne pièce russe. Elle n'a aucune valeur, car, ce n'est pas le moment de faire une collection, pensais-je. Mais, l'amie, plus âgée et plus expérimentée que moi me dit : « cela vaut de l'argent. Si vous êtes d'accord et me faites confiance, je la montrerai à mon cousin demain matin, après le travail et la lui vendrai. Nous partagerons le montant reçu ». Ce qui était juste, car, si c'était bien moi qui avais trouvé la pièce, c'était grâce à elle que je l'avais ramassée. Je n'avais aucune notion de la valeur et je me demandais, combien de rations de pain je pourrais acheter avec ma part. Car la « monnaie » de référence était la ration de pain. Tout tournait autour. J'étais affamé, à 19 ans, et la seule attente était la distribution de pain. Nous le recevions le matin, à 9h et il fallait bien le « gérer » pour toute la journée et ne pas succomber à la tentation d'en manger trop à la fois ou trop souvent.

Dans nos rations, nous recevions une fois par semaine ou par quinzaine un peu de sucre cristallisé et un peu de marmelade de betteraves. C'était tout. Depuis quelques semaines, je me privais de ces 2 denrées et les vendais, pour pouvoir m'acheter des rations supplémentaires de pain. J'avais toujours faim. Mon grand rêve était, si jamais je survivais, ce qui paraissait absolument invraisemblable et impensable, de pouvoir manger à ma faim des pommes de terre sous n'importe quelle forme : soupe, à la vapeur, purée. Un rêve inimaginable !!!

La dame a donc pris la pièce. Une chance que ce soir-là nous fûmes seulement deux, en l'absence de l'autre ouvrière. Nous n'en avons plus parlé et le travail s'est passé normalement toute la nuit.

Le matin, je n'y pensais plus. Je me disais que ma part, si, jamais la pièce avait une valeur, vaudrait peut-être une ou deux rations de pain. C'était toujours ça !!

Le travail fini, je rejoignis ma baraque pour dormir. J'avais complètement oublié la pièce d'or.

Le soir, nous allions recommencer notre équipe de nuit. Quelques minutes avant le début du travail, nous avons l'appel. Notre contremaître-en-chef allemand vérifiait l'effectif, les hommes et les femmes séparés. Il était en train de nous compter, lorsque mon amie arriva en courant, car elle était en retard. En passant devant moi, elle me sourit. Cela m'a rappelé la pièce d'or. En la voyant sourire, je me dis qu'il y avait des bonnes nouvelles. Y aurait-il peut-être l'équivalent de 3 ou 4 rations de pain, au lieu de 1 ou 2 ?

Dès la reprise du travail, j'allais chercher la matière première pour alimenter notre machine et pour voir en même temps mon amie. Comme le soir précédent, elle était encore seule. Elle me déclara : « J'ai de l'argent pour vous. Devinez, combien il y en a ». Je ne répondis pas, car je n'en avais aucune idée. Elle me dit encore. « Essayez de trouver, par jeu ». Je ne répondais pas, par crainte de me rendre ridicule. Voyant que je ne me décidais pas à répondre, elle me dit enfin : « Il y a 2 000 zlotys pour vous ». J'étais incrédule. Elle ouvrit son sac et me montra une liasse de billets. Toujours méfiant, je ne réagissais pas. Elle sortit la liasse pour me la donner, en me proposant en même temps de la garder jusqu'à la fin du travail. J'ai laissé l'argent à mon amie, tout en prélevant un billet de 100 zlotys pour mes dépenses immédiates. J'étais métamorphosé. Avoir de l'argent tombé du ciel, m'a donné des forces. Il fallait faire des achats et cela, de suite. La première chose à faire, tout



en travaillant, était de m'acheter, dans les toilettes, 4 cigarettes. Je ne fumais pas, mais cela était, pour moi, un symbole de puissance. Un moment même une folle idée m'a traversé l'esprit. Je pensais que je pourrais me marier, car j'avais de l'argent... Je n'avais personne en vue, mais, je me sentais quelqu'un ... C'est fou, l'argent, surtout dans la situation où je me trouvais. La mort, qui nous guettait à chaque instant, les dures conditions de vie et de travail, la faim, la solitude, les vêtements en lambeaux, tout cela passait au deuxième plan, pour un court moment. J'oubliais ma piteuse situation !!!

Après les cigarettes, je pensais que j'avais besoin d'une chemisette. J'en ai acheté une vieille, trouée. Puis j'allais à l'atelier de mécanique, pour y commander des boîtes en tôle, avec couvercles : une pour le sucre, une autre pour la marmelade de nos rations à recevoir et une troisième pour les ... besoins de la nuit en baraque. J'avais décidé de ne plus vendre mes rations de sucre et de marmelade, mais au contraire, d'en acheter un peu. Lorsque mon collaborateur m'a proposé, à minuit, sa ration de soupe, je l'ai refusée, sous prétexte que je n'avais pas faim. Un miracle a eu lieu. Une pièce d'or, tombée du ciel à mes pieds ... J'étais heureux, mais, en même temps, un cas de conscience a fait son chemin dans mon esprit. En effet, si j'ai trouvé cette pièce, c'est quelqu'un qui l'a perdue (M. de Lapalisse n'aurait pas dit autre chose). Quelqu'un qui l'avait cachée et l'a perdue en traversant l'allée de la salle de l'usine. C'était peut-être la seule pièce qu'il avait et il en avait besoin. C'était son argent et pas le mien. Il fallait le lui rendre. Mais comment ? J'ignorais son nom. C'était illégal et je ne pouvais le faire savoir. Une solution existait : déposer l'argent au bureau du travail juif, en demandant de rechercher la personne et de le lui rendre. Mais, j'ai vite exclu cette idée. Je ne pouvais faire confiance. Il serait facile aux dirigeants de me dire que l'argent avait été remis à son propriétaire et je n'avais aucune possibilité de contrôle. Je me suis donc dit qu'entre eux, qui vivaient et mangeaient mieux que moi et moi-même, l'argent me serait plus utile à moi. Avec une conscience pas tout à fait tranquille, je décidais de garder l'argent. Tout en gardant le secret, j'avais besoin d'en distribuer un peu parmi les quelques personnes proches ou nécessiteuses.

Le travail terminé le matin, j'ai commencé ma « tournée ». La première personne visitée était un ami plus âgé que moi, un grand intellectuel, qui se débrouillait très mal. Je lui ai proposé 100 zlotys, en disant que j'avais reçu un peu d'argent du côté aryen et que je voulais partager avec lui. Il était très fier et m'a refusé mon argent, avec remerciements. Echec. Ensuite, je me suis rendu dans la baraque de mon oncle Stasiek et lui ai fait la même proposition. Un autre échec, avec remerciements. Puis

c'était le tour de mon cousin Szymek (actuellement à Los Angeles). Lui aussi se débrouillait tant bien que mal. C'était la seule personne ayant accepté mon aide, mais, présentée « diplomatiquement ». A la fin, je suis allé voir mon oncle Israël et mes cousins Runia et Lowa. Mes cousins (lui était médecin) et, avec eux, mon oncle, étaient dans une meilleure situation « matérielle » que moi. Eux aussi ont refusé mon offre. Par contre, mon cousin m'a proposé de garder mon argent et ceci, pour 2 raisons : prévenir le vol et conserver mon argent le plus longtemps possible. « Ce n'est pas bientôt que tu recevras de nouveau de l'argent, garde-le le plus longtemps possible », disait-il. C'était très sage et, par la suite, j'allais demander de l'argent pour m'acheter des rations de pain seulement. C'en était fini avec les folies.

Incroyable, un don du ciel, qui m'a non seulement aidé à survivre, mais, aussi, m'a donné du courage pour supporter les dures conditions de vie. C'était comme un rayon du soleil dans ma triste et misérable vie, où chaque instant passé était une victoire sur la mort.

Cette mort nous guettait à tout moment. Elle pouvait être provoquée par les sélections, qui ne manquaient pas et qui signifiaient notre fin. Cela pouvait aussi venir des maladies, causées par la malnutrition, par la peur et, aussi, par l'épidémie de typhus, qui sévissait dans notre camp et par les mauvaises conditions de vie.

Aussi, pour la moindre « infraction » à la règle, des hommes étaient envoyés par les contremaîtres allemands au bureau-garde Werkschutz, « Hauptwache », tenu par des gardiens d'usine ukrainiens, sous commandement allemand. Là, l'on « punissait » les « malfaiteurs » par 50 ou 75 coups de bâton. Certaines victimes ont rejoint les baraques dans un état pitoyable, d'autres ont été remis à la Gestapo, comme « saboteurs ».

L'argent a duré plusieurs mois. Les 2 000 zlotys de départ représentaient environ 400 rations de pain (une ration coûtait à cette période 5 zlotys). C'était une fortune pour moi.

Quand j'y pense, je me rends compte, à quel point j'ai eu de la chance d'améliorer un peu « matériellement » ma vie. Mais, d'un autre côté, je ressentais un malaise. J'avais profité d'une pièce d'or qui ne m'appartenait pas, mais, malheureusement, je n'y pouvais rien. Si cela avait été possible, si j'avais connu son propriétaire, je la lui aurais rendue. Mais, la situation ne s'y prêtait pas.

## HASAG-MALADIE EN ETE 1944

Au début de l'été 1944, je suis tombé malade. Je suis allé au dispensaire du camp (nous l'appelions « ambulance ») et, dans le couloir, servant de salle d'attente, j'ai perdu connaissance. On m'a ranimé avec une piqûre de camphre. J'ai dit au docteur Bressler qui m'a ausculté que j'avais mal à l'oreille interne. En réalité, c'était une sinusite. J'eus droit à des médicaments et à un arrêt de travail. Mais, après sa visite dans ma baraque, ma cousine Runia m'a conseillé l'hospitalisation, en me disant qu'il n'y aurait personne pour s'occuper de moi. J'en avais peur, car il était dangereux d'être malade sous les nazis. Improductifs, les malades ne pouvaient servir à rien. C'étaient des bouches à nourrir inutiles. Ils étaient donc les premiers exposés à être tués. Je craignais la liquidation de la baraque-hôpital. Cela s'était déjà produit lors des déportations de septembre-octobre 1942 et, plus tard, à la fin de notre camp, le 16 janvier 1945. Dans les 2 cas, les malades qui ne pouvaient se lever et marcher ont été empoisonnés sur l'ordre des nazis.

Je n'avais pas le choix et suis donc entré à l'hôpital dit « baraque isolée ». En effet, c'était une baraque entourée de fils de fer barbelés, où l'on soignait les maladies contagieuses. J'ai eu droit à un lit blanc avec coussin, couverture et drap blanc, choses dont je n'avais plus l'habitude depuis si longtemps... Notre nourriture était un peu meilleure que dans le reste du camp. La baraque était composée de 2 parties: hommes et femmes. Je me sentais bien dans mon lit et, autant je ne voulais pas entrer à l'hôpital au départ, autant je n'avais plus l'envie de le quitter. Le médecin, le docteur Przyrowski, y venait tous les jours pour examiner les malades. Il était le seul médecin à s'occuper des malades de la baraque. Au bout de 2-3 jours, il est arrivé avec mon cousin médecin Lowa, venu spécialement pour moi. Lowa ne s'est occupé de personne d'autre. Le docteur Przyrowski était un peu inquiet à mon sujet et a fait appel à son ami, Lowa. Ils m'ont tous les deux ausculté et m'ont demandé si j'avais mal dans le dos. Je n'avais pas mal. Les 2 médecins ont diagnostiqué chez moi un problème de poumons.

Une ration spéciale d'un médicament (calcium gloconatum) m'a été attribuée par le médecin -en-chef, le docteur Szperling. Ce médicament était normalement distribué à 1 par jour : un jour pour la salle d'hommes et un autre jour pour la salle de femmes. Comme j'avais ma propre dose tous les 2 jours, comme prescrit, cela ne gênait pas les autres malades, qui continuaient à être soignés, comme auparavant.

Je suis resté hospitalisé une dizaine de jours. Le règlement de l'hôpital prévoyait une sortie du malade en cas de 2 prises de température successives sans fièvre. Comme je n'avais pas l'envie de quitter l'hôpital, j'essayais de faire monter artificiellement la fièvre, en frottant le thermomètre et, en plus, sous l'édredon. Rien n'y fit. Je n'avais plus envie de m'en aller. Le docteur Przyrowski n'y pouvait rien. Le médecin-en-chef regardait tous les jours le tableau de fièvre des malades, car, il voulait en avoir le moins possible. Il craignait les réactions des nazis et le risque de liquidation.

Mon traitement était terminé et j'ai quitté la baraque dite « isolée ». Pendant plusieurs années, des traces de ma maladie de poumons apparaissaient encore à l'écran, lors des séances de radioscopie, puis, elles ont disparu. En tous cas, je devais une fière chandelle à mon cousin, ainsi qu'aux médecins, qui m'ont sauvé la vie.

A ma sortie de l'hôpital, on m'a accordé quelques jours d'arrêt de travail. Mon oncle Izrael, le père de Runia m'a dit que je devais m'adresser à une dame, qui s'occupait d'aide aux jeunes. Elle préparait, avec d'autres dames, des goûters pour les jeunes et les distribuait en plus de nos repas « classiques ». Ces goûters consistaient en une ration de riz assaisonné de cannelle et de sucre. C'était délicieux !!! Cela nous soutenait moralement et physiquement.

La distribution des goûters a duré quelques semaines. Je pense que les fonds pour ces goûters provenaient des organisations juives américaines via la Croix Rouge Internationale de Genève. J'ignore la raison de l'arrêt de cette distribution : ou bien les nazis ont ordonné de la cesser, ou les fonds étaient-ils épuisés.

## LIBERATION

Janvier 1945. Nous travaillions durement, sous la terreur, à l'usine de munitions. Depuis le 15 décembre 1944, notre camp était passé sous l'autorité d'Auschwitz comme un « camp extérieur ». Le régime était devenu plus dur, il était question d'électrifier les fils de fer barbelés, qui entouraient notre camp, le « terrain des baraques », comme nous l'appelions. La garde était renforcée. Le commandant du camp était un SS, il y avait des SS avec les « Werkschutz », la garde ukrainienne de l'usine. Les vêtements rayés de prisonniers portés dans tous les camps de concentration, étaient arrivés chez nous et allaient être bientôt distribués.

Les appels matinaux, avec le commandant du camp n'étaient pas des parties de plaisir. Chaque « Kapo » devait présenter son groupe et indiquer le nombre d'ouvriers en disant : « Ich melde gehorsam » : « X Häftlinge » (« Je déclare respectueusement » : « X prisonniers »). C'était nouveau pour nous. Le mot « Häftling » (« prisonnier ») était inconnu de nos Juifs, il était allemand et non yiddish. Il arrivait donc que certains Kapos, n'ayant pas bien entendu le mot, le déformaient. Des moments cocasses, quoique dangereux, ont parfois égayé ces appels. Heureusement, les Allemands n'ont pas compris ou pas fait attention, car ces déformations auraient pu être considérées, comme moqueries. J'avais donc quelquefois entendu, à la place de « Häftlinge » : « Herringe » (« harengs »), « Flüchtlinge » (« évadés »), etc. Entendre : « tant de harengs », ou « tant d'évadés », à la place de « prisonniers » ne manquait pas de saveur, en de pareils moments.

Heureusement pour nous, ce régime Auschwitz n'a duré qu'un seul mois, du 15 décembre 1944 au 16 janvier 1945, et tous les sinistres projets SS n'ont pas eu le temps d'être exécutés.

Nous savions qu'une offensive soviétique avait débuté le 12 janvier 1945. Le front n'était pas loin de nous et les soviétiques avançaient à grands pas. De temps en temps, nous descendions à l'abri antiaérien de l'usine, appelés par une puissante sirène. Les avions soviétiques nous survolaient. Malgré le danger des bombes qui pouvaient nous écraser, nous sentions la proche libération qui s'annonçait (du moins, pour ceux qui survivraient).

Le 15 janvier 1945, nous avons subi le quotidien appel matinal dans le camp, mais, on ne nous a pas laissés aller à l'usine. L'équipe de nuit était rentrée. On nous a fait regrouper, par 5, comme d'habitude, par

secteur de travail de l'usine, avec nos Kapos et brigadiers de travail. On ne nous a rien dit. Nous sommes restés longtemps debout et nous nous demandions ce qui nous attendait. Les « Werkschutz » et les SS nous encadraient. Les contremaîtres allemands, inquiets, étaient tous venus réclamer leurs ouvriers, mais, ils n'ont rien pu obtenir. Les SS ont eu gain de cause et les contremaîtres sont revenus bredouilles. Faire travailler des ouvriers était dans leur intérêt, c'était leur couverture. Sans cela, ils risquaient d'aller sur le front. C'était le front russe qu'ils appréhendaient le plus.

Un petit événement, mais, un miracle pour moi, se produisit. En effet, au bout d'un certain moment, les SS ont commencé à faire partir quelques groupes du « terrain des baraques ». Il y avait un peu plus de place. Mon groupe a été déplacé et mis devant l'entrée de la baraque dite « sanitaire », qui comportait un petit hôpital et un dispensaire. Sa porte était vitrée et l'on pouvait voir ce qui se passait, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

A l'emplacement précédent, surveillés par les gardes, nous n'osions ni bouger, ni nous éloigner du groupe. Mais ici, devant l'entrée du dispensaire, je me suis mis à l'arrière du groupe. En effet, j'apercevais à travers la porte vitrée, au fond du couloir, ma cousine Runia, assise devant une table. Épouse d'un médecin gynécologue, employée au dispensaire, elle y travaillait comme secrétaire-réceptionniste. Je me disais que c'était peut-être la dernière fois que je la voyais et voulais profiter au maximum de cette opportunité. Elle me voyait aussi. Au bout d'un moment, je la vis parler au médecin-en-chef de l'hôpital, le docteur Szperling, qui était, par ailleurs, un ami de ma famille. Le médecin a appelé le portier, posté à l'entrée et lui dit quelques mots. Le portier, revenu à sa place, a entrouvert la porte et m'a dit : « Vous êtes là pour un pansement à faire ? Entrez ». Comme je n'avais pas de pansement à faire, je répondis que non. Il referma la porte. Le médecin observa de loin la scène. Le portier répéta la proposition à plusieurs reprises, avec le même résultat. Le médecin rappela donc le portier et lui dit quelque chose. Je vis cela, mais, ne pensais à autre chose qu'à un pansement. Le portier revint à sa place, entrouvrit de nouveau la porte et me dit « Entrez pour un pansement ». Là, j'ai compris. Il ne me posait plus de question, mais m'a tout simplement dit d'entrer. C'était donc pour me protéger ! Et moi, qui craignais le médecin-en-chef qui était connu comme un homme très strict... Il allait essayer de me sauver. Il est vrai, que c'était grâce à ma cousine, Runia, qu'il était intervenu.

Une fois à l'intérieur, on m'a fait asseoir sur un banc du couloir, qui servait habituellement de salle d'attente. Il y avait déjà quelques personnes, des proches du personnel du dispensaire. Le médecin est venu vers nous et nous a demandé de ne pas parler, au cas où les Allemands viendraient, mais, par contre, de lui laisser la parole. Il allait dire aux Allemands que nous étions des malades, attendant leur hospitalisation. J'étais content de cela, car, j'aurais peut-être dit une chose qu'il ne fallait pas dire. Le médecin a dit aussi : « J'essaie de sauver Sewek, mais, ne sais pas, pour combien de temps ».

Personne n'est venu nous déranger au dispensaire. Nous avons vu mon groupe stationné devant la porte, partir avec d'autres groupes. L'évacuation du camp avait commencé.

Au bout d'un moment, la place des baraques était vide. Le médecin-en-chef nous a fait transférer dans une autre baraque, dite « baraque d'isolement ». C'était une annexe du dispensaire, où étaient hospitalisés les malades « contagieux ». Cette baraque était entourée de fil de fer barbelé.

Nous sommes restés dans cette baraque jusqu'au soir, tout habillés. Il nous était défendu de nous approcher des fenêtres, pour ne pas être vus du dehors. En cas d'une « visite » des Allemands, nous devions dire que nous étions des nouveaux malades, venant d'arriver dans la baraque. Heureusement, personne n'est venu. Quand le calme fut revenu, nous sommes retournés dans nos baraques habituelles, où nous avons trouvé un grand vide. Tant de gens étaient déjà partis... Et voilà, que des SS viennent nous chercher, pour charger des wagons, en remplacement des ouvriers de la division « Transport » partis dans la journée. Nous nous cachions des Allemands, comme nous le pouvions. Ils couraient dans cette vaste baraque et en ont attrapé quelques-uns. Nous n'avions aucune envie de leur prêter la main. La nuit se passa sans trop de problème, mais, nous étions sur nos gardes.

Le lendemain matin, le 16 janvier, nous sommes de nouveau sur le « terrain des baraques », à notre place d'appel, ne sachant si nous allions travailler ou non. Nos contremaîtres y étaient déjà qui nous attendaient. Ils essayaient de regrouper leur personnel. J'étais le seul resté de mon équipe, tous les autres étaient évacués. En me voyant, mon contremaître, Täuscher, était ravi : « Ah, tu es là ». J'étais responsable d'un groupe de machines, appelées « Halsglühmaschinen » (machines à détremper une partie des « futures » douilles des balles pour l'infanterie). Après l'appel, chaque groupe est allé dans les ateliers.

Mon contremaître a obtenu des ouvriers pour ses machines, en remplacement de mes camarades partis. Ces nouveaux ouvriers ne connaissaient pas le travail et m'ont donné pas mal de fil à retordre. Nous n'avons pas beaucoup travaillé, car, d'une part, les machines étaient en constantes réparations et, d'autre part, de nombreuses alertes antiaériennes ont interrompu nos besognes. Nous avons passé plus de temps à courir à l'abri souterrain qu'à l'atelier. A l'atelier, nous avons appris par des ouvriers polonais, travaillant avec nous, que des chars soviétiques étaient déjà entrés dans la ville le jour même, le 16 janvier et qu'ils s'en étaient retirés. Vers midi, tout était arrêté et on nous a fait retourner dans notre camp, qui se trouvait à l'intérieur de l'usine. Les Allemands et les Ukrainiens perdaient la tête. Ils nous surveillaient encore, mais couraient aussi dans tous les sens, abandonnant quelquefois leurs armes et uniformes. On sentait l'armée soviétique proche. Personnellement, je ne croyais pas que les Allemands nous laisseraient vivants, en cas de retraite et qu'au dernier moment, ils nous tueraient peut-être, en faisant tout simplement sauter les baraques et cela, pour se débarrasser des témoins de leurs crimes.

Dans l'après-midi, nous tournions en rond dans le camp, en attendant l'évacuation annoncée. Le contenu du magasin d'approvisionnement a été distribué. J'ai eu la chance d'obtenir une miche de pain, que j'ai mise dans mon vieux sac de jute, contenant mes « biens ». La journée se terminait. Il faisait noir et les Allemands ont coupé l'électricité. De loin, on entendait de temps en temps les coups de canons annonçant la proximité du front, que l'on voyait même se déplacer. Nous attendions notre évacuation ou le départ des Allemands. Un bruit circulait qui disait que les malades en état de marcher étaient sortis de l'hôpital et que les autres étaient empoisonnés.

Les Allemands essayèrent de nous entraîner dans leur propre exode. On les entendait crier : « Rangez-vous par 5, nous allons aller vers les wagons ». Mais, nous n'étions pas pressés, sachant que, dans quelques heures, les Soviétiques seraient là. Il s'agissait donc de gagner du temps. Avec un copain, nous avons essayé de nous mettre à la queue du cortège, en espérant que, par miracle, les Allemands n'auraient pas le temps de faire partir tous les Juifs encore dans le camp. Mais, d'autres avaient les mêmes idées que nous et nous nous retrouvions chaque fois à la tête. A plusieurs reprises, des avions ont semé la pagaille et tout le monde s'était dispersé. A chaque fois, nous avons essayé d'être à la queue, toujours avec le même résultat. Vers minuit, les Allemands, qui auparavant nous appelaient à les suivre, en nous « menaçant » de ce qui nous attendait en cas d'arrivée des Russes, ont cessé de tenter de



nous rassembler. Probablement pensaient-ils à eux-mêmes, nous prophétisaient le mal qui nous attendait avec les Russes. Ils voulaient tout simplement nous emmener avec eux.

Le lendemain, nous avons appris qu'ils avaient tout de même réussi à emmener avec eux 300 personnes, « pour porter leurs valises ». Dans ce groupe, qui avait pris la direction du camp de concentration de Buchenwald et Dora, se trouvait mon oncle, Stasiek Zalzman, qui a fini ses errances à Mauthausen (Autriche).

Dans la nuit, après le départ des Allemands et des gardes ukrainiens, quelques jeunes quittèrent le terrain du camp et allèrent à l'usine en éclaireurs. Au bout d'un moment, ils revinrent, en annonçant en yiddish : « Juifs, vous pouvez sortir, il n'y a plus un seul Allemand ici!!! ».

De mon côté, je m'étais imaginé comment se passerait notre Libération, si nous étions encore en vie, ce qui me paraissait impossible : des gens viendraient nous annoncer que nous étions libres. En somme, ça s'est passé, comme je l'imaginais. Mais au lieu de m'en réjouir, cela m'a laissé indifférent. Curieux, je n'ai pas eu de réaction. Pourquoi ? Peut-être étais-je méfiant, ne croyant pas trop à ce qui arrivait ? Je ne sais pas...

Nous commençâmes à sortir du camp, en rasant les murs, dans le noir de la nuit. D'abord, nous sommes passés devant les wagons à charger, puis devant les portes des ateliers. Nous avançons prudemment, de crainte de rencontrer un Allemand caché ou égaré.

Où aller en pleine nuit ? La bataille autour de la ville continuait et il n'était pas question de quitter l'usine. Nous avons donc essayé de trouver un refuge chez des Polonais, habitant la cité ouvrière des établissements. Il était environ 1 heure du matin. En frappant sur les volets du rez-de-chaussée des appartements, nous espérions recevoir un accueil amical de leur part. Mais, en réponse à notre appel, les locataires nous insultaient et criaient qu'on ne devait pas les déranger en pleine nuit. Continuant notre chemin, nous sommes montés au premier étage d'une autre maison. C'était un appartement du directeur administratif allemand, qui avait quitté les lieux avec sa famille. L'appartement était composé de 2 pièces et 1 cuisine. Les lits étaient déjà vidés par des personnes arrivées avant nous. Les chaises de la salle à manger étaient toutes occupées par des personnes. A la cuisine, des restes d'aliments, posés à l'extérieur de la fenêtre (pour les conserver au frais), prouvaient que le départ des locataires avait été précipité. Moi, je n'avais rien. Je me suis dit qu'une fois libre, j'aurais besoin de tout pour vivre. Je me servis dans

la table de la cuisine et pris 1 couteau, 1 fourchette, 1 grande cuiller et 1 petite cuiller. Il ne m'était pas venu à l'idée de prendre plus qu'il me fallait. Une couverture trouvée sous un matelas de la chambre complétait mes acquisitions. Tout s'est passé dans le noir de la nuit. Avec mes camarades, je suis passé dans une autre maison. C'était un genre de club allemand. Là aussi, tous les sièges étaient occupés et nous avions besoin de nous reposer. Mais, par contre, c'est ici que j'ai retrouvé mon cousin, Szymek, actuellement à Los Angeles.

Nous sommes restés ensemble et je regrettais mon manque de prévoyance. J'avais un seul jeu de couverts et nous étions désormais deux. Que n'avais-je pas pris un peu plus de couverts ? Tant pis !

La nuit était terminée et il faisait clair. Nous apprîmes qu'un groupe de jeunes essayait d'organiser une milice pour faire régner une certaine discipline.

Le dépôt de nourriture allemand avait été trouvé ainsi que des armes abandonnées.

Les « miliciens » s'étaient soûlés avec des alcools qu'ils avaient trouvés au dépôt et nous craignions des excès. Certains devenaient menaçants. Il valait mieux les éviter.

Petit à petit, nous commençons à quitter notre refuge. Une de mes premières pensées était de me procurer ... un pyjama. Je savais que les vêtements rayés pour prisonniers étaient stockés dans un dépôt. Je m'y suis rendu. Les vêtements étaient neufs, mais, j'ai joué au difficile et les dédaignais !!! Le tissu (en papier) était trop rêche pour moi et ne me convenait pas. Avec le recul, cela peut paraître ridicule. Quand on n'a rien, on doit se contenter de ce qu'on peut trouver. Mais, il en fut ainsi pour moi et je m'étais passé de mon pyjama.

On entendait les bruits d'avions, survolant la ville et les coups de canons. Les gens commençaient à quitter la cité ouvrière du HASAG. Pour nous deux, la question qui se posait était où aller. Nous n'avions plus de domicile en ville. La seule adresse où je pouvais me rendre était celle de notre ancienne bonne Stasia, qui avait élevé ma petite sœur, Sarenka, et moi-même. J'ai donc décidé de lui rendre ma première visite. Après, on verrait. Mon cousin Szymek est resté sur place, en m'attendant.

## LES PREMIERS JOURS DE LIBERTE

J'ai quitté l'usine, sous les vrombissements des avions allemands, volant à une basse altitude. A chaque moment, j'avais peur. Les murs de la rue tremblaient sous les coups de canons qui accompagnaient ma marche. Le chemin à parcourir était long. Notre camp et l'usine se trouvaient dans la banlieue de la ville et Stasia habitait le centre. Je fis le trajet, en allant d'un porche à l'autre, en me demandant comment j'allais arriver à destination.

Enfin, j'y suis arrivé. Par chance, Stasia était là. C'était la première fois que j'étais chez elle. Jusqu'à la création du ghetto, elle habitait chez nous. Quand nous avons emménagé dans le ghetto, elle ne nous avait pas suivis et avait trouvé une chambre en ville. Nous ne pouvions aller chez elle. Comme elle n'avait pas de mobilier, ni de linge de maison, mes parents lui avaient donné de quoi s'installer. En entrant chez elle, je reçus un choc. Tout ce que je voyais me rappelait notre ancien appartement : le lit, la petite table avec nappe, le couvre-lit, les serviettes, etc ... Moi, je n'avais plus rien, aucun souvenir de ma famille. Ici, je me retrouvais un peu. J'aurais voulu avoir un souvenir... Mais, je n'osais pas en demander à Stasia. Elle n'était pour rien dans la perte de nos biens.

En me voyant, Stasia était heureuse. Depuis 2 ans, nous n'avions plus de contact. Après la déportation et la liquidation du grand ghetto, j'avais réussi à la contacter et pendant un certain temps, elle m'apportait même un peu de nourriture. Le lieu de nos rencontres étant supprimé, nos contacts avaient cessé. Depuis, elle ne savait pas ce que j'étais devenu.

J'avais raconté en quelques mots ce qui s'était passé depuis 2 ans. Je ne désirais qu'une seule chose : des photos de ma petite sœur, Sarenka et de mes parents, et je savais qu'elle en possédait quelques-unes. Mais, elle ne voulait pas s'en séparer. Pour elle aussi, c'étaient des chers souvenirs. Elle ne m'a montré qu'une photo de Sarenka. Je lui ai proposé d'en faire une copie chez un photographe. Elle ne me faisait pas confiance et ne voulait pas me la remettre. Nous étions convenus qu'elle m'accompagnerait chez le photographe, ce que nous fîmes. C'est ainsi que je possède actuellement la seule et très jolie photo de ma sœur.

Je suis resté un moment chez Stasia. Il fallait retrouver mon cousin et chercher à nous loger. J'étais donc revenu à Hasag et nous nous mîmes tous les deux à la recherche d'un appartement.

Dans mon esprit, il fallait trouver un logement pas trop éloigné de Hasag, car je m'imaginai que les Russes voudraient remettre en marche notre usine de munitions. Nous étions en pleine guerre et il était logique de penser que des efforts devaient être faits pour livrer le maximum de munitions à l'armée. Et qui était le plus compétent ? Évidemment, les plus anciens ouvriers !!! Mais, l'usine n'intéressait pas les autorités polonaises, ni l'armée soviétique et la fabrication n'a jamais été reprise.

Je connaissais bien ma ville natale et savais où les civils allemands logeaient. Des maisons entières étaient réquisitionnées pour leurs familles. Après leur départ, ces maisons étaient désormais vides de leurs occupants.

J'ai choisi la maison située au n°11 de l'Allée de la Liberté, où résidaient les familles des fonctionnaires de la Reichsbahn (chemins de fer allemands). Avec mon cousin, nous sommes entrés dans un appartement de 3 pièces et cuisine, très simplement meublé. Il y avait déjà là deux couples, et nous avons réparti les pièces entre nous. Je suis resté dans cet appartement jusqu'à mon départ de Pologne, entre le 17 janvier 1945 et le 24 mai 1946.

## L'HEBERGEMENT DES SOLDATS SOVIETIQUES

Ici, j'ouvre une parenthèse. Les premiers jours de notre liberté étaient occupés à chercher des provisions, à obtenir des cartes d'identité, à essayer de prendre contact avec des parents à l'étranger (pour ceux qui en avaient), à nous faire inscrire sur les listes des survivants, etc. Nous avons eu des contacts un peu spéciaux avec les Russes. C'est pour cette raison que j'en fais le récit.

Les rues étaient pleines de soldats soviétiques en transit vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'Allemagne. Les troupes s'arrêtaient pour 1 ou 2 jours dans la ville et l'on avait réquisitionné des chambres chez l'habitant pour eux.

C'est ainsi que nous avons eu à héberger chez nous des soldats ou officiers pendant plusieurs nuits. Les officiers, tous les majors de l'armée étaient logés chez nous individuellement, et nous avons eu d'excellents rapports avec eux. Mon cousin parlait le russe et nous pouvions communiquer avec eux. Nous avions un peu d'alcool et le buvions ensemble. De leur côté, ils en apportaient aussi. Nous portions des toasts à la victoire des Alliés, à la Pologne grande et démocratique, à l'héroïque Armée Rouge, etc. Les officiers soviétiques portaient tous ces toasts avec nous, mais, chose curieuse, dès que nous évoquions le nom de Staline, ils se taisaient. Ils ne voulaient pas participer. Un seul nous a dit : « Laissez-le tranquille. Il se défendra tout seul ! ». Que cela signifiait-il ? Le mystère demeure.

Les officiers soviétiques nous avaient dit, que nous étions les premiers Juifs qu'ils rencontraient. Avec les horreurs nazies, ils ne croyaient pas en trouver encore vivants. Parmi eux, un seul s'était avoué être Juif. Mais, il nous a demandé de ne pas le divulguer. Cela prouvait que l'antisémitisme régnait dans l'armée soviétique.

Un soir, nous avons eu à héberger des simples soldats. Leur chef, un jeune et sympathique sergent, nous avait demandé une casserole et un morceau de toile. Ils avaient reçu de l'alcool à brûler et voulaient le boire. Nous avons donné ce qui était demandé et le sergent a quitté la maison. Les soldats ont bu l'alcool et, soûls, voulaient entrer dans nos pièces, alors qu'ils avaient déjà à leur disposition une pièce et le couloir. Notre voisine dans l'appartement avait peur et nous avons fermé notre porte. Ils frappaient de plus en plus fort, en nous demandant de leur ouvrir. Devant notre refus, ils nous criaient : « Nous vous avons libérés et vous avez peur de nous !!! ». Nous n'osions pas ouvrir. Malades d'avoir bu de

l'alcool à brûler, ils ont fait un très grand tapage et ont vomi leur boisson, salissant les murs et le parquet du couloir. Dans la nuit, leur chef était revenu et voyant ce qui s'était passé était venu chez nous, pour excuser le comportement de ses hommes. Il était très bien élevé et avait honte, en regrettant de s'être absenté.

Un autre soir, un incident plus grave s'était produit. Nous avions 2 majors à héberger. Le premier était un professeur d'histoire, qui avait perdu toute sa famille, morte de faim, lors du siège de Lénigrad. Il vouait une haine féroce aux Allemands.

Le deuxième officier était un jeune ingénieur de 27 ans. Avec mon cousin, nous leur avons abandonné notre chambre, pour passer la nuit dans la chambre du couple d'amis, qui avaient déjà avec eux un jeune cousin. Comme d'habitude, nous avons discuté et bu avec les 2 officiers. Au bout d'un moment, le plus jeune officier était parti pour chercher à boire. Le professeur en a profité pour s'éclipser. A son retour, l'ingénieur s'est remis à boire avec nous. Nous-mêmes n'avons pas bu beaucoup, mais lui s'était soûlé. Le mari, qui n'avait pas l'habitude de boire, nous quitta, pour aller dormir chez des voisins. Nous restions 5 personnes: : le Russe, l'épouse du colocataire, son cousin, mon cousin et moi-même. La discussion se prolongeait. Entre-temps, le deuxième Russe était revenu avec une femme russe. Il nous l'a présentée comme une vieille amie, rencontrée « par hasard » dans les rues de Czestochowa. Curieuse, cette rencontre de deux Russes, en Pologne... Nous avons compris qu'ils voulaient se coucher et nous avons quitté notre pièce, pour nous mettre dans la chambre des voisins. Notre ingénieur était très ivre et parlait beaucoup. Il s'était pris de sympathie pour moi et m'a même proposé de l'accompagner le lendemain, pour rejoindre son unité d'armée, qui devait continuer sa route. Il aurait déjà été nommé commandant militaire d'une ville allemande et m'avait proposé de devenir son adjoint. Il me fournirait un uniforme soviétique. Je ne le contredis pas.

Comme nous voulions aller dormir, notre voisine n'a rien trouvé de mieux que de se coucher, pensant que notre hôte le comprendrait et s'en irait. Mais, l'effet a été contraire. Ivre, il a approché sa chaise du lit. Voir une femme au lit a excité ses désirs. Notre amie qui avait peur a demandé à son cousin de se mettre dans son lit. Les yeux de l'officier brillaient encore plus. Il n'avait aucune intention de quitter la pièce. Mon cousin s'est enfin décidé de lui parler franchement et dit : « Nous allons nous coucher, car la maîtresse de maison a sommeil ». Ces paroles ont fait bondir le Russe: « La maîtresse de maison ? Mais, où est le maître ? ». Il

s'est souvenu du mari, qui était parti. Comment !!! Depuis un bon moment, il veut se mettre au lit avec la dame, et voilà, un autre homme a pris la place et qui n'est même pas son mari !!!

D'un coup brutal, il sortit par la main le cousin du lit, pour prendre sa place. Nous étions tous effrayés. Le cousin est parti en courant, en sous-vêtements, pour se réfugier chez des voisins, avec le Russe à ses trousses. Nous en avons profité pour fermer la porte de la pièce à clé. Nous craignons le retour de l'homme ivre et déchaîné, et, en plus, armé.

En traversant la pièce, occupée par l'autre officier, le professeur, l'homme ivre l'a réveillé et l'a fait bondir du lit. La femme russe s'est enfuie et lui a frappé à notre porte, pour demander ce qui s'était passé. En apprenant que l'homme était ivre et armé, il a pris peur et a couru derrière lui, pour le désarmer. Au bout d'un moment, il revint et nous rassura. Nous nous sommes recouchés et avons réussi à nous endormir.

Le lendemain matin, le professeur nous a fait ses adieux et a excusé son collègue, qui était parti de bonne heure. Certainement, revenu à lui, il devait avoir honte, et n'osait pas nous affronter. C'est ainsi que s'est terminé pour nous l'hébergement des soldats soviétiques. Après cette aventure, nous avons demandé de ne plus nous envoyer de « transitaires ».

## LES PREMIERS JOURS DE LIBERTE (SUITE)

La parenthèse fermée, reprenons la suite des événements.

Les magasins de la ville ont été pillés et on trouvait difficilement des provisions. L'électricité, coupée avant le départ des Allemands, n'était toujours pas rétablie. Heureusement, nous avons trouvé quelques bougies, que nous économisions au maximum.

Les avions allemands survolaient de temps en temps la ville, à une très basse altitude, en faisant beaucoup de bruit. Nous craignions des bombardements. Des rumeurs couraient que l'armée allemande revenait dans notre région. Nous nous demandions ce qui nous attendait en cas du retour des Allemands. Cela eût été une vraie catastrophe.

Mais, heureusement pour nous, les Allemands ont été repoussés.

Un Comité Juif a été formé à Czestochowa, comme, d'ailleurs, partout où il y avait des Juifs. A sa tête a été élu Monsieur Brenner, ancien professeur à l'école en langue Yiddish de Medem. Les tâches qui attendaient ce comité étaient multiples. Tout d'abord, en tant qu'organisme officiel, il attestait de notre identité, ce qui nous a permis d'obtenir les cartes d'identité, dont nous étions démunis.

Ensuite, il était chargé de la distribution des colis provenant du JOINT (organisation juive américaine d'aide), qui commençaient à arriver. Il y avait des vêtements, des aliments et de l'argent. Le Comité a envoyé dans le monde entier, par l'intermédiaire du Comité Central des Juifs Polonais à Varsovie, des listes des rescapés. Il recevait de l'extérieur des demandes des familles qui voulaient se renseigner sur ceux qui étaient restés en vie. Des aides ou bourses ont été distribuées. Parallèlement, une Association Culturelle a été fondée par des religieux dans les locaux de l'ancienne mikvé.

Le Comité Juif a fondé :

- une maison pour personnes seules
- une maison pour les invalides
- une salle de lecture
- un centre pour les jeunes
- une école complémentaire avec approvisionnement et apprentissage, comptant environ 70 élèves
- une maison d'enfants orphelins



Des enfants cachés et retrouvés après la guerre posaient des problèmes. Environ 100 enfants ont été récupérés par leurs familles, 200 ont été hébergés à la maison d'enfants. Des pédagogues étaient engagés. Les résultats de leur travail ont été positifs.

Parmi d'autres activités du comité, citons :

- vie culturelle, réunions
- aide alimentaire
- malades dont de nombreux tuberculeux soignés dans les hôpitaux
- aide aux rapatriés.

Avec l'aide du Comité, des coopératives ont été créées : cordonniers, tailleurs, menuisiers, coiffeurs, serruriers.

Des partis politiques sionistes ont fait leur apparition. Un foyer de jeunes sionistes « Ihoud » a été fondé, que nous appelions « Kibouts ». Son rôle était de préparer les jeunes à l'aliyah en Palestine (futur Israël). Ce foyer était devenu un point de rencontre des jeunes. Je m'y rendais assez souvent.

Grâce à Monsieur Noah Edelist, président du parti religieux Agoudath Israël, ainsi qu'à l'Association culturelle (et père d'un de mes amis), nous avons pu avoir des Matzot en 1945 et 1946.

Le local du Comité, situé dans la Première Avenue servait aux Juifs de lieu de rencontres. C'est là que l'on recevait des nouvelles. Le Comité jouait donc un rôle social, administratif, culturel. Il était notre protecteur.

Personnellement, le Comité m'a rendu 2 gros services : d'une part, une bourse, sous forme de paiement de mes frais scolaires, et d'autre part, par son intermédiaire, j'ai retrouvé ma cousine Ruta, ainsi qu'une autre cousine Mila.

Avant de quitter la ville, le 16 janvier 1945, les nazis ont évacué environ 6 000 personnes vers les camps de concentration de Buchenwald, Gross-Rosen, Ravensbrück, Mauthausen.

A la Libération, il restait dans les 4 usines-camps de Czestochowa environ 5 200 Juifs, dont environ 1 500 seulement étaient d'anciens habitants de la ville. Après le retour de certains Juifs dans leurs villes d'origine, il restait en mai 1945 - 2 000 personnes. Au retour d'anciens prisonniers des camps allemands, en juillet, notre ville comptait 6 000

Juifs. En mars 1946, suite à l'émigration, nous étions 1 200 personnes. En juin 1946, vivaient encore 2 167 Juifs dans la ville, après l'arrivée des rapatriés de l'Union Soviétique. Mais, chose incroyable, les Polonais n'ont rien appris pendant la guerre. Le peu de Juifs survivants étaient encore de trop. Des pogroms ou assassinats individuels ont eu lieu après la Libération.

Deux grands pogroms ont eu lieu : en août 1945 à Cracovie (j'étais encore en Pologne) , et le 4 juillet 1946 à Kielce (après mon départ). Mais, en plus, il y a eu des « petits » pogroms et massacres individuels.

Un seul exemple: dans l'immeuble où j'habitais, il y avait une famille, les parents et leur jeune fils. Ils avaient été cachés pendant la guerre. La guerre terminée, ils s'étaient installés dans notre maison. Ayant repris contact avec leur famille aux États-Unis, ils s'apprêtaient à y émigrer. Mais, avant leur départ, ils se sont rendus dans la petite ville des environs de Czestochowa, d'où ils étaient originaires, afin de récupérer leurs biens laissés pendant la guerre chez leurs voisins polonais. Au lieu de leur rendre ce qui leur appartenait, les Polonais les ont tués...

On reprochait aux Juifs de s'être laissés tuer. Il ne faut pas oublier la puissance nazie. Et puis, personne ne pouvait imaginer ce qui nous attendait. 3 000 000 Polonais ont été également tués. Les nazis ont tué 20 millions de personnes de différentes nationalités et religions.

## TROIS PROCES DE CRIMINELS NAZIS

1 - Parmi les gendarmes allemands, Kestner, un Silésien, et Laschinski étaient les plus sadiques. Ils dépassaient même le commandant du petit ghetto, Tsoppart.

Lorsque les Allemands ont découvert qu'une attaque était prévue par la résistance juive, la décision de liquider le petit ghetto a été prise. Kestner et Laschinski ont été désignés pour cette besogne. Ils ont exécuté leur mission avec zèle.

Après la Libération, Kestner a été arrêté par la police polonaise. J'ai assisté à son procès, ouvert au public, qui a eu lieu à Czestochowa. Pendant la guerre, il ne voulait pas comprendre le polonais, se disant Allemand. Mais, à son procès, il voulait absolument parler polonais, espérant que le tribunal se montrerait plus clément envers lui.

Kestner ne se souvenait plus, combien de personnes il avait tuées de ses propres mains : « Peut-être 300, 800 », mais, a admis avoir tué « seulement » 22 personnes. Les témoignages de mes anciens codétenus étaient accablants. Les témoignages sur la sauvagerie de Kestner étaient terribles. Des enfants et des vieillards ont été tués de sang froid.

Kestner a été condamné à mort et pendu. Son avocat, Me Idzikowski, commis d'office, déclara que Kestner n'était qu'un pion dans le système d'Hitler. Il a aussi déclaré que le monde entier était à blâmer d'avoir permis de répandre la politique criminelle d'Hitler.

2 - « Le Progrès » du 30.12.1965 annonçait l'ouverture devant la cour d'assises de Lüneburg (Allemagne) du procès des responsables du massacre de la population juive de Czestochowa dont Paul Degenhardt ( 70 ans ), ex-capitaine de la police SS allemande, le bourreau-en-chef de notre ville et deux autres co-accusés. J'ignore l'issue du procès, mais, il était déjà important que ces 3 bandits soient arrêtés.

3 - J'ai trouvé dans la presse allemande de 1949 un article annonçant le verdict concernant 18 bourreaux nazis des camps juifs de Hasag de Czestochowa. Le procès a eu lieu à Leipzig, où se trouvait le siège de cette société. C'était déjà le deuxième procès contre les dirigeants de Hasag, le premier ayant concerné les usines de Skarzysko-Kamienna. Ces usines appartenaient à l'état polonais avant la guerre et

fabriquaient des armements et munitions, contrairement aux usines textiles de Czesochowa. Les nazis avaient donc repris directement les fabrications antérieures, alors que le matériel des usines czenstochoviennes avait été entreposé dans une forêt, où il s'était rouillé. Un équipement tout neuf avait été installé au fur et à mesure à sa place.

Les conditions de vie étaient terribles à Skarzysko-Kamienna, surtout à la division « C », la poudrerie. Nous le savions déjà à Czesochowa, car des Juifs y avaient déjà été déportés. Je n'ai pas de détails sur le verdict du procès de Skarzysko, mais, il y a tout lieu de penser que les condamnations ont été très sévères.

Quant au procès de Czesochowa, le journal allemand le relatant indique qu'il a été largement suivi dans toute l'Allemagne et qu'il a rappelé au monde le sanglant passé du régime nazi. Trois accusés ont été condamnés à mort, deux à la prison à vie, un accusé s'était vu condamné à 20 ans de prison, deux à 12 ans, un à 11 ans, trois, à 8 ans, deux à 3 ans, un à 2 ans et demi, un à 1 an. Un accusé a été acquitté.

Je connaissais 4 accusés, dont le directeur général et mon contre-maître-en-chef.

Le président du tribunal a commenté le verdict, en décrivant la société Hasag. D'après lui aucune entreprise industrielle n'est couverte avec autant de honte que Hasag, dont le renom international était bon avant la guerre. En s'associant étroitement avec les SS, elle a perdu sa bonne réputation. La course au profit a amené Hasag à collaborer avec SS, en vue de l'exploitation économique des territoires polonais occupés, et plus spécialement des hommes, femmes et enfants juifs et à leur destruction physique. D'un côté, Hasag avait à sa disposition une main-d'œuvre très bon marché, d'un autre côté elle aidait les nazis à l'anéantissement des prisonniers juifs. A cet effet, la direction, les contremaîtres et les gardes des usines (Werkschutz), ont obtenu le droit de vie ou de mort sur leurs esclaves. C'est ainsi que Hasag était devenue la plus importante entreprise d'exploitation et d'extermination de la population juive de Pologne.

Des nombreux témoins ont désigné les accusés du procès comme ayant pris part aux assassinats commis dans les camps de Hasag.

Les accusés ont été déclarés criminels de guerre. Le crime contre l'humanité a constitué le deuxième volet de l'acte d'accusation. Le verdict a été rendu dans ce sens.

Tous nos tortionnaires n'ont pas été retrouvés après la guerre. Il est possible que d'autres criminels aient été arrêtés et que d'autres procès aient eu lieu. Personnellement, je n'ai eu connaissance que de ces trois. Mais, c'est déjà un soulagement de savoir que quelques bourreaux aient pu payer leurs forfaits.

## LES JUIFS EN POLOGNE APRES LA GUERRE

Environ 380 000 Juifs polonais ont survécu, ce qui représentait environ 12 % de la population d'avant-guerre. Plus de la moitié était composée des rapatriés de l'URSS, le reste étaient des survivants des camps de travaux forcés, des gens cachés ou vivant sous fausse identité ou des déportés revenant d'Allemagne, Autriche, etc. La majorité des survivants ont quitté la Pologne, surtout pour la Palestine, actuel Israël. On croyait que la nouvelle Pologne « démocratique » permettrait enfin aux Juifs de vivre en toute tranquillité. Mais, deux facteurs ont rendu cette tranquillité impossible : le traditionnel antisémitisme et la politique « antisioniste » des communistes.

En octobre 1956, le « dégel » politique en Pologne a provoqué des nouvelles vagues d'antisémitisme. Une série de départs a laissé environ 30 000 Juifs. Puis, la victoire d'Israël en juin 1967 (« la guerre des six jours ») a fourni un prétexte à une campagne antisémite et « antisioniste », car, les Soviétiques étaient du côté des Arabes et les communistes polonais les avaient évidemment suivis. Cette fois, les Juifs étaient accusés d'être la «5e colonne sioniste ». 25 000 Juifs restants dans le pays étaient des personnes âgées, malades et quelques spécialistes.

Avec l'avènement de « Solidarité » en 1980, les Juifs ont commencé à espérer de nouveau des temps meilleurs. En 1989, avec le retour de la liberté en Pologne, un effort de tolérance a été fait. Le chef de « Solidarité », Lech Walesa, a admis, à l'occasion de la commémoration du soulèvement du ghetto de Varsovie, que l'antisémitisme existait en Pologne et a demandé aux Polonais de reconnaître l'apport des Juifs à l'histoire, à la culture et à l'économie polonaises. Il a imploré pardon aux Juifs pour tous les maux qu'on leur avait fait subir. « Oubliez le passé » a-t-il dit. Mais, qu'en est-il en réalité ? Les Juifs étaient accusés d'avoir amené le communisme en Pologne ...

## LA MAISON DE MES PARENTS

Je n'avais pas beaucoup de moyens matériels. Et lorsque j'appris qu'une loi sur les restitutions des biens juifs, saisis par les Allemands, avait été publiée, je commençais à espérer des nouvelles entrées d'argent. Mes parents étaient copropriétaires d'une grande maison. Nous y avons habité de septembre 1934 jusqu'en avril 1941, date du déménagement dans le ghetto. Presque tous les locataires étaient juifs. Lors de la création du ghetto, la majeure partie de l'immeuble a été laissée du côté aryen et seule la partie du fond a été rattachée au ghetto. Un mur au milieu de la grande cour séparait les deux parties.

Comme tous les biens juifs, notre immeuble était géré par un administrateur polonais. Avec la nouvelle loi sur les restitutions, les propriétaires devaient constituer des dossiers, en vue de leur récupération. Les ayants-droits ont pris des avocats pour défendre leurs intérêts. J'étais peut-être le plus jeune des demandeurs (j'avais 20 ans). N'ayant pas beaucoup d'argent à dépenser, je ne pouvais me permettre de m'adresser à un avocat. Je m'en suis donc occupé moi-même. Pour commencer les démarches, je me suis adressé au service des restitutions de la mairie, pour avoir la liste des documents nécessaires. J'ai déposé tous les papiers au bureau compétent. Le résultat de mes démarches a été identique à ceux des avocats des autres demandeurs et je n'en étais pas peu fier, vu mon jeune âge. Quelque temps après, je rencontrai dans la rue un avocat que je connaissais. Il me demanda pourquoi je ne le contactais pas pour mon dossier. Je répondis que mes moyens ne me les permettaient pas. Il me rétorqua qu'il l'aurait fait gratuitement pour moi. De toute façon, il ne risquait rien, car, mon dossier était déjà en mairie.

Au bout d'un certain temps, je reçus une lettre, m'annonçant la restitution des droits en tant qu'héritier de mes parents, en même temps que les autres copropriétaires de notre immeuble. Nous avons de la chance, car, notre administrateur a payé pendant la guerre tous les impôts et nous ne devons donc rien au fisc, lors de la remise de la propriété, car, il est arrivé dans d'autres cas, que les administrateurs n'eurent pas réglé leurs impôts. Le fisc a demandé aux propriétaires de payer les arriérés. Évidemment, sur les comptes de gérance, il ne restait rien de la gestion des administrateurs.

On m'a proposé la gérance de notre immeuble. Mais, cela demandait pas mal de travail et je ne connaissais rien dans ce domaine. J'avais

aussi mes études à faire. Comme les frais de gérance n'étaient pas très élevés, je préférais décliner l'offre.

Mes revenus ont légèrement augmenté par ma part des loyers perçus. Les loyers étaient bloqués, les immeubles ne rapportaient pas beaucoup.



## LES ANODES DE NICKEL

Parmi les articles vendus avant la guerre par mon père, il y avait des anodes. C'étaient des plaques de nickel de 3,5 kg, 5 kg et 8 kg qui servaient à galvaniser (« nickeler ») des pièces en fer.

Mon père importait ces plaques de Tchécoslovaquie, plus exactement des Sudètes. Après l'incorporation des Sudètes au Reich, début octobre 1938, mon père ne voulait plus continuer à acheter le nickel chez les Allemands (boycottage). Les derniers achats, de 1938 à août 1939, provenaient d'Angleterre (Birmingham). La toute dernière livraison de 1 000 kg était arrivée fin août 1939, quelques jours avant la guerre. Les plaques avaient été provisoirement déposées chez nous.

Quelques semaines après le début de l'occupation, les autorités allemandes ont ordonné de leur livrer les matières premières « nobles », dont le nickel. Mon père, sachant que les occupants pouvaient apprendre l'existence des stocks, a décidé d'en remettre une partie. Nous étions trois à amener, dans un petit chariot, environ 150 kg de marchandises : mon père, un ancien employé et moi. Il nous a fallu faire plusieurs kilomètres, car, le dépôt des matières réquisitionnées se trouvait à l'autre bout de la ville. En échange de notre livraison, on nous a remis un reçu, sur lequel il était précisé que le paiement des marchandises serait effectué après la guerre...

Mon père a pu vendre une petite partie du stock, environ 200 kg. Mais, il restait le gros paquet à dissimuler. Avec l'accord des voisins du rez-de-chaussée, nous avons creusé dans leur cave un gros trou et avons enterré les anodes. C'était bon, mais, au moment de la formation du ghetto, en avril 1941, nous avons été obligés de quitter les lieux. Il fallut chercher un autre endroit pour cacher les plaques. Mes grands-parents paternels habitaient une maison, qui allait faire partie du ghetto. Mon père loua une cave dans cette maison et, petit à petit, nous avons déménagé le nickel. Nous étions toujours les mêmes 3 personnes : mon père, l'employé et moi. Cela nous a donné beaucoup de travail : déterrer les plaques dans la première cave, les transporter sans se faire remarquer et, enfin, les enterrer dans la nouvelle cave.

Le volume était important, le trou était donc grand et nous avons mis du temps à le creuser. Quand tout fut fini, nous avons recouvert le sol de charbon, afin de camoufler la terre fraîchement retournée. Il ne restait

plus, pensions-nous, qu'à attendre la fin de la guerre, pour ressortir les plaques...

Mais, le sort en a décidé autrement... La guerre s'est terminée un jour, mais, mon père n'était plus là...

Après la libération, je me suis souvenu des plaques de nickel et pensais récupérer un peu d'argent. Nous étions en temps de guerre. Les matières premières rares étaient toujours réquisitionnées. J'avais l'intention de récupérer les anodes et, avec précaution, de les vendre à des fabricants.

Il s'agissait de refaire l'opération faite 4 années plus tôt. Je ne pouvais exécuter le travail tout seul et il fallait faire attention dans le choix d'un collaborateur. J'ai proposé à mon copain Heniek de m'assister, ce qu'il a accepté sans problème.

Avec précaution, nous avons transporté 2 pelles, prêtées par une association juive jusqu'à l'ancienne maison de mes grands-parents. Auparavant, je m'étais mis d'accord avec le propriétaire de l'immeuble, qui avait à son tour demandé au locataire de la cave l'autorisation d'y pénétrer. Avec Heniek, nous sommes descendus à la cave. Je me souvenais que le couloir était traversé par un gros tuyau de canalisation. Dans mon esprit, la cave qui m'intéressait, était celle où passait le tuyau. Nous nous sommes mis à creuser le sol, avons fait un grand trou et n'avons rien trouvé. Tout ce travail n'avait servi à rien. Pourquoi n'avons nous pas trouvé le nickel ? M'étais-je trompé de cave, ou bien, ce qui est plus probable, les Allemands, en fouillant le ghetto, avaient-ils trouvé notre cachette, aidés par l'ancien employé, qui était au courant de la cave ?

C'est ainsi que s'est terminé le chapitre d'anodes de nickel. C'était une petite aventure et je comptais là-dessus pour avoir un peu d'argent. J'étais déçu. Ce qui m'a fait le plus mal, c'était de voir que tout le travail de mon père pour sauver les marchandises n'avait servi à rien. Mais, qui aurait pu prévoir la fin aussi tragique des Juifs, après tout ce que nous avons eu à subir... Nous souffrions beaucoup, mais, espérions des jours meilleurs. Nul ne pouvait s'attendre à une destruction quasi totale du judaïsme polonais.

## LE LYCEE , LE BAC

Une de mes premières idées, après la Libération, était de passer mon bac. Je me disais que, sans la guerre, je l'aurais passé et j'aurais peut-être aussi fait des études supérieures. Il importait donc de reprendre le « programme » quoique dans d'autres conditions, de loin plus difficiles.

Il y avait, parmi mes amis, quelques candidats aux études, dont 2 de mes anciens camarades de classe d'avant la guerre: Jurek et Bolek. Jurek, qui était déjà inscrit au lycée d'état, insistait pour que je me joigne à lui. Il devait faire des études de la classe terminale. En réfléchissant, je me disais qu'il était en meilleure position intellectuelle que moi pour continuer ce que nous avons étudié avant les déportations. Il avait ses 2 parents et on disait qu'il étudiait un peu dans le camp de Hasag. Moi, j'étais seul et, avec tout ce que nous avons subi, je craignais l'entrée directe dans la dernière classe du lycée. Je préférais « refaire » l'avant-dernière classe, avant d'entamer la terminale.

J'appris qu'il existait un « Lycée pour adultes », une école privée. Les cours y avaient lieu les après-midi, car cette école s'adressait aussi aux personnes qui travaillaient en même temps.

Je m'y suis inscrit avec mes camarades juifs : Bolek, Moniek, Rysia et Roza Glowinska.

Le Comité Juif a pris en charge le paiement de nos frais scolaires. Nous avons subi une sorte d'examen du « petit bac » et avons choisi le cycle « mathématiques-physique » des cours du lycée. Cela correspondait approximativement au cycle actuel de « S » en France (ex « C ») J'ai eu des problèmes avec mon professeur de latin, qui n'était pas content du tout de mon choix de ce cycle. Il estimait que j'étais très doué pour les lettres et il voulait que je choisisse ce cycle..Il avait peut-être raison, mais, je me suis pas mal débrouillé dans les « maths ».

Nous étions une quarantaine d'élèves, garçons et filles et nous nous entendions bien. Un seul incident a eu lieu à l'occasion de la fête de St-Nicolas, le 6 décembre 1945, où je me suis senti humilié, mais, grâce à des collègues intelligents tout s'est bien terminé.

Je ne sais pas, si cela est à mettre sur le compte de l'antisémitisme, mais, une chose nous a choqué : mon camarade Moniek s'appelait Baum (en français, arbre) . Or, notre professeur de polonais se trompait

souvent et l'appelait « Holz » (bois mort)...Il nous disait qu'il confondait les 2 termes. Il est difficile de le croire. S'il devait s'agir d'une blague, elle n'était pas fine !!!

Mais, dans l'ensemble, tout s'est bien passé.

Quelques semaines après le début de mes études, j'ai dû me présenter au conseil de révision. Nous étions toujours en période de guerre. Déjà, peu de temps après la Libération, j'étais allé me présenter, mais, il y avait une longue file d'attente, de quelques heures. J'étais reparti, en remettant mon inscription à plus tard. J'appris, par la suite, que tous ceux qui étaient venus ce jour-là, avaient été reconnus aptes au service et envoyés sur le front. Par hasard, je l'ai échappé belle.

Je me suis présenté un samedi matin au conseil de révision et mon tour vint de passer devant la commission. Nous étions quelques-uns à nous aligner tous nus devant 3 ou 4 personnes. Déjà, c'était très humiliant d'être nus devant des gens, mais, en plus de cela, j'ai subi une autre humiliation, car, les membres de la commission se sont moqués de moi, en me posant des questions telles que: « -Tu es bien gras. Où as-tu passé la guerre ? Certainement caché quelque part ». C'est une preuve de plus de l'attitude de la population polonaise envers les Juifs, après la guerre, après tout ce qui était arrivé. Pas de compassion, plutôt le contraire.

J'ai été reconnu apte au service militaire, puis, j'ai obtenu un sursis, en tant qu'étudiant. Mais, entre nous, qui aurait eu envie de servir dans une armée antisémite ?

Le 16 février 1946, j'ai obtenu le bac et me suis inscrit à l'Université de Lodz. J'ai arrêté mes études en Pologne, en quittant le pays, fin mai 1946.

## RETOUR DE LOLEK

Lolek était le seul Grundman resté dans le petit ghetto de Czestochowa. Il est un cousin de mon père et vit actuellement en Israël.

Sa femme et son petit garçon de quelques mois ont été déportés en septembre 1942. Comme tous les Juifs restés à Czestochowa, il avait rejoint le petit ghetto.

Quelques temps après, lors d'une « razzia », Lolek avait été pris par les nazis et envoyé avec quelques centaines de Juifs au camp de travaux forcés de Bliziny. La vie y était un cauchemar et nombreux personnes y ont laissé leur vie.

La guerre était terminée et un jour d'été 1945, je me rendais au Comité Juif. Pour y aller, je passais à un carrefour, menant à la gare. Un train venait d'arriver et une foule de gens traversait le carrefour. Tout à fait par hasard, je reconnus mon cousin Lolek. Il venait d'Allemagne, libéré d'un camp de concentration et était sale, barbu, fatigué et portait un pansement sale. Cela faisait déjà quelques jours qu'il voyageait. Il arrivait dans une ville, la sienne, où personne ne l'attendait. Je lui ai proposé de l'amener chez moi, ce qu'il accepta tout de suite.

Lolek s'est lavé, reposé, a mangé, changé son pansement, s'est rasé. Puis, il est sorti dans la rue.

Il a rencontré un ami qui a dû probablement lui prêter de l'argent. Lolek a trouvé à se loger dans notre maison, s'est habillé de neuf et a commencé à faire des affaires en association avec son ami.

Il venait me voir de temps en temps. C'est ainsi qu'il m'a annoncé un jour qu'il avait eu des nouvelles de son frère, Moniek, installé avec sa famille à Toulon, en France. Il en était heureux. Ils étaient donc restés en vie ! J'ai eu l'adresse de Moniek et nous avons pris contact. Cela m'a servi par la suite, lorsque je suis arrivé en France.

Lolek s'est remarié avec Renia et ils ont eu une fille. Lolek est venu en visite en France, à Toulon et à Paris, où je l'ai guidé et il est retourné en Pologne. En 1958, avec sa femme et leur fille, ils ont émigré en Israël, en passant par Toulon. Avec mon épouse, nous les y avons rencontrés, lors de notre voyage de noces.

## CESIA & JANEK, MIRA & HENIEK

Ma tante Dora avait 3 filles qui au début de la guerre étaient dispersées en Pologne. Runia, mariée à Lowa, était allée se réfugier avec son mari à Bialystok, sous l'occupation soviétique. Cesia et son mari Janek étaient dans le ghetto de Varsovie. Quant à la plus jeune des filles, Mira, elle est venue avec ses parents de Lodz à Czestochowa à la fin de 1939.

Mira, âgée de 20 ans, a pris part à plusieurs revues, organisées par le Service Social, au bénéfice des enfants du ghetto, et ceci, en tant que chanteuse. Parmi ses nombreux amis et amies, elle a trouvé son futur mari, Heniek. Il faisait partie de la police et c'est grâce à lui que ma tante Dora et mon oncle Izrael ont été sauvés, lors de la déportation du 22 septembre 1942. Heniek a été « licencié » de la police et s'est marié avec Mira. Tous les deux ont travaillé à Hasag.

Le 4 janvier 1943, ma tante Dora a été déportée du petit ghetto. Le lendemain, Runia est arrivée avec Lowa. Mira et Heniek ont décidé de quitter le ghetto, car, il était évident que celui-ci ne durerait pas longtemps.

Avec des faux papiers « aryens », Mira et Heniek sont allés, au printemps de 1943, à Varsovie, où ils ont rejoint Cesia et Janek, qui avaient, eux aussi, quitté leur ghetto et vivaient du côté « aryen », avec des faux papiers aussi.

Les nazis savaient que des nombreux Juifs se cachaient du côté polonais de Varsovie. Ils ont trouvé une astuce pour les arrêter. Des affiches placardées en ville s'adressaient aux Juifs. Il y était dit que les Allemands étaient au courant, et proposaient aux Juifs de les échanger contre des Allemands internés par les Anglais en Palestine. L'hôtel Polski était désigné pour les recevoir. Des gens ont saisi cette occasion d'échapper aux nazis et l'hôtel s'est vite rempli. Heureusement, tous les Juifs n'y ont pas cru, car, comme dans d'autres cas, c'étaient des leurres. L'hôtel était gardé et nul ne pouvait le quitter. Ma cousine Mila m'a raconté qu'elle était passée un jour devant l'hôtel. Elle avait vu des gens aux fenêtres. Ils avaient l'air d'avoir pitié des gens de la rue. Eux, ils étaient sauvés, mais, ceux qui restaient ...

Les internés de l'hôtel Polski sont restés bloqués quelques semaines. De là, ils ont été envoyés à Vittel. Au bout d'un certain temps, toutes ces personnes ont fait partie d'un convoi pour Buchenwald.

Après la guerre, des revenants de Buchenwald ont raconté qu'ils avaient entendu Mira chanter dans le camp. Toute trace de mes cousins avait disparu et c'étaient les dernières nouvelles que nous avions eues.

## « LES MIRACULES » - LES ENFANTS SAUVES

La guerre et les atrocités nazies sont passées et 6 millions de Juifs ont péri.

Ceux qui ont survécu ont tout simplement eu de la chance. Ils ont survécu de différentes façons : dans les camps, dans le maquis, cachés chez des Polonais, avec des faux papiers aryens. Quelques-uns étaient partis travailler en Allemagne dans l'agriculture (évidemment, comme Polonais).

Je connais un cas (un cousin de mon cousin), où un homme s'est caché dans les rangs des ... SS !!! On dit que la meilleure cachette est dans la gueule du loup, mais, tout de même ... Il a eu une énorme chance de ne pas être découvert.

Il y a eu aussi des enfants cachés dans des familles polonaises, dans des orphelinats ou écoles catholiques, avec de faux papiers.

Après la guerre, certains enfants ont été récupérés par des membres de la famille restés en vie ou par des organisations juives. Mais, combien d'autres, trop jeunes pour être au courant de leur identité juive au moment de la séparation, sont restés dans leurs familles d'adoption et ont toujours ignoré leur origine ?

Le sauvetage des enfants juifs cachés en Pologne et leur récupération sont pour moi autant de miracles. C'est pour cette raison que je raconte ici 3 cas différents, dont 2 concernent mes 2 petites-cousines.



## MILA ET IRKA

Une histoire digne d'un conte de fée est arrivée à ma cousine Mila pendant la guerre.

Mila s'est mariée avec son cousin, Janek, le 22 décembre 1936. Il avait fait ses études à Paris et, après avoir repassé son diplôme à Poznan, en Pologne, était devenu médecin-gynécologue.

Le jeune couple s'est installé dans la petite ville de Pilica, près de Cracovie, où nous avons de la famille. Une petite fille, Irenka, est née le 23 août 1939, une semaine avant la guerre.

Lorsque la guerre a éclaté, ils vivaient dans cette petite ville. Ils y sont restés pendant l'occupation. Il y avait évidemment un Judenrat et toutes les lois antijuives. Mes cousins s'en sortaient pas trop mal au point de vue alimentaire, grâce aux paiements des actes médicaux en nature pas les patients paysans.

A l'été 1942, suite aux déportations en Pologne, mes cousins ont commencé à chercher un moyen de se protéger. Avec des faux papiers, ma cousine Mila est partie avec Irka en direction de Varsovie, en amenant avec elles, en plus de l'argent, du linge et des objets qui auraient pu être vendus en cas de manque d'argent. Mon cousin Janek devait les rejoindre plus tard.

Mila a trouvé à se loger à Varsovie. Malheureusement, ses logeurs ont su qu'elle était juive et, quelque temps après son installation, lorsqu'ils ont senti que ses ressources étaient épuisées, ils le lui ont fait savoir. Mila a compris qu'elle ne pouvait plus rester chez eux. Mais, où aller ? Sans argent, il n'y avait qu'une seule solution: retourner auprès de son mari. Avec sa fille, Mila a repris le chemin du retour. Il n'y avait pas de gare de chemin de fer à Pilica. Pour y aller, on devait s'arrêter à une gare et de là voyager dans une calèche. Il y en avait toujours devant la gare, qui attendait des clients. C'étaient les ancêtres des taxis. En descendant du train, Mila s'étonna de l'absence totale des calèches. En réponse à sa question, elle s'entendit dire que les gens étaient terrorisés, car, la veille, les nazis avaient fusillé les quelques Juifs qui restaient encore à Pilica.

C'était un coup terrible pour Mila. Que faire, où aller ? Lors des déportations, les nazis avaient laissé à Pilica une poignée de Juifs, dont mon cousin Janek, pour vider les appartements juifs. Maintenant, ils étaient tous tués. Terrorisée, sans ressources, avec un enfant de 3 ans,

elle s'adressa au médecin polonais de Pilica qu'elle connaissait. C'était le soir. Elle sonna à la porte et le médecin, en la voyant, a poussé des cris: « Allez-vous-en ! Je ne veux pas mourir à cause de vous ». Ma cousine l'a supplié de la laisser passer la nuit avec sa fille chez lui. Il y consentit, à condition qu'elle quittât sa maison à l'aube. Ce qu'elle fit.

Où aller ? Elle ne pouvait plus espérer que son mari se joigne à elles. Mila retourna avec Irenka à Varsovie. Elle mit sa fille en pension dans une famille polonaise, car elle devait voyager pour gagner sa vie et celle d'Irenka. De temps en temps, elle allait rendre visite à sa fille. Évidemment, à chaque visite, elle apportait des cadeaux « à manger » pour Irenka et les 2 enfants de la famille. Elle avait remarqué que sa fille n'était pas trop bien nourrie, mais, elle ne pouvait rien dire, déjà heureuse d'avoir un abri pour Irka.

C'est ainsi que se passa l'année 1943, ainsi qu'une partie de 1944. Le 1er août 1944, voulant rendre visite à sa fille, qui résidait à l'autre bout de la ville, elle fut arrêtée: « On ne passe pas ! ». Elle venait d'apprendre qu'un soulèvement venait d'éclater à Varsovie.

Dès lors, le contact fut perdu avec Irenka. Le soulèvement de Varsovie dura 2 mois, pour se terminer le 1 octobre 1944. La population s'était battue héroïquement contre l'occupant. Il y eut des milliers de tués, la ville n'était plus que des ruines. Toute la population polonaise fut expulsée. Des nombreux jeunes furent envoyés pour travailler en Allemagne. Un camp pour les expulsés fut créé à Pruszkow, banlieue de Varsovie. Les nazis voulaient effacer Varsovie de la carte.

C'est à Pruszkow que Mila fit connaissance de Franek, sous-lieutenant de l'armée polonaise en 1939. Mila ne lui avait pas dit qu'elle était juive, ni qu'elle avait été mariée, ni qu'elle avait un enfant.

Ils se marièrent. Pour Mila, c'était avoir document « aryen » en plus, un « vrai ».

Après la Libération, Mila vint à Czestochowa, pour essayer de retrouver de la famille. Il lui a fallu prendre des précautions pour que Franek n'apprenne pas ses origines juives. Pour commencer, elle ne lui avait pas dit qu'elle était née à Czestochowa, ni qu'elle y avait de la famille. Discrètement, elle se rendit au Comité Juif, où elle apprit que j'étais resté en vie. Elle me contacta et me raconta ce qui lui était arrivé. Elle était enceinte de 7 mois environ. Avec son mari, elle habitait un petit logement et Franek attendait une nomination à un poste.

Entre-temps, des rumeurs circulaient concernant des épidémies qui se seraient propagées à Varsovie, suite à des nombreux morts enterrés sur place. Ma cousine avait laissé sa fille à Varsovie et ne savait pas ce que celle-ci était devenue. La ville était totalement détruite, des milliers d'habitants étaient morts, mais Mila était certaine qu'Irka était vivante. Il importait de la retrouver au plus vite et de la sauver.

Comment faire ? Les communications ferroviaires étaient très difficiles. Les trains étaient inconfortables et bondés. Le voyage était long et fatiguant. Il n'était pas possible à Mila d'entreprendre un tel voyage, dans son état. D'autre part, arrivée à Varsovie, elle aurait peut-être beaucoup à marcher pour retrouver sa fille.

Une seule possibilité se présentait : envoyer Franek à sa place. Mais, Franek ne savait pas qu'elle avait une fille. Il ne savait même pas qu'elle avait été mariée auparavant !!! Très inquiète à cause de la prétendue épidémie, elle demanda à Franek d'aller à Varsovie, pour retrouver Irka. Comme, étonné, il lui dit : « Tu ne m'as jamais dit que tu avais une fille », elle lui répondit qu'elle lui expliquerait tout plus tard, à son retour. Le brave Franek alla à Varsovie. Pendant son voyage, Mila couchait chez nous.

L'absence de Franek (qui ignorait mon existence) a duré quelques jours. Sans ses nouvelles, Mila était très nerveuse, impatiente. Ne pas avoir de ses nouvelles signifiait que ses recherches n'avaient pas abouti. D'autre part, il n'était pas facile de communiquer. Le courrier mettait du temps à parvenir et nous n'avions pas le téléphone.

Enfin, Franek est revenu. Il raconta son voyage. Arrivé à Varsovie, il se rendit à l'adresse indiquée par Mila, où habitait avant le soulèvement la famille d'accueil d'Irka. Comme la presque totalité des maisons de Varsovie, celle-ci était démolie. Mais, au fond de la cour, il restait encore debout une partie du bâtiment. C'est là que Franek a trouvé la famille qui y était revenue à la Libération Elle était composée du grand-père, le concierge, de sa fille et de 2 enfants de celle-ci. Franek demanda des nouvelles d'Irka. On lui répondit qu'elle n'était pas là. Franek a montré le certificat de baptême de l'enfant (faux papier) que Mila lui avait remis pour prouver son habilitation, en cas de besoin. La famille lui dit qu'Irka s'était perdue sur la route, lors de l'exode. »- Comment peut-on perdre un enfant ? » demanda Franek. - » Oh, c'était un enfant juif ... », lui répondit-on. Comment ? Un enfant juif à sa femme ? Quelle insulte !!! On avait indiqué à Franek la route où Irka se serait perdue.

Franek reprit la route à la recherche d'Irka. Il s'arrêta dans plusieurs villages, en demandant si on n'avait pas trouvé en octobre précédent un enfant de 5 ans. Partout, la réponse était négative. Au bout de 4-5 jours, il voulait abandonner provisoirement les recherches. Il arriva dans le dernier village de sa « tournée ». Par hasard, il rencontra un ancien compagnon d'armes de septembre 1939. « - Que fais-tu ici » demanda-t-il. « - Je me suis marié et j'habite ici. Et toi ? » Franek raconta qu'il était à la recherche de la fille de sa femme qui s'était perdue lors de l'exode d'octobre. « - N'y a-t-il pas ici un enfant de 5 ans trouvé dans les environs en octobre ? » L'ami ne le savait pas, mais, il a invité Franek à venir avec lui à la maison, où il a posé la question à son épouse.

Franek a suivi son ami chez lui et apprit par la femme de celui-ci qu'en effet, un enfant avait été trouvé à l'époque dans la forêt voisine du village, mais, il ne devait avoir que 3-4 et non 5. Irka qui avait vécu dans la peur et était sous-alimentée, ne paraissait pas avoir 5 ans.

Comment Irka a-t-elle été trouvée ? C'était son propre récit qui donna la réponse. La famille du concierge était partie de Varsovie, expulsée par les nazis, comme tous les habitants polonais, début octobre 1944. Ils avaient marché longtemps, traversé une forêt. Les enfants étaient fatigués. Le grand-père en a pris un dans ses bras, la mère a pris le deuxième. Il restait Irka et il n'y avait personne pour la porter. On l'a donc assise sous un arbre lui a donné 3 tomates, en disant qu'on allait chercher sa maman. La petite a sagement attendu contre l'arbre. La nuit arriva, elle avait faim. Elle mangea les tomates. Elle avait peur, elle avait froid. Sa maman n'était toujours pas là. Elle pleura et attendit.

Le lendemain matin, l'institutrice du village alla à la forêt pour cueillir des champignons et trouva la petite fille toute gelée et en pleurs. Elle dit à l'institutrice qu'elle attendait sa maman. Celle-ci amena l'enfant chez elle, malade. Célibataire, elle n'avait pas l'habitude des enfants. Elle s'adressa donc à des voisins pour être conseillée. On décida de confier l'enfant à une famille de paysans, où il y avait déjà des enfants. Cette famille était très pauvre et tout le monde se cotisa pour subvenir aux frais d'entretien de l'enfant. C'était un grand acte de solidarité.

L'enfant était très malade, après une nuit froide. On appela un médecin qui diagnostiqua une pneumonie et ne voulait pas s'occuper de la malade, disant qu'elle était perdue. Mais, les têtus paysans ne voulant pas abandonner la partie, appelèrent un autre médecin. Celui-ci s'est occupé de l'enfant qui recouvrit la santé.

Les mois passaient et Irka, maintenant guérie, grâce à la persévérance de ses nouveaux tuteurs, restait dans cette famille. Elle apprît, avec les enfants de la famille, à éplucher les pommes de terre, à aider la mère ... Le beurre était inconnu, les pommes de terre devaient être épluchées le plus économiquement possible, car, la famille était très pauvre. J'ai eu l'occasion de voir sa façon d'éplucher les pommes de terre, lorsque sa mère l'avait amenée chez nous.

Une fois le repas fini, l'ami conduisit Franek chez la famille d'accueil d'Irka. Franek remarqua qu'une petite fille se cacha dans les jupes de la maîtresse de maison, lorsqu'elle a vu un étranger arriver chez eux. Franek dit qu'il venait de la part de la mère de la petite, qui était provisoirement dans l'impossibilité de se déplacer elle-même. Elle avait du mal à retrouver la trace de sa fille, perdue lors de l'exode de Varsovie en octobre précédent. La paysanne a nié avoir recueilli un enfant chez elle, mais Franek en était sûr, en voyant l'étrange comportement de celui-ci. La paysanne persistant à nier, Franek lui montra l'acte de baptême d'Irka. Au bout d'un moment, la femme admit avoir recueilli Irka, mais, ne voulait pas s'en séparer. Irka était devenue la fille de la famille. Et, puis, quelle mère aurait abandonné son enfant dans les conditions que l'on connaît ? C'était une mère indigne !!! Franek a réussi à convaincre la paysanne de la bonne foi de la mère et promit d'amener celle-ci au village dès que possible.

Quinze jours après, Franek retrouva la famille d'accueil d'Irka, avec des cadeaux pour les enfants et les parents, à l'occasion de Pâques. C'était aussi pour garder le contact avant la visite de Mila.

Pendant l'absence de Franek, j'ai été amené à accompagner Mila à la maternité, en pleine nuit. Nous étions en période de guerre et il y avait le couvre-feu. Pour aller à la maternité, située assez loin de chez moi, c'était plus facile, car, j'accompagnais une femme enceinte qui allait accoucher (nous allions, évidemment, à pied). Mais, pour le retour, seul, j'étais obligé d'attendre le matin, la fin du couvre-feu.

Mila accoucha d'un petit garçon. Après le retour de Franek à Czestochowa, Mila quitta la maternité et ils retrouvèrent leur logement. Quelques semaines plus tard, Mila, accompagnée de Franek, se rendit dans la famille d'accueil. Avec un grand déchirement, celle-ci accepta de rendre Irka à sa mère.

Franek a trouvé du travail à Zabrze, en Silésie, comme chef d'approvisionnement dans une mine de charbon. La famille a déménagé

à Zabrze. Lors de leur séjour à Czestochowa, je voyais souvent Mila, qui venait chez moi avec Irka. Cette dernière était, au début, toujours très triste et effrayée. Elle ne voulait pas manger de beurre, n'y étant plus habituée depuis longtemps. Petit à petit, le sourire est revenu, elle a commencé à manger normalement.

Avant mon départ de Pologne, j'ai revu à plusieurs reprises Mila, qui venait de Zabrze. Un jour, elle m'a raconté qu'elle n'avait toujours pas dit à son mari qu'elle était juive. Franek retrouvait souvent des copains et Mila allait avec lui. Les amis de Franek souvent disaient du mal des Juifs. Mila ne pouvait que se taire. Mais, un jour, n'en pouvant plus, au retour à la maison, elle dit à Franek : « Moi, je suis une sale Juive ». Elle était prête à partir de la maison. En réponse, Franek a souri. Mila s'est dit qu'il n'y croyait pas. Et la vie continua ... Mais, de pareilles situations se répétèrent plusieurs fois et Mila en avait assez. Franek ne disait jamais de mal. C'était ses amis qui dénigraient les Juifs. La même scène se répéta et Mila lui dit une fois encore : « Je suis une sale Juive » !! Cette fois, Franek sourit et dit calmement : - « Je le sais ... » Mila était stupéfaite. - « Comment le sais-tu ? » Franek lui avoua qu'un jour, avant d'aller à Varsovie chercher Irka, il avait trouvé dans son sac un bout de papier sur lequel il y avait une adresse à Varsovie-Praga avec des initiales : « C.K.J.P. » (abréviation polonaise de : « Comité Central de Juifs polonais ») En effet, ne sachant, où se trouvait Irka et inquiète pour sa santé, Mila s'était renseignée dès la Libération s'il existait un centre où des enfants juifs auraient pu être remis par des Polonais. Elle avait l'intention de se rendre à Varsovie, pour trouver des traces d'Irka, mais son état ne le lui permettait pas. Et les initiales seules sur le bout de papier devaient, dans son esprit, la protéger de mentionner le mot « juif ». Comment Franek avait-il deviné l'origine juive de Mila ? C'est un mystère. Peut-être la savait-il dès le début ?

En tous cas, Franek s'est comporté avec Irka, comme un père et ceci, dès le début. Il l'a adoptée. Le couple a eu, en 1949, une fille Grazyna. Je suis toujours resté en contact avec Mila. Je lui ai adressé plusieurs colis alimentaires et même des médicaments qu'elle m'avait demandés.

Dans ses lettres, elle me racontait la vie de sa famille, les études de ses filles, Grazyna était une bonne élève, mais, c'était surtout Irka qui occupait la grande partie de ses lettres. Elle savait que son vrai père était un médecin et elle voulait suivre sa voie. Irka était très douée et a fait des études de médecine qu'elle a réussies. Grazyna était aussi douée et a fait des études d'ingénieur. Mila était devenue cardiaque.

Cela n'a rien d'étonnant, étant donné tout ce qui lui était arrivé depuis la guerre. Franek était toujours un mari et un père très gentil.

Mila a eu, par la suite, un cancer et a beaucoup souffert. C'est à cette période qu'elle avait dit à Irka qu'elle était Juive, ce qu'elle avait caché pour ne pas la traumatiser.

C'est par une lettre d'Irka que j'ai appris la triste nouvelle du décès de Mila, au printemps de 1959. Irka venait de passer ses derniers examens de médecine et était malheureuse du fait que sa mère qui avait voué toute sa vie aux études d'Irka, soit décédée juste avant ce jour tant attendu du diplôme.

Irka s'est mariée avec un ingénieur et depuis, j'ai perdu sa trace, ainsi que celle de Grazyna, malgré les nombreuses recherches que j'ai entreprises. Peut-être a-t-elle peur que l'on découvre son origine juive ? C'est triste ...

## ELZUNIA ET MARYLKA

### A) Elzunia

J'avais un cousin, Szymek (Simon), marié à Ruta. Ils avaient une petite fille, Aliza, née dans le ghetto en janvier 1941.

Après la liquidation du grand ghetto en septembre-octobre 1942, ils ont eu de la chance de rester en vie. J'allais assez souvent chez eux, car c'était le seul endroit, où il y avait un foyer familial. Les conditions de vie dans le petit ghetto étaient extrêmement difficiles. Notre vie surtout était très menacée et nous risquions à chaque instant la mort. Nous savions que cet état de choses ne durerait pas longtemps. Mais, comment se sauver ? Certaines personnes ont réussi à quitter le ghetto, pour se cacher du côté aryen, ou pour rejoindre le maquis. D'autres se sont fait prendre. Le petit ghetto a existé 8-9 mois, jusqu'à sa liquidation, le 25 juin 1943. Nous avons tous été parqués à nos lieux de travail et les Allemands ont fait sauter les maisons à la dynamite, tuant de nombreux Juifs qui s'y cachaient.

Mes cousins ont donc décidé de quitter le petit ghetto. Il fallait des faux papiers aryens, mais le plus difficile était de placer leur petite fille, âgée de 2 ans. Ils avaient un ami chrétien, gynécologue, par qui ils ont réussi à placer l'enfant dans un orphelinat.

Puis, ma cousine a quitté le ghetto en avril 1943 avec des faux papiers et est partie, comme ouvrière agricole polonaise en Autriche, qui, à l'époque, faisait partie de l'Allemagne. Quant à mon cousin, il devait également partir, mais, il hésitait, car il avait peur d'être reconnu par des policiers allemands. Il a été emmené, fin juillet au cimetière juif de la ville et fusillé avec d'autres personnes.

La petite Aliza, qui s'appelait maintenant Elzunia, restait à l'orphelinat. L'ami médecin veillait de loin sur elle. Un jour, un couple avec un garçon est venu à l'orphelinat, pour choisir une petite sœur pour leur fils. De toutes les petites filles qu'ils avaient vues, une seule plaisait au petit garçon : Elzunia. Mais, son « tuteur » avait demandé de ne pas la laisser adopter, afin de pouvoir mieux la surveiller. On a donc proposé d'autres enfants au petit garçon. Il ne voulait rien savoir. C'était précisément, cette petite fille qu'il voulait pour sœur et pas une autre. Devant cette insistance, la direction de l'orphelinat a pris contact avec le « tuteur ». Il était difficile de s'y opposer, car, cela aurait pu paraître suspect. Le



« tuteur » a fait une petite enquête au sujet de la famille. Il apprit qu'il s'agissait d'une famille d'industriels aisés et a donné son feu vert.

Je ne savais pas ce que ma cousine était devenue depuis le petit ghetto. Malheureusement, avec tout ce qui s'était passé depuis, il y avait beaucoup de chances qu'elle ait péri. J'étais donc agréablement surpris d'apprendre qu'un membre de plus de ma famille avait survécu.

Ma cousine était hébergée chez des amis- avocats. Dès que j'appris la nouvelle, je me rendis chez eux. Notre joie de retrouvailles fut immense. Nous commençâmes à nous raconter les événements. J'appris que Ruta avait été en Autriche. Elle était restée en contact permanent avec l'ami-médecin, le « tuteur » d'Elzunia et avait appris par lui la mort de son mari, ainsi que l'adoption d'Elzunia. Ruta n'avait pas eu de mes nouvelles, mais dit-elle, elle était sûre que j'avais survécu. Pourquoi, c'est un mystère pour moi.

Elle était partie avec des faux papiers, comme ouvrière agricole polonaise en Autriche, annexée par l'Allemagne, près de la frontière suisse. Parmi les ouvrières de la ferme, ma cousine a trouvé une jeune fille juive, camouflée, comme elle. Ensemble, elles se sont organisées pour quitter l'Autriche, une nuit, en traversant le lac frontalier. En Suisse, elles ont été internées, comme Polonaises. Elles sont restées dans le camp jusqu'à la fin de la guerre. A la réouverture de l'ambassade de Pologne à Berne, ma cousine, ainsi que son amie y ont trouvé un emploi.

Ma cousine était rentrée en Pologne en été 1945, au moment où les Juifs quittaient le pays. Moi-même, je voulais aussi partir de Pologne, après mon bac. J'avais peur de me réveiller un matin et de me trouver le dernier Juif. L'antisémitisme polonais datant de plusieurs siècles, ne s'est même pas ralenti pendant l'occupation hitlérienne. Pourtant, nous avons l'ennemi commun ... Même une partie de la résistance polonaise de droite remettait à l'ennemi allemand des Juifs évadés des ghettos et des camps qui cherchaient refuge auprès de ceux qu'ils croyaient des alliés. Après la guerre, des pogroms ont eu lieu en Pologne, ainsi que des assassinats individuels. Il ne restait aux Juifs polonais qu'une solution : quitter au plus vite le pays. Et, ils partaient en masse.

En voyant ma cousine à Czestochowa, je pensais qu'elle était venue en vacances en Pologne, pour récupérer sa fille. Elle avait une bonne place en Suisse. Mais, à mon grand étonnement, elle a répondu qu'elle était revenue « pour aider à la reconstruction de notre patrie démocratique » !

Au moment où les Juifs quittaient la Pologne, elle y revenait... Il est vrai que l'on croyait à la démocratie à ce moment-là...

Ruta m'a interrogé sur mes projets d'avenir. Je lui ai répondu que je voulais obtenir mon bac et quitter la Pologne. « - Ah, non, tu ne sais pas ce qu'est l'exil ! Tu t'inscriras à l'université et tu changeras ton nom (...). Tu auras un foyer chez moi ». C'était incroyable. Pendant toute la guerre j'avais gardé mon nom (alors que certains l'avaient changé, pour avoir des faux papiers « aryens », pour se cacher) et ce n'était pas maintenant que, libre, j'allais avoir un faux nom. Il n'était pas question pour moi de rester en Pologne. J'étais décidé à partir, après mon bac. Quant à ma cousine, elle est partie, par la suite, avec sa famille, en Palestine, où un cousin éloigné, Edward Asz, consul honoraire de Pologne l'a employée au consulat. Elle s'y est remariée, puis est revenue avec sa famille en Pologne, qu'elle a quittée définitivement en automne 1957, pour émigrer au Vénézuéla, où son mari avait un frère. Ils sont passés par Paris et j'ai eu l'occasion de les revoir.

Ma cousine, revenue en été 1945 à Czestochowa, a contacté la famille qui avait adopté sa fille, Aliza, - Elzunia.

Tout d'abord, les nouveaux parents d'Elzunia ne voulaient pas entendre parler de la restitution de l'enfant qui avait 4 ans et demi, Puis, ils y ont consenti, à condition de préparer doucement la petite fille au fait d'avoir une nouvelle maman, ainsi que leur fils à la perte de sa petite sœur. Ma cousine a commencé par rendre des visites à sa fille, l'emmenant en promenade. Cela a duré quelques mois. L'enfant a commencé à s'attacher à elle et le jour arriva, où ma cousine se présenta, comme étant sa mère. Elzunia a été rendue à sa mère, non sans un déchirement de cœur pour la famille adoptive. Elle est restée en contact avec sa nouvelle famille.

## B) Marylka

Une autre petite fille faisait aussi partie de la famille de ma cousine, Marylka. Cette petite fille, âgée d'environ 6 ans au moment des déportations, était une fille adoptive d'un oncle de mon cousin, père d'Elzunia. Sa mère était déjà déportée et son père était caché avec elle dans un bunker dans le petit ghetto. Lui aussi voulait sauver son enfant par l'intermédiaire du médecin-gynécologue. Ma cousine a trouvé une place pour la petite Marylka Fogiel. Ce n'était pas le même orphelinat que celui d'Elzunia, mais, une institution pour sourds-muets(!). La raison en était que Marylka risquait de se faire arrêter à cause de son accent yiddish en polonais, qui était celui de ses parents. Comme enfant sourd-muet, elle aurait moins de contacts avec l'extérieur.

Marylka a terminé la guerre dans cette institution. Ma cousine, revenue à Czestochowa, l'a reprise et l'a emmenée avec Elzunia en été 1946 en Palestine. Revenue par la suite en Pologne, elle a fait des études d'ingénieur-électricien. Quand ma cousine a quitté la Pologne pour le Venezuela, en 1957, Marylka a terminé ses études, s'est mariée et est restée en Pologne.

## GOTTLIEB

Une chance de survie, cela n'arrive pas tous les jours. Voici ce qui arriva à un petit garçon juif du ghetto de Varsovie, âgé d'une dizaine d'années, dont la famille avait été déportée.

Il y avait, avant la guerre, une famille à Varsovie, composée de parents et de 2 garçons. Le père avait réussi à émigrer en Palestine, juste avant la guerre. Les Anglais, qui détenaient un mandat de la Société des Nations sur la Palestine, étaient très avares dans l'attribution des visas (appelés « certificats »), qu'ils délivraient au compte-gouttes. Il fallait donc attendre que le tour vînt pour le reste de la famille. Entre-temps, la guerre avait éclaté et tout contact avait été rompu.

De son côté, le père avait continué ses démarches pour faire venir sa famille en Palestine. Ces démarches étaient devenues plus urgentes du fait de la situation des Juifs en Pologne. Les démarches avaient abouti et, fin 1942, les visas pour les 3 membres de la famille étaient arrivés dans le ghetto de Varsovie où cette famille se trouvait. Mais, entre-temps, un des 2 garçons avait été déporté. C'était déjà une chance énorme que les 2 autres membres de la famille soient restés en vie, après tout ce qui s'était passé. La mère allait prendre la route avec son enfant resté en vie, quand quelqu'un a suggéré à la mère de prendre un garçon avec elle, à la place de son enfant disparu. C'était une occasion de sauver un enfant juif, destiné à être tué.

La mère a donc emmené, avec son garçon, un enfant des voisins, Elie, resté seul de toute sa famille, qu'elle a déclaré comme étant le sien. C'est ainsi, cas extrêmement rare, qu'une famille juive, arrachée en pleine guerre de la mort du ghetto a pu sauver un enfant juif.

Les rescapés du massacre des Juifs sont arrivés en Palestine, où la famille a été presque reformée (un enfant déporté manquant). Le jeune enfant des voisins sauvé, Gottlieb, s'est avéré très doué. Il a changé son nom de famille en Ben Elissar et a occupé de très hauts postes politiques. Parmi d'autres, il a été le premier ambassadeur d'Israël en Égypte, puis aux États Unis et en France.

Je l'ai rencontré à Roanne, le même soir où j'ai fait connaissance de ma future épouse. Ben Elissar faisait à l'époque des études de sciences politiques à Genève et était venu à Roanne pour les fêtes de Rosh-hashana.